



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

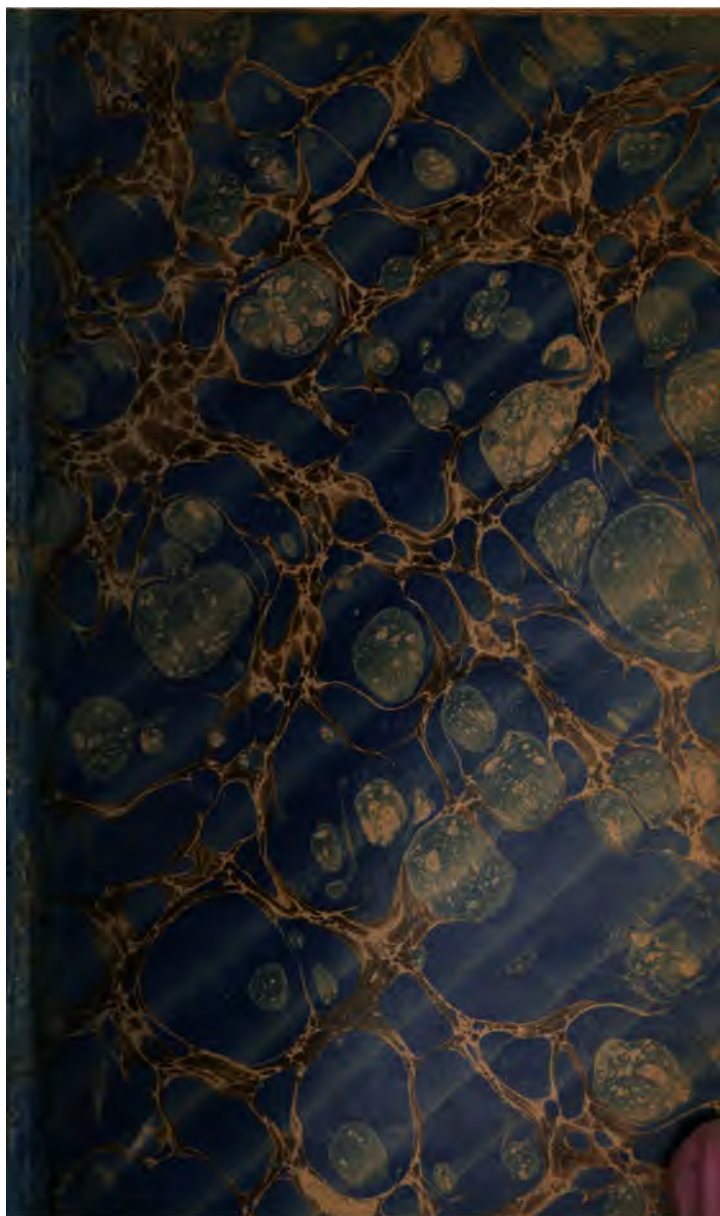
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

939,524

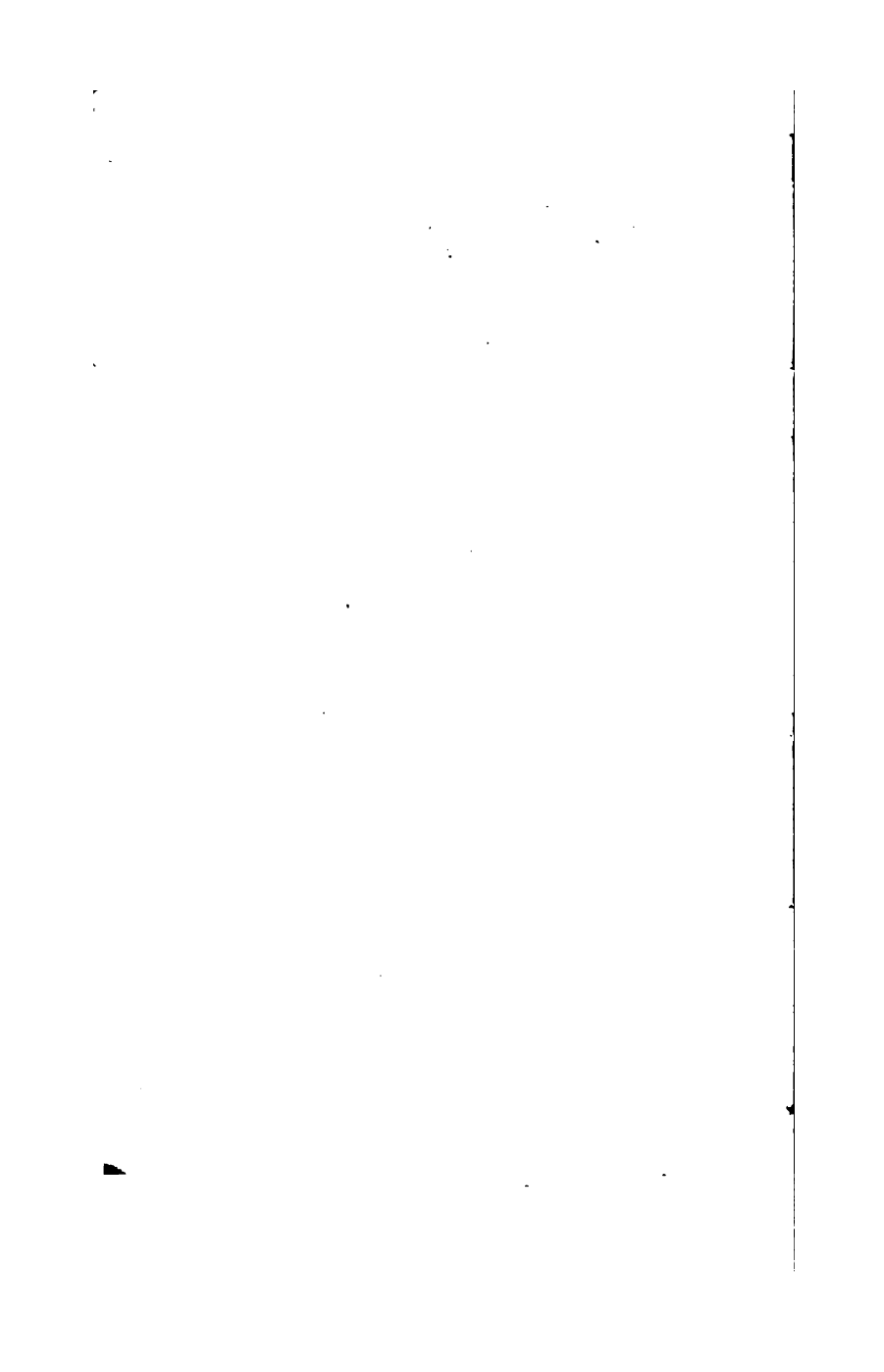






Vertical line of text on the right side of the page.

848
M47
05



OEUVRES POÉTIQUES

DE

FRANÇOIS DE MAYNARD

OEUVRES POÉTIQUES
DE
FRANÇOIS DE MAYNARD

PUBLIÉES

Avec Notice & Notes

PAR GASTON GARRISSON

TOME TROISIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVIII

LES
OEVVRES
DE
MAYNARD



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', dans la petite
Salle du Pallais, à la Palme.

M. DC. XLVI.
Avec Privilege du Roy.





A

MONSEIGNEUR

SEGVYER,

CHANCELIER

DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je vous offre ces Vers que j'auois deſſein
de cacher à tout le Monde; & que je ne lis
jamais ſans rougir. Leur foibleſſe n'eſt pas
ſupportable, elle eſt meſme au deſſous de
cette mediocrité condamnée par ceux à qui
la Poëſie eſt obligée de ſes ajuſtements, & de
ſes beautez; les Muſes m'ont autrefois regardé

295944

aflez fauorablement, mais cét autrefois fust vn temps qui n'estoit pas poly comme celuy-cy. Nostre Eloquence, MONSEIGNEVR, ne vous deuoit pas ce qu'elle vous doit, & la France n'auoit pas vn Palais qui fust comme le vostre, la retraite des Sçauans, & l'Escole des Maistres. Depuis que vous auez égalé nostre Langue à la plus belle, & à la plus puiffante des Langues mortes, tout ce que ma Plume produit est suranné, & a faute d'agrément ; C'est mesme abandonner le soin que je dois auoir de mon Nom, que d'ozer vous presenter vn trauail si mal-afforty des ornemens que le siecle demande. Au lieu de vous donner mes vers, MONSEIGNEVR, je les deurois donner au feu, & s'il se pouuoit, les effaçer de la mémoire de ce petit nombre d'approbateurs que le regne de HENRY LE GRAND m'a laissez. Il est vray que si j'estois cruel à vn Ourage qui porte en plusieurs endroits vn Nom qui m'est si sacré que le vostre, je croirois commettre vne espece de sacrilege. C'est la principale considération qui a sauué mon Liure, & c'est elle qui a changé la résolution que j'auois faite

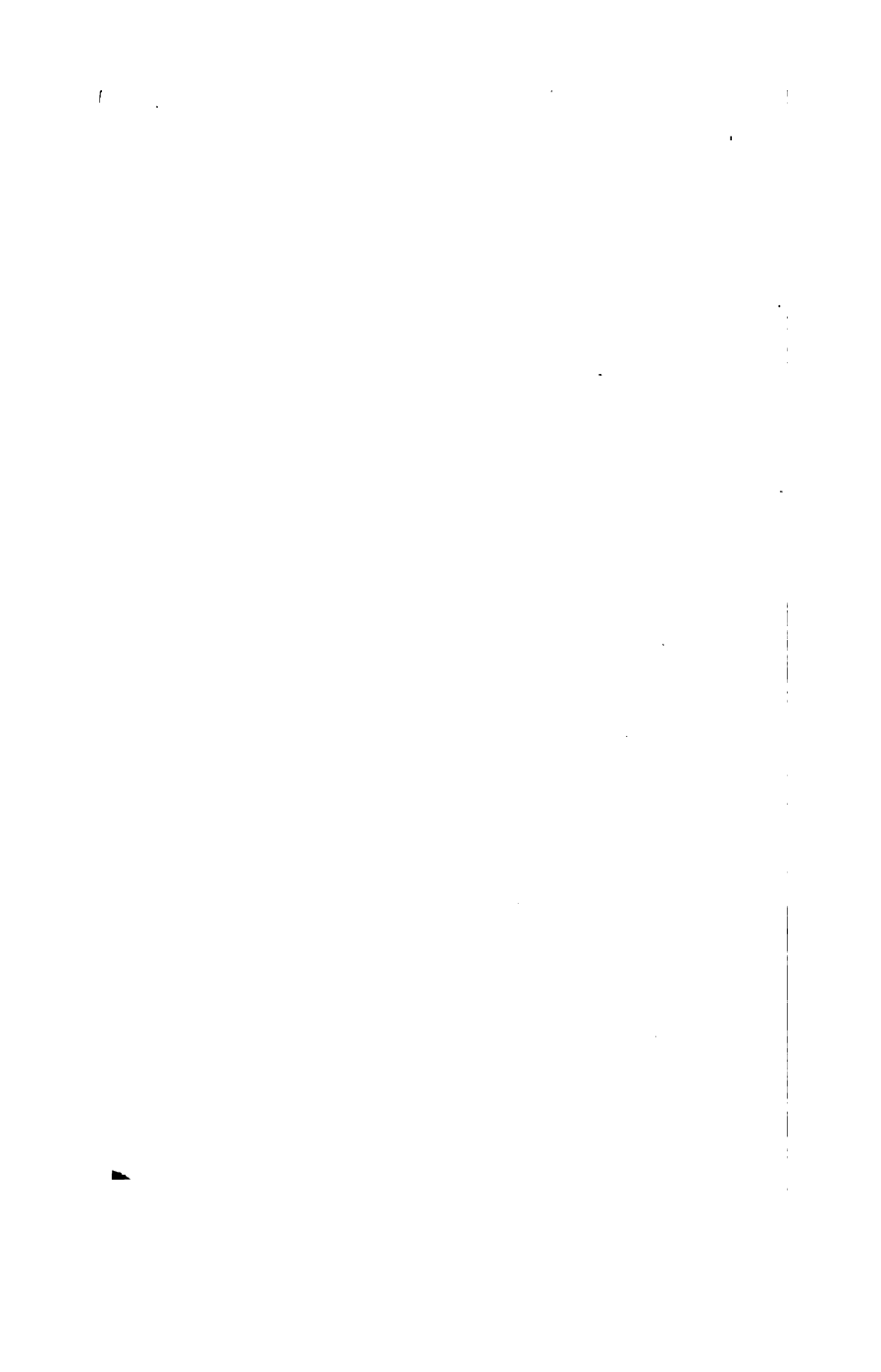
de ne pas publier mes fautes. Puis donc que c'est vous qui le ferez viure, honnerez-le s'il vous plaist, MONSEIGNEVR, de votre protection. Apres cette grace, je n'aprehanderay plus qu'on me blâme d'auoir eu la hardieffe de vous faire vn Present indigne de vos yeux, & peu conforme au desir que j'ay de vous plaire, comme estant,

MONSEIGNEVR,

*Vostre tres-humble, tres-obeissant,
& tres-obligé seruiteur.*

MATNARD.







P R E F A C E

SVR LES VERS

DE MONSIEVR MAYNARD.

PAR MONSIEVR DE GOMBERVILLE.

NE ne doute point que les vers de Monsieur Maynard ayant toutes les graces & toutes les lumieres qu'ils pouoient recevoir d'une imagination fort viue, & d'un jugement fort delicat, ne se fassent des partisans & des admirateurs. Mais sans estre injurieux au petit nombre, qui est toujours le meilleur, ie croy que la recommandation de quelques particuliers n'est pas le juste prix des excellents ouvrages ; & qu'ils doiuent attendre de la recognoissance de leur siecle des approbations generales & des louanges publiques. La vertu est de sa nature extraordinairement

amoureuse de la gloire. Comme elle veut estre dans le cœur de tous les hommes, aussi veut-elle estre en la bouche de tous. Elle demande les acclamations des Peuples, Elle se plaît en la multitude de ses adorateurs; & pour se conseruer le noble desir des entreprises difficiles, elle a tousiours deuant les yeux l'esperance des applaudissements, des couronnes, & des triomphes. Cela estant il ne se faut pas emerueiller si les premiers siecles ont esté les siecles des grandes actions & des labeurs heroïques. Certes il n'estoit pas possible que les vertus ne fussent extremement communes, puisqu'elles estoient extremement estimées. On prenoit plaisir à bien faire, pour ce que le bien estoit vne voye infailible pour arriuer aux honneurs. Les vaillants & les sages s'excitoient les vns les autres à l'amour de leur patrie, & ne se propoisoient pour la fin de leurs trauaux que la felicité de leurs Republicques. Leurs Republicques aussi en faisoient leurs Maistres & leurs Dieux; & toutes pleines de l'admiration de leurs auures, tantost elles les portoient de leurs propres mains jusque dans le thrône; & tantost par vne idolatrie presque innocente elles leur bastissoient des Temples, elles leur consacroient des Autels, elles leur immoloient des victimes. En ces derniers temps il n'en est pas ainsi. Il faut confesser que les vertus y sont rares, que les belles actions n'y sont pas frequentes; & que ces merueilleuses productions d'esprit qui donnent tant d'éclat aux Romains

& aux Grecs, semblent auoir rencontré leur tombeau dans celuy de ces fameuses nations. Ne nous figurons pas toutefois que la puissance de l'Ame vniuerselle du Monde ne soit plus ce qu'elle estoit au commencement des siecles; que les astres soient tombez dans vne vieillese épuisée; & que nos esprits se ressentent de la deffailance de la nature. Disons plustost, puisqu'il est vray, que l'ingratitude, la médifance, & l'enuie estouffent dans les cœurs le germe des vertus, & l'émulation de la vie des heros. Maintenant toutes les professions ont leurs ennemis. On en veut à tout ce qui est grand: on en veut à tout ce qui est beau; & comme si nous estions frapés de l'aveuglement, ou de la jalousie de cette Republique défiante, nous declaronz la guerre aux vertus extraordinaires, nous les condamnons comme pernicieuses à la société ciuile, & les exposons inhumainement à toutes les peines de l'Ostracisme. Les sages qui voyent ce desordre, & qui ne sont ny assez forts pour le combattre, ny assez foibles pour y céder, ont recours au silence & à la solitude. Ils se cachent; ils se taisent; ils ne communiquent leurs importantes meditations qu'à eux-mesmes; & si quelquefois ils se hazardent de les confier à d'autres tesmoins; ces tesmoins ne sont que des sages & des solitaires comme eux. Bien que Monsieur Maynard ayt dû par les principes de ces Philosophes, ne se faire cognoistre qu'à ses amis, & à ses rochers, il témoigne

toutefois que les raisons qu'il a de se cacher sont toutes différentes des leurs. Son respect, & son humilité ont esté les causes de son silence. Il a esté si mauuais estimateur de soy-mesme, qu'il s'est persuadé que ses ouvrages n'estoient pas dignes de la lumiere; que leur publication feroit honte à la France, & que sa façon d'escrire n'auoit rien d'assez pompeux ny d'assez noble pour respondre au caractere & à la majesté de son siecle. Il a voulu mesme me faire accroire, que n'ayant escrit que pour tromper la longueur des jours de sa solitude, & donner de l'occupation à l'oyfueté de son esprit, il n'auoit jamais eu la pensée de publier ses diuertissemens, ny par consequent d'y apporter le soin & la perfection que demandent les choses qui doiuent estre publiques. Mais la cognoissance que j'ay du merite de ses vers, ne s'est pas trouué d'accord avec sa modestie. Je luy ay fait voir qu'il y auoit vne grande difference entre ses sentimens & ceux de ses amys; & pour mon particulier, ie n'ay pas crainct d'abuzer de l'amitié qu'il me porte, ny de faire violence à sa resolution, pour acquerir à mon siecle, la gloire d'auoir eu plus d'un Malherbe. Il a fallu malgré luy qu'il se soit rendu à l'importunité de mes sollicitations. Enfin ie suis demeuré le maistre de son esprit aussi bien que de ses vers; & non seulement ie l'ay fait consentir à leur impressiõ; mais ie l'ay contrainct de les auouer en les publiant luy-mesme. Il est vray qu'il a sup-

primé vn grand nombre d'excellentes pieces; & qu'estant deuenu trop prudent en deuenant sexagenaire, il est tombé dans vn tel excez de scrupule, que de la crainte de scandalizer quelque ame foible, il a passé jusqu'à l'injustice de persecuter l'innocence, j'entens celle de ses Epigrammes, que son humeur trop seuer a violemment condamnées à vne prison perpetuelle. Je sçay qu'elles estoient Epigrammes, c'est à dire charmantes, delicieuses, capables de tanter l'esprit, & d'émouuoir quelque peu de desordre en la partie inferieure de l'homme. Mais si ces qualitez sont des crimes, il faut priuer la nature de la plus belle partie d'elle-mesme; Il faut banir des villes leur principale gloire & leur veritable ornement; Il faut peupler les deserts & les Cloistres de toutes les belles femmes; Il faut que le monde soit le partage des laides & des vieilles. Car sans rien donner à la passion que jay pour les vers de mon amy, que peuuent auoir ses Epigrammes, que n'ayent les beautez les plus innocentes? si elles brulent, c'est par la necessité de leur nature, & non par la liberté de leur eslection; si elles blessent, c'est contre leur dessein; & si elles font des captifs, elles les font si peu volontairement, qu'elles rougissent de leur propre conqueste. Mais quelques innocentes qu'elles soient, Monsieur Maynard veut qu'elles soient criminelles, & soustient que l'auerfion qu'il a pour elles, n'est pas vne auerfion mal fondée: & il a pù justement (dit-il) se declarer

leur ennemy puisqu'elles ont esté les siennes, & estre mauvais pere puisqu'elles luy ont esté filles dénaturées. En effet il les accuse des plus grands déplaisirs de sa vie, & des troubles qui ont esté trauerfer son repos iusque dans le fond de sa solitude. Car ayant toujours fait profession d'homme d'honneur, & n'ayant rien apprehendé comme de passer dans le monde pour vn faiseur de satyres, il a neantmoins esté si malheureux que quelques-vnes de ses Epigrammes ont esté luës comme des medifances ingenieuses, & pour auoir esté sinistrement expliquées ont donné sujet de plaintes à des personnes viuantes. Il fait par ma bouche vn desauœu public de ces malicieuses interpretations, & condamne mesme les vers qui ont fauorisé la peruerfité des Interpretes; bien que les moins sçauans sçachent que ces malheureux n'ont garde d'estre coupables du crime dont on les soupçonne, puisqu'ils sont presque tous des imitations de Catulle, & de Martial; & des coppies de ces excellents originaux que la bonne fortune des lettres a sauuez de la barbarie des Goths, & des siecles qui les ont suiuis. Mais cette crüelle punition doit assouir l'inhumanité de l'enuie, qu'elle se contente des victimes que Monsieur Maynard luy a immolées; & n'estende point sa persecution sur le reste de ses ouurages, qu'apres auoir fait prendre pour medifant le plus modeste des hommes, elle ne passe point pour flateur le plus desintereffé! Je veux dire qu'elle porte respect à la

dignité de ses Sonnets, puis qu'ils sont comme autant de petits Panegiriques consacrez à l'immortalité des premières personnes de nostre temps. Il n'a regardé ny la naissance, ny la fortune. Il n'a eu egard qu'à la vertu. Il n'a loué que ce qu'il a trouué de louable, & comme vn sage dispensateur de ses fleurs immortelles, il n'en a fait des couronnes que pour les testes illustres. Cependant cette barbare n'aura qu'vn respect artificieux pour ces grands noms ; & sous pretexte de combattre la forme de ces Sonnets, elle tachera d'en detruire la matiere, elle voudra que mon Amy comparoisse deuant des Iuges corrompus ; qu'il rende raison de son attentat ; & declare en vertu de quoy il a esté si ozé de ne pas obseruer en ces Sonnets cette conformité de rimes que tous les autres Poëtes ont pratiquée. Deç à present il luy respond qu'il n'est pas l'auteur de cette innouation, qu'il en a les exemples dans Malherbe mesme ; & quand il auroit failly en cela, qu'il rencontre sa justification dans la gloire d'imiter vn si grand homme. Il adjouste pour couper racine aux differents, que si elle ne trouue pas bon de nommer Sonnets des Poëmes de quatorze vers, dont les deux premiers quatrains ne sont pas composez de rimes semblables ; qu'elle leur donne le nom ou d'Epigramme, ou de Madrigal, ou tel autre qu'elle aduifera pour le mieux. Si elle n'est pas satisfaite, il auoüe qu'il a tort, d'auoir violé les anciennes coustumes, & qu'il ne l'a fait que par l'impuissance de

les suiure. Il va bien plus auant, car il recognoist, qu'estant né Gascon, & qu'ayant presque tousiours esté renfermé dans les bornes du Quercy, & de l'Auuergne, il n'a pù si bien corriger sa nature, ny apprendre si parfaitement la langue de la Court, qu'il ne luy soit eschappé quelquefois des phrases de son pays. Mais si le peché dont il s'accuse est veritable, il faut que nous l'imputions à la fortune & non pas à luy, & que detestant cette ennemie de la vertu, pour auoir relegué ce grand homme dans des Prouinces que ie nommerois barbares si la presence d'vn si bel esprit n'en auoit bany toute la barbarie, nous luy reprochions ce bannissement, comme le plus noir de ses crimes. Cependant jouÿssons tous ensemble du tresor qu'elle n'a pas esté capable de nous faire perdre, & de peur de tomber dans le vice que nous condamnons en sa personne, rendons à des ouurages qui sont desia en possession de la gloire, tous les nouveaux tesmoignages qu'ils se promettent de l'integrité de nos iugemens.





SONNET.

MON Liure, je ne puis m'empescher de te plaindre :
Tu vas courir le Monde, & je ne sçay pourquoy.
Il n'est point de malheur que tu ne doiues craindre,
La Cour estime peu ce qu'elle a veu de toy.

On dit que les Sçauans qui charment les Ruelles,
Ne treuent dans mes Vers, ny le bon ny le beau.
Que mes expressions ne sont pas naturelles ;
Et qu'il faut que mon Nom aille soubs le Tombeau.

Je deuois m'obstiner à rompre ton voyage :
Et c'estoit mon dessein : Mais le puissant langage
De mon cher GOMBERVILLE, à la fin m'a vaincu.

Sans luy mon Cabinet seroit ta sepulture ;
Et le tort que m'a fait le siecle où j'ay vécu,
Ne seroit pas connu de la race future.





A MONSIEVR MAYNARD.

MAYNARD, *Grand Maistre du Parnasse,*
Puisque tu veux m'y donner place,
Et que dans mes naïfuetez
Tu vois de certaines beautez,
Par qui tu dis que je surmonte
Ceux dont tu fais le plus de conte,
Avec ce stile tel qu'il est,
Qu'on prise à cause qu'il te plaiſt
Souffre que de tes doctes veilles
l'exagere icy les merueilles.

Ton Genie est puissant & net
Sent l'Ecolle & le Cabinet.
Ta Muse en sa gloire affermie
Fait l'honneur de l'Academie,
Soit qu'elle eſteue iusqu'aux Cieux
Les noms des hommes glorieux,
Soit qu'elle renuerſe aux abyſmes
Ceux dont elle abhorre les crimes,

*Soit qu'elle estalle deuant nous,
 Ou sa douleur, ou son courroux.
 Qu'elle exalte, ou qu'elle raualle,
 Le soustiens qu'elle est sans esgalle :
 Et tes Vers qui n'ont point de pris
 Marquans l'estime, ou le mespris,
 La hayne, ou l'amour, ou la guerre,
 Font plus de bruit que le tonnerre.*

*On dit que tu vas mettre au iour
 Ce tresor des Grands de la Cour :
 Ces Sonnets & ces Epigrammes
 Qui font tant d'efforts sur nos ames ;
 Bref, que de tes œuures on fait
 Vn volume entier & parfait ;
 Et que ces merueilles publiques
 Vont enrichir mille boutiques.
 Tu fais bien, instruy l'Vniuers
 En l'art de faire de beaux Vers.
 Si le Parnasse s'accommode
 A ton excellente metode,
 Si ton stile en sa maiesté
 Peut estre vne fois imité,
 Les Muses qu'on traite en esclaves
 Reprendront leurs visages graues :
 Et ces molles & fades sœurs
 Dont on mesprise les douceurs,
 D'éclat & de maiesté pleines
 Seront de veritables Reines.
 Tous les Grands leur feront la Cour,*

*Et pleins de respect & d'amour,
Suiuront ces belles affligées
Qu'on a si long-temps negligées.
Il nous paroist depuis long-temps
Fort peu de Liures éclattans.
On n'a veu de leurs mains brillantes
Tomber que des feuilles volantes,
Que petits ourages traduits,
Que fleurettes au lieu de fruits :
Et leur beauté si peu feconde
Estoit en mespris dans le monde.
Seul tu reftablis leur credit,
Et quiconque en aura médit
Deuant ton volume adorable
Doit faire une amende honorable :
Les Gombaux & les Chapelains
Ont, dit-on, les mesmes desseins :
S'il nous est permis de le croire,
Ces beautez auront trop de gloire :
Et passeront en liberté
De l'une à l'autre extremité.
Sus donc, grand apuy de Parnasse,
Vray chef de sa premiere Classe.
Poursuy ta pointe, & nous fay voir
Iusqu'où peut aller ton pouuoir
Remply-nous du Dieu qui t'inspire,
Monstre-nous comme il faut écrire.
Tes beaux Vers vont estre encensez ;
Balzac l'a dit, & c'est assez ;*

*Car c'est l'Oracle de nostre âge.
S'il t'a rendu ce grand hommage,
Tu dois estre adoré de nous :
Il faudra te lire à genous.*

BOISROBERT, Abbé
de Chaftillon.





AD

FRANCISCVM MAYNARDVM.

Virum ampliffimum, Poetam clariffimum.

ODE

DEPROME longos, Calliope, modos,
Olim merenti folue viro decus.
Arcana Mufarum ftupenti
Cognita qui dedit effe gallo.

MAYNARDUS hujus gloria fœculi,
Major Poetis Græcia quos tulit
Vel Roma, montis tranfuolauit
Aonij juga celfiora.

Fœlicitatem per loca deuia
Vidit superbas cum fugeret domos,
Tranquillitatis, Rifuumque
Ingenua comitante turba.

Virtus beati dux erat agminis,
Pallas bonarum mater & artium,
Cunctisque difcentem Poetam
Dotibus ingenij bearunt.

Sic nouit artes queis Themis Imperat
Iubentque Reges, sic Sapientiam
Suadamque nouit, sic Poetis
Iura dare arbiter institutus.

Qui felle ineptos dum necat, optimis
Quæ spargit hyblæ munera, nouerint!
Laudante Maynardi lepores
Mellifluos Ape Barberina.

Venuftiorem dum venerem facit
Diuæ falaces nequitas canens,
Blandos & amplexus, videtur
Molior effe Talaffione.

Aft ære rauco quis grauior vocat
Ducem Enguienum ad prælia? vt obruat
Bellator, instantem ruinam
Auftriacos male deprecantes.

Eius parenti confilio Deis
Majori, honores nomine Galliae
Dum reddit, effatur cothurnum
Eloquio superante Graium.

Si quando iambis concutit improbos,
Effundit altum quæ sapiunt Iouem,
Dum toruus horrendum scelestis
Regibus exitium minatur.

Quis in potentes sæuit acerbius,
Torquetue diri fulmina carminis :
Virtute neglecta, Probitque
Dum vitio male manciantur?

Quis tandem auaros increpat acrius
Doctis petitam dum renuunt opem,
Quos scæua nummorum libido aut
Cura boni pereuntis vrit?

O quantus Aulæ tristitia perfidæ
Promissa stultos edocet aduenas!
Circoæa vel quam fit quietæ
Hæc statio malefida menti.

Inuitatâ tollit adorea
Hunc turba vatium, Liuor & inuidus
Consentit, & laudes fatetur
Dum filet, & cohibet venenum.

Hanc Fama debet reddere gloriam
Vati minores quâ celebrat Deos,
Qui vius Alcide vel ipso
Fortior Inuidiam subegit.

P. BOVRDELOTIVS.





Sub Persona Authoris ipse loquitur.

SVM MAYNARDVS ego, domo Tolofas,
Haud fortasse malus Poëta celtis,
Lusi carmine, Neminemque læsi.

In Effigiem Authoris ipse loquitur.

TALIS eram vultu, tibi cætera pagina dicet;
Carmine si lusi, dic, Cato, quid nocui.

FRANCISCVS GVIETVS.

AD LECTOREM.

MÆNARDVS tibi, Lector, exhibetur.
Alter Gallico in orbe Martialis
Mellitis Epigrammatum sagittis,
Et doctis salibus, facetijsque.
Clarorum decus inclytum Virorum,
Matronas, Viduasque, Virginesque,
Forma conspicuas, fide, pudore,
Famæ carmine consecrat fideli.
Atque vnam Venerem, Cupidinemque
Fictè dum canit, omnium Parens est,
Quotquot sunt Veneres, Cupidinesque
Dulces, Flexanimes, & elegantes.

I. PEYRAREDVS.





A MONSIEVR MAYNARD.

SONNET.

Ne tarde plus, Maynard, mets ces escrits au jour.
Où ton noble Genie heureusement estale
Les triumphes de Mars, les cruautéz d'Amour,
La fine raillerie, & la belle morale.

Soit dans l'Academie, ou soit parmy la Cour,
Ta Muse aura pour elle vne illustre Cabale,
Qui louant de tes Vers & la force & le tour,
Les va faire estimer d'vne voix generale.

Les traits de ton Esprit pleins de grace, & d'ardeur
Monstrent la hardiesse, & marquent la grandeur
D'vn sentiment bien net, & d'vne Ame bien née.

Apollon qui luy-mesme est charmé de tes Vers,
Iure que leur éclat aura la destinée
De faire comme luy le tour de l'Vniuers.

TRISTAN.





Viro Clarissimo Domino de Maynard.

CARMINA quæ folijs mandauerat ante Sibylla,
Sæpe leui flatu diripuère Noti.
Sed tua ne pereant rapidis ludibria ventis,
Vno perfectâ Digeris arte loco.
Non tanti fuerant veteris monumenta Sibyllæ,
Vt MÆNARDE tuis pluris emenda forent.
Esto Sibyllinæ fuerint oracula mentis
Illa; fed hæc Phœbus protulit ore suo!

P. TAUSIANVS BASTIDÆVS LAVTRECIVS Auitanus.

HÆC sunt carmina quæ legis libenter
Cultrix Gallia nobilis Mineruæ.
Iam docta poteris manu tenere
Quæ raptim, recitante, tu solebas
Chartis scribere cereis, MÊNARDO.
Hæc sunt singula quæ procul potentum
Aulis, littore fudit in Garumnæ,
Et cuius lepido pater Garumna
Vicit carmine gloriam Salonis.

CAROLVS MAYNARDVS, Francisci filius.





L'AVTHEVR

A SON LIVRE.

PETIT Liure que i'ay poly
Dans vne longue solitude,
Croy-moy, demeure enseuely
Sous la poudre de mon Estude.

*Tu n'es qu'un foible original
De louange & de raillerie;
Et c'est vn rude Tribunal,
Que celuy de l'Imprimerie.*

*Le pleure defia ton desin;
Tu vas passer pour ridicule,
Chez les Roys du pais Latin
Dont le Sceptre est vne ferule.*

*Tu n'esblouis pas tes lecteurs
Avec la ceruse & le plâtre,
D'ont la pluspart de nos Auteurs
Fardent leurs Pieces de Théâtre.*

*Ta Muse treuve tant d'apas
A se promener à son aise,
Que les Cothurnes ne sont pas
Vne chaussure qui luy plaise.*

*Puis la troupe des Rafinez
Qui nous esleue, & nous rauale,
Mespriſe les vers qui sont nez
D'yne plume prouinciale.*

*Mais tu fais croire à nos amis,
Que l'Europe sera remplie
Du nom qu'Apollon t'a promis,
Si la Presse te multiplie.*

*C'est auoir trop de vanité :
Ceux qui refondent la Grammaire
N'espargnent pas l'antiquité
Ny de Virgile ny d'Homere.*

*Si tu vas courir l'Vniuers
Pour chercher l'estime publique ;
Tu verras tomber sur mes vers
Tous les foudres de la Critique.*





SONNETS.

AV ROY.

SONNET.

IEVNE Roy d'ont les mains nous doiuent soustenir,
Ouvrage merueilleux de la Toute-Puissance,
Mon art est prophetique, & ie voy l'aduenir
Que le Ciel a promis à ta haute naissance.

Soubs toy l'Impieté trouuera son tombeau,
Les Dieux visiblement marcheront sur la terre,
La Discorde soûmise esteindra son flambeau,
Et la Paix fermera le Temple de la Guerre.

L'enuie vn si beau siecle à ma posterité:
L'inevitable arrest de la fatalité
M'aura desja porté dans les champs Elisees:

Quand ta forte vaillance, & ton sage Conseil
Feront vn âge d'or par tout où le Soleil
Touche de ses rayons les testes baptisees.

A LA REYNE.

SONNET.

A NNE, desires-tu qu'à l'ombre des lauriers
Nous soyons pour iamais à couuert des tempestes,
Demeure encore armée, & pouffe tes guerriers
A faire tous les iours de nouvelles conquestes.

Ne parlons ny de paix ny de siecle doré,
Tant que nos ennemis auront de l'esperance;
Pour donner à l'Europe vn repos assureé,
Il faut rendre l'Espagne esclau de la France.

Quelques lâches prudents qui tremblent dans le port,
Disent secrettement que tes armes ont tort
D'affliger le pays où le Ciel te fit naistre.

Que l'aduenir est sombre à des esprits si bas !
Ces voifins dont l'orgueil tombe sous nos combats
Ne peuvent estre heureux si ton fils n'est leur Maistre.

A MONSEIGNEUR

le Duc d'Enguyen.

SONNET.

C *est que ton bras a fait aux plaines de Rocroy,
Prince victorieux nous remplit d'esperance:
O que tu vas donner de palmes à ton Roy,
De chaînes aux Tyrans, & de biens à la France.*

*Cependant qu'il croistra sous le sage conseil
D'une Reyne adorable en ses moindres merites;
C'est par tes hauts exploits que ce nouveau Soleil
Effacera l'esclat de la Lune des Scytes.*

*Il sera formidable au de-là de ces lieux,
Où l'effort des hyuers, & la rigueur des Cieux
Font des Palais de glace aux Nymphes de Neptune.*

*Jamais Prince des Lys ne fut plus triomphant:
Tu porteras par tout son nom & sa fortune,
Et mettras mille Rois sous les pieds d'un Enfant.*

A SON ALTESSE.

SONNET.

P RINCE d'ont la valeur est sans comparaison,
Serois-tu pas Achille, ou le Dieu de la guerre?
Tu ne fais que d'entrer dans ta belle saison,
Et ton nom a remply tout le rond de la Terre.

Quel fi fier ennemy t'a iamais attendu
A qui ton bras vainqueur n'ait fait mordre la poudre?
La victoire est à nous, L'Espagnol est perdu,
Et sa derniere cheute est vn coup de ta foudre.

Auant que ta ieunesse ait acheué son tour,
Apollon a promis de nous donner le iour
Qui doit rendre françois l'vn & l'autre Hemisphere.

Dans tes prosperitez ie plains mon ieune Roy.
Lors qu'il voudra combattre, & vaincre comme toy,
Le voy qu'il n'aura plus des conquestes à faire.

A MONSEIGNEUR
le Cardinal Mazarin.

SONNET.

I VLE à qui l'advenir se monstre de si loin
Que tout nostre destin est dans ta connoissance,
Quel heureux comme toy mit iamais tant de soin
A moderer l'esclat de sa haute puissance?

*Les Princes estonnez disent avec douleur,
Que ton ambition leur semble trop bornée,
Que tu n'as pas voulu mesler ton sang au leur ;
Et donner à ta sœur vn auguste Hymenée.*

*Demeure toufiours ferme en cette volonté :
Tout le monde l'admire en vn siecle effronté,
Où l'orgueil s'autorise, & l'interest commande.*

*O ! que ta modestie honnore ta raison ;
Sans la gloire d'autrui la tienne est assez grande,
Pour remplir l'yniuers du nom de ta maison.*

A SON EMINENCE.

Sur les Machines de la Comedie Italienne.

SONNET.

IVLE, nos curieux ne peuvent concevoir
 Les subits changemens de la nouvelle scene :
 Sans effort, & sans temps, l'art qui la fait mouvoir,
 D'vn bois fait vne ville, & d'vn mont vne plene.

Il change vn antre obscur en vn palais doré.
 Où les poissons nageoient, il fait naistre les rozes !
 Quel siecle fabuleux a jamais admiré,
 En si peu de momens tant de metamorphozes ?

Ces diuerfes beautés sont les charmes des yeux.
 Elles ont puissamment touché nos demy-Dieux,
 Et le peuple surpris s'en est fait idolâtre.

Mais si par tes conseils tu r'amenes la paix
 Et que cette Deesse honore le Theatre,
 Fay qu'il demeure ferme, & ne change jamais.

A MONSEIGNEVR

le Chancelier.

SONNET.

TROIS testes ont porté la couronne des Lys,
Depuis le premier iour que ie cherche vn Mecene,
Mais bien qu'on ait prisé les vers que j'ay polis,
Iusque-icy j'ay mal mis & mon temps & ma peine.

Nos Puiffans m'ont tousiours reffusé leur support.
Ce que j'en ay receu n'est rien qu'un peu de gloire.
C'est comme leurs faueurs ont adoucy mon sort ;
Et payé le Nectar que ie leur ay fait boire.

Le dépit qui m'en reste est si démesuré,
Que ie suis esbahy d'auoir tant differé
De brusler les papiers d'ont j'honnore la France.

SEGVIER, qui rends si beau l'orient de mon Roy,
Ta bonté me retient ; & me donne esperance
Que tu feras la paix de mon siecle & de moy.

AV MESME.

SONNET.

SEGVIER, l'an recommençe, & le deuoir me presse,
De te faire vn present qui soit digne de toy.
Ie t'offre des souhaits dont la vaine richesse
Ne sçauroit m'aquiter de ce que ie te doy.

*Puissent tes bons conseils mettre fin à la guerre,
Qui du sang de l'Europe a fait tant de ruisseaux;
Et r'amener la paix qui regnoit sur la Terre,
Auant que l'Ocean vit les premiers vaisseaux.*

*Mon Apollon s'arreste, & te cache le reste.
Il semble, grand Ministre, à ton esprit modeste,
Que ie n'escriis de toy finon pour te fluter.*

*Ton portrait te dépluist, ta louange t'irrite,
Et pour suiure ton goût, ie n'oze souhaiter
A tu rare vertu tout ce qu'elle merite.*

A LA REYNE.

SONNET.

GRANDE REYNE, on regarde avec estonnement,
Les merueilleux effets des ordres que tu donnes.
Tu fais nos bons destins; & ton Gouvernement,
Sur le front d'un Enfant augmente deux Couronnes.

Nos yeux ne sçauroient voir ceux de nos Ennemis.
Ils nous tournent le dos sur l'Onde, & sur la Terre;
Et dans le desespoir où nous les auons mis,
Leur cœur n'est jamais las de maudire la guerre.

Dans les plus hauts desseins, & les plus dangereux,
Tu ne sçauois treuuer que des succez heureux;
Puisque de ses Conseils, MAZARIN te seconde.

Il est sorty du sang de ces Grands Conquerans,
Dont la forte prudence abaiissa les Tyrans;
Et qui firent Romains tous les Peuples du Monde.

A MONSEIGNEUR

le Duc d'Enguyen.

SONNET.

PRINCE dont le courage a rayé tout le Monde,
Et mis chez l'Ennemy la honte, & le malheur,
Quel jour depuis six mois voit-on sortir de l'onde
Qui n'apporte vn triomphe à ta haute valeur ?

*Quetes exploits sont grands. Que tes palmes sont belles,
Que tu donnes de force aux armes de ton Roy!
Tout cede à ton espée; & l'Aigle estend ses aïstes,
Pour quitter son Tyran, & s'enuoler à toy.*

*Les progrès merueilleux, que dans vne Campagne
Ta main victorieuse a faits en Allemagne,
Paroïstront vne fable à la posterité.*

*Qu'on parle des Césars, & de la Republique.
Jamais vaillant Romain n'a si bien mérité
La gloire de porter le nom de Germanique.*

A CLEON.

SONNET.

PVIS qu'Anne t'affermit dans cet auguste employ
Qui t'élève si haut sur tant de sages testes,
Cleon, nous esperons que nostre jeune Roy
En nous donnant la paix gardera ses conquestes.

On ne voit point d'esprit puissant comme le tien ;
Et tant qu'il agira pour obliger la France,
Le pretendu Tyran de l'Vniuers Chrestien
Dans son abaissement viura sans esperance.

Ton Ame a des clartez dont nous sommes ravis,
Tu penetres les cœurs, & tes prudens auis
Font vn bel auenir au regne de ton Maistre.

Sans courir le hazard de passer pour flatteur,
Je te puis appeller l'admirable Tuteur
Du plus grand Orphelin que la terre ait veu naistre.

AV MARQUIS DE ***

SONNET.

QUE nos yeux ont veu naistre & mourir de Soleils
Depuis que ta colere a rabatu ma joye;
Marquis, n'écoute plus ses injustes conseils,
Nostre guerre a duré plus que celle de Troye.

Tu voudrois que mon pain se changeast en poison,
Que ma caducité fut pauvre & delaisnée;
Prens d'autres sentimens; Le temps & la raison
Feront ressusciter nostre amitié passée.

Tout nous fera commun, & le mal & le bien.
Nos cœurs desabusez ne se cacheront rien,
Et se repentiront de s'estre fait la guerre.

Mais auant cette paix il courra bien des mois:
Les Destins l'ont remise à la première fois
Que nous reuiendrons voir ce qu'on fait sur la terre.

SONNET.

QUE j'aime ces forests. Que i'y vy doucement.
Qu'en vn siecle trouble i'y dors en assurance.
Qu'au declin de mes ans i'y réue heureusement;
Et que i'y fay des vers qui plairont à la France.

Depuis que le village est toutes mes amours,
Je remplis mon papier de tant de belles choses,
Qu'on verra les sçauans apres mes derniers iours.
Honnorer mon tombeau de larmes & de roses.

Ils diront qu'Apollon m'a souuent visite,
Et que pour ce desert les Muses ont quitté
Les fleurs de leur montagne, & l'argent de leur onde;

Ils diront qu'estoigné de la pompe des Rois,
Je voulus me cacher souz l'ombrage des bois
Pour montrer mon esprit à tous les yeux du Monde.

SONNET.

CACHE ton corps sous vn habit funeste,
Ton lië, Margot, a perdu ses chalans;
Et tu n'es plus qu'un miserable reste
Du premier siecle, & des premiers Galans.

*Il est certain que tu vins sur la terre
Auant que Rome eut detroné ses Rois,
Et que tes yeux virent naistre la guerre
Qui mit les Grecs dans vn cheual de bois.*

*La Mort hardie, & sous qui tout succombe,
N'ose enuoyer ta carcasse à la tombe,
Et n'est pour toy qu'un impuissant Demon.*

*Veux-tu sçauoir quel siecle t'a portée,
le te l'apprends. Ton cops est du limon
Qui fut paistri des mains de Prometée.*

POVR MADAME LA COMTESSE
de Cruffol.

SONNET.

T*u vas doncques reuoir des rochers & des bois,
Où iamais Aquilon ne se lusse de bruire.
Pourquoy veux-tu quitter la demeure des Rois?
Paris est le vray Ciel où tes yeux doiuent luire.*

*C'est, parfaite Comtesse, où l'on connoit ton prix;
C'est où les Cabinets demandent ton image;
C'est où ton bel esprit charme les beaux esprits;
Et c'est où les Heros te viennent faire hommage.*

*Le malheur de la Cour doit-il toùjours durer?
Ses yeux depuis deux ans n'ont rien fait que pleurer
Sur la cendre d'un Roy le plus grand de la Terre.*

*Et lors qu'elle ceffoit d'en baigner le cercueil,
Un nouveau déplaisir luy déclare la guerre;
Et ton départ l'oblige à reprendre le dueil.*

A MONSEIGNEUR

le Chancelier.

SONNET.

SEGVIER, ie porte enuie au bon-heur des oreilles
Dont à chaque moment tu peux estre écouté.
Ta solide éloquence est fertile en merueilles,
Et fait ce qu'il luy plaiſt de noſtre volonté.

*De quel monde connu n'eſt-elle pas connuë ?
Quel rebelle obſtiné n'a-telle pas ſoùmis ?
Que la cauſe des Rois en eſt bien ſoutenuë !
Et qu'elle rend puiſſant le party de Themis !*

*Mépriſons les complots des ames inſenſées,
Qui voudroient r'appeller nos reuoltes paſſées,
Et mettre ſous les pieds la luſtice & la Foy.*

*Peut-on voir parmi nous vn Mutin ſi furouche,
Qui ne donne ſon cœur à noſtre jeune Roy,
Tant que ce demi-Dieu parlera par ta bouche ?*

A MONSIEVR DE LA VALETE,
General des Venitiens.

SONNET.

LA VALETE nous quitte, & Venise l'appelle.
C'est pour aller briser les Cornes du Croissant.
Louis auroit besoin dans sa longue querelle,
D'une teste si sage, & d'un bras si puissant.

France, il est ton enfant. Tes yeux le virent naistre.
Tu le dois retenir, tu le dois obliger.
Ne souffre plus qu'il viue éloigné de son Maistre,
Et gaigne des lauriers pour vn Prince estranger.

Donne luy de l'employ sur l'Onde & sur la Terre,
Son Ame est heroïque. Il sçait l'art de la guerre;
Et ses heureux exploits l'ont couuert de laurier.

Tout le reste du sang que le golfe d'Adrie
A veu souuent tomber du corps de ce guerrier,
Doit estre reserué pour sa chere Patrie.

A MONSEIGNEUR

le Chancelier.

SONNET.

Q'ON ne me range plus entre ces mal-contens,
Qui disent que Parnasse est vn mont infertile;
Que seruir Apollon n'est que perdre le temps,
Et qu'on n'apprend de luy qu'un mestier inutile.

SEGVIER, ie dois aimer les vers que i'ay chantez,
Leur nombreuse cadence a touché tes oreilles.
Ils t'ont parlé de moy. Tu les as écoutez;
Et m'as, pour l'amour d'eux, surpayé de mes veilles.

Mon esprit satisfait ne demande plus rien.
Tu me portes si haut; & me traites si bien,
Qu'aujourd'huy mon bon-heur passe mon esperance.

Que ta belle Chimie estonne l'Vniuers!
De cet âge de fer qui méprise les vers,
Tu fais vn âge d'or aux Virgiles de France.

SONNET.

IE donne à mon desert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du Ciel & de moy.
Le temps & la raison m'ont fait perdre l'enuie
D'encenser la faueur, & de suiure le Roy.

Faret, ie suis rauy des bois où ie demeure.
I'y trouue la santé de l'esprit & du corps.
Approuue ma retraite; & permets que ie meure
Dans le mesme Vilage où mes peres sont morts.

I'ay frequenté la Cour où ton conseil m'appelle;
Et sous le Grand Henry ie la trouuay si belle,
Que ce fut à regret que ie luy dis adieu.

Mais les ans m'ont changé. Le Monde m'importune,
Et j'aurois de la peine à viure dans vn lieu,
Où toujours la Vertu se plaint de la Fortune.

A MONSIEVR LE COMTE
de Carmain.

SONNET.

COMTE, le monde attend nostre dernier adieu,
Nos pieds sont arriuez sur le bord de la tombe,
Cesse d'aimer la Cour; & t'éloigne d'un lieu,
Où la Malice regne, & la Bonté succombe.

*Le vrai bien n'est qu'au Ciel. Il le faut acquerir;
Il faut r'emplir nos cœurs d'une si belle enuie.
Nostre heure va sonner. Songeons à bien mourir,
Et dégageons nos sens des pieges de la vie.*

*L'Humble, ny l'Orgueilleux, le Foible ny le Fort,
Ne sçauroient resister aux rigueurs de la mort;
Elle a trop puissamment estably son empire.*

*Ce qu'elle peut sur vn, elle le peut sur tous;
Et ces grands monumens de jaspe & de porphire
Nous disent que les Rois sont mortels comme nous.*

A MONSIEVR TALEMAN,

pour le remercier d'une petite
Bibliotheque dont il auoit
regalé l'Autheur.

SONNET.

TALEMAN, nostre siecle admire ta bonté.
Tu n'aimes que l'honneur. Tu ne crains que le blâme;
Et l'intérest qui regne en vn siecle effronté,
N'a iamais ébranlé la force de ton Ame.

Si l'injure des ans ne m'auoit abatu,
Je porterois bien loin des merites si rares;
Et mes vers rempliroient du bruit de ta vertu
L'oreille des polis & celle des barbares.

La Fortune a suiuy les peres d'ont tu fors;
Et ces heureux prudens t'ont laissé des threfors,
Mais leur succession n'est pas vne coronne.

Le Soleil ne voit point de peuples sous tes lois,
Tu me fais pourtant riche; & ta bonté me donne
Ce que j'ay merité de la faueur des Rois.

A MONSEIGNEUR

le Chancelier.

SONNET.

I'Admire le destin de nostre jeune Roy,
Non pas dans le progrès de ses hautes conquestes :
SEGVIER, c'est dans le choix que Louis fit de toy
Pour affermir nos loix, & preuoir nos tempestes.

De quelque vent malin que nous soyons battus,
L'Etat des fleurs de Lys n'en craint rien de sinistre :
Il se fie à tes soins. Il connoit tes vertus ;
Et veut tout esperer d'un si digne Ministre.

Tu ne descendras point du Trône de Themis.
Ta parfaite vertu confond tes ennemis,
Honore nostre siecle & diffame l'Enuie.

Ceux qui t'ont voulu nuire ont souuent confesse,
Que tout ce que les Dieux icy bas ont laissé
De juste & d'innocent se trouue dans ta vie.

A MONSIEVR TALEMAN.

SONNET.

○ *Malice du fort ! ô crime de la Parque !
Aymable TALEMAN ta sœur nous a quittés ;
Et le pastre Nocher a porté dans sa barque
L'ornement des Vertus, & la fleur des beautés.*

*Adjoûtons cette perte aux miseres publiques.
MARIE embellissoit le sejour des mortels,
Tous les yeux l'admiroient ; & les temps heroïques
Auroient à son image élevé des Autels.*

*Le funeste ruisseau qui baigne ton visage
Naist d'un si juste ennuy que l'esprit le plus sage
N'ose te conseiller d'en arrester le cours.*

*La morte que tu plains fut exempte de blâme ;
Et le triste accident qui termina ses jours
Est le seul déplaisir qu'elle a mis dans ton Ame.*

SONNET.

MON païs est si juste & me traite si bien,
Qu'il dit que tous les jours ma raison diminuë,
Que ie parle tout seul; & que ie ne fay rien,
Que tirer des Chançons de ma teste chenuë.

*L'vn dit que ie déplais aux tuteurs de l'Etat.
L'autre que mon front rit lors que mon cœur lamente;
Et le petit Cadet plus fier qu'vn Potentat,
Fuit les termes soumis quand il me complimente.*

*Le Docteur mal meublé de Latin & de Grec,
Dit que ma lyre est rude, & vaut moins qu'vn rebec.
Barons, Comtes, Marquis m'ont déclaré la guerre;*

*Ie ne trouue par tout que haine & que mépris.
Confesse, PUYMISSON, que i'habite vne Terre
Pleine de politeffe, & de rares Esprits.*

SONNET.

SAGE & docte Sirmont, pourquoy me presses-tu
De quitter mon Desert où rien ne m'importune ?
Que ferai-je à la Cour ! l'adore la Vertu,
Et les Amis du Louvre adorent la Fortune.

Si le Roy que tu sers te fait son confident,
Le Puissant & le Foible iront te faire hommage ;
Et la temerité d'un Flateur impudent
Promettra d'élever un Temple à ton image.

Si tu pers ton credit tu seras delaisfé.
Ces lâches Complaisans qui t'auoient encencé
Diront que ta faueur estoit illegitime.

La Cour est un païs ingrat & dangereux.
C'est où le grand merite est souvent mal-heureux ;
Et quand il plaist aux Rois l'innocence est un crime.

SONNET.

CESSE, DELON, de te remplir la teste
Des beaux secrets de Pinde & d'Helicon.
Le Carneual est vne grande feste
Qui nous oblige à vuidier le flaçon.

Fay donc ceder tes liures à mes coupes,
Et viens chez moy faire ton Mardy-gras :
Mon Fricasseur regne au país des soupes,
Et mon piot surpasse l'hipocras.

Viens, cher Amy, viens boire dans mon verre,
Et ne crains pas qu'on condamne la guerre,
Et les conseils de nostre Potentat.

Je ne scaurois souffrir cette licence.
Ma raillerie est pleine d'innocence,
Et ne fait point de criminels d'Estat.

A MONSIEVR LE MARQUIS
de Noüailles.

SONNET.

SAGE & vaillant Marquis à qui ma plume apreste
Vn honneur qu'Apollon fera toûjours durer,
Conserue à nostre Estat la precieuse teste
D'où sortent les conseils qui le font prosperer.

IVIE dont les vertus ont irrité l'Enuie,
Merite que tes yeux veillent autour de luy.
Si les vœux des Méchans faisoient tomber sa vie,
Que deuiendroient nos Lys priuez d'vn tel apuy?

Il est grand dans la paix. Il est grand dans la guerre,
Et l'art qu'il faut sçauoir pour gouverner la Terre
N'eut jamais de secret dont il soit ignorant.

Il portera bien haut l'heur de cette Coronne ;
Et déjà les conseils que sa prudence donne
Font d'vn Prince Pupille, vn Prince Conquerant.

A MONSEIGNEUR

le Duc de Guise.

SONNET.

INVINCIBLE Guerrier, il faut que ie prefere
Le tumulte du monde au silence des bois,
Pour estre spectateur de ce que tu dois faire
A l'honneur de ton sang, & du premier des Rois.

*Je veux, aupres de toy, defier le Tonnerre,
Je veux souffrir la faim, la soif & la chaleur,
Pour te suiure par tout où le Dieu de la guerre
Doit, pour le bien du siecle, appeller ta valeur.*

*Je sçay que sur les pas des Heros de ta race
Tu dois humilier le Tyran de la Trace;
Et j'auray le plaisir d'en estre le témoin.*

*Grand Duc, ie te verray dompter la Palestine.
Mais où va mon transport? Mon âge qui decline
Ne me permettra pas de te suiure si loin.*

SONNET.

PAR vos humeurs le monde est gouverne,
 Vos volontez font le calme & l'orage ;
 Et vous riés de me voir confiné
 Loin de la Cour dans mon petit Village.

CLEOMEDON mes desirs sont contens ;
 Le trouue beau le Desert où j'habite ;
 Et connoy bien qu'il faut ceder au temps,
 Fuir l'éclat, & deuenir Hermite.

Je suis heureux de vieillir sans employ,
 De me cacher, de viure tout à moy,
 D'auoir dompté la Crainte & l'Esperance ;

Et si le Ciel, qui me traite si bien,
 Auoit pitie de vous, & de la France,
 Vostre bon-heur seroit égal au mien.

SONNET.

MAISTRESSES de mon cœur, incomparables Fées,
Par qui les Heros morts sont des Heros viuans,
Nostre fiecle a cessé de suiure les Orphées :
Vn guerrier luy plaist mieux qu'un peuple de sçauans.

*Vous auez beau chanter, vous treuuez peu d'oreilles
Qui se laissent rauir à vos charmantes voix :
Et bien que mes riuaux produisent des merueilles,
On leur ouure à regret le Cabinet des Rois.*

*Muses, que deuiendroit l'honneur de vostre bande,
Si SEGVIER, de qui l'Ame est si juste & si grande,
Appuyoit foiblement ceux qui vous font l'amour ?*

*En ce temps où la guerre afflige tant d'Empires,
Le bruit de la trompette & le bruit du tambour
Imposeroient silence au concert de vos Lires.*

SONNET.

PRIEVSAC, que la France a toûjours honoré
Des tiltres glorieux de Sçauant & de Sage;
Me voicy dans la Cour, apres auoir juré
De ne quitter jamais l'ombre de mon Village.

*Je n'y suis pas venu pour voir ces demi-Dieux
Qui domptent les Tyrans sur la Terre & sur l'Onde:
Ny pour voir des Palais éleuez jusqu'aux Cieux,
Et qui font de Paris le miracle du Monde.*

*C'est pour y voir SEGVIER, le Solon de nos jours,
Sans qui nostre Hipocrène eut arresté son cours;
Et le climat François fut deuenu barbare.*

*Que nous sommes heureux d'en estre caresez.
Dans la seule Vertu d'un Ministre si rare
Ce siecle a surmonté tous les siecles passez.*

AV PARLEMENT.

SONNET.

MINISTRES de Themis dignement éleuez
Sur le haut Tribunal à qui tout fait hommage,
Rendez au Grand SEGVIER ce que vous lui devez;
Et vous laissez toucher à son diuin langage.

Il n'a devant les yeux que le bien de l'Etat.
C'est où visent les soins de cette illustre teste;
Et tout ce qu'il inspire à nostre Potentat,
Montre qu'il met toûjours l'utile apres l'honneſte.

En l'art qui persuade il n'a point de pareil,
Mais jamais il n'appuye vn injuste conseil:
Son éloquence est sage autant comme elle est forte.

Confessez qu'il souſtient la gloire de nos jours;
Et qu'on voit dans ſes mœurs, comme dans ſes discours,
Que l'antique Vertu n'eſt pas encore morte.

A MONSEIGNEUR

le Duc de Guise.

SONNET.

PRINCE à qui Mars promet des succès merueilleux,
Va cueillir des lauriers loin de nostre frontiere ;
Et cesse de chercher vn Voisin orgueilleux,
Qui n'a plus sur le front vne Coronne entiere.

Quelque perte qu'il fasse il demeure puissant,
Et l'on a contre luy besoin de ton courage.
Mais le peuple, effrayé des projets du Croissant,
Demande à ta valeur vn plus fameux ourage.

Marche & va t'opposer aux barbares efforts
De l'horrible Tyran, qui proche de nos ports
Menace nos Autels de les réduire en cendre.

Les Peuples baptisez ne regardent que toy.
En cette extremité qui les peut mieux defendre
Que le plus grand Heros du sang de Godefroy?

POVR LE DEPART D'VN AMOVREUX

qui s'en va à Malte.

SONNET.

CALISTE, mon esprit ébloüy de tes charmes
Ne sçauroit compatir avec sa liberté:
C'en est fait, ma raison va te rendre les armes,
Et non pas sans regret d'auoir tant resisté.

*Mais resistons encore ; & montrons à la terre,
Que toijours tes beaux yeux ne sont pas les plus forts.
Il faut quitter l'Amour, & courir à la Guerre ;
Ibrahim est armé pour attaquer nos ports.*

*Je ne desire plus que la race future
Lise avecque pitié dessus ma sepulture :
Icy gist ALCIDON, le Fenix des Amans.*

*Ces Vers soutiendront mieux l'orgueil d'un Mausolée:
Icy gist ALCIDON, qui sur l'onde salée
A souuent répandu le sang des Othomans.*

A MONSEIGNEVR
le Chancelier.

SONNET.

LE bruit de mes écrits va r'emplir l'Vniuers,
SEGVIER, ton seul merite en sera la matiere.
Dans la chaleur qui reste à mes derniers Hiuers,
le donne à ta Vertu ma plume toute entiere.

Qu'on ne me presse plus de celebrer les Rois :
Embrasse qui voudra le soin de leur Histoire ;
Quoy qu'il puisse arriuer, les échos de mes bois
N'apprendront plus de moy qu'à parler de ta gloire.

Pour te rendre Vainqueur de l'oubly du Tombeau,
le te veux consacrer vn ouvrage si beau,
Que la race future en deuienne amoureuse.

Il fera confesser que ie regne en mon art ;
Et qu'en vn siecle ingrat ta Vertu fut heureuse
D'auoir esté l'objet des veilles de MAYNARD.

POVR MONSIEVR DE LA VALETE,

General des Armées de la Republique
de Venife.

SONNET.

IL semble que tu crains les progres de ta gloire,
Et l'ombre des lauriers que le Ciel t'a promis.
FRANCE, pourquoy veux-tu retarder la Victoire
Qui doit ensevelir l'espoir des Ennemis?

LA VALETE nâquit pour faire des conquestes.
Les Peuples sont heureux dont sa force est l'appuy:
Il étend leur puissance, il coronne leurs testes;
Et tu souffres qu'il viue & vainque pour autruy.

O que sa main est forte, & que son Ame est grande!
Pour haster le repos que l'Europe demande
Il deuroit commander les Armes de son Roy.

La Fortune te suit, sa faueur t'accompagne;
Mais bien que tes succez fussent trembler l'Espagne,
Tu combattras long-temps s'il ne combat pour toy.

A MONSIEVR TALEMAN.

SONNET.

GRAND Ornement du petit Vniuers,
Ne tarde plus à donner ta peinture
Au Cabinet où j'ay fay tant de Vers,
Afin de viure apres ma sepulture.

C'est vn present, cher Amy, que j'attens,
Pour en rauir les yeux de nos Sauvages;
Et l'adjouter aux Illustres du Temps,
Dont du Mouffier m'a vendu les images.

Desires-tu que les fiecles suiuians
Treuuent ton nom dans l'esprit des Sçauans?
Sans differer contente mon enuie.

Si tu le fais, Apollon m'a promis,
Que les pinceaux de ses plus chers Amis
Trauilleront au tableau de ta vie.

EPITAPHE DE MONSIEVR DE FIEVBET,

premier President de Prouence.

SONNET.

FIEVBET l'apuy des Loix & leur saint Interprete,
 FIEVBET, de qui l'esprit fut si plein de tresors,
 Attend sous ce tombeau le son de la trompete
 Qui par toute la Terre éueillera les morts.

Tous les sages François ont pleuré son absence.
 Son sçauoir fut choisi, son discours rauissant.
 Il demasqua la Fraude. Il soutint l'Innocence;
 Et protegea le Foible opprimé du Puissant.

Themis fut sa Deesse, & si les Destinées
 En la forte vigueur de ses belles années
 N'eussent fermé ses yeux de leur dernier sommeil,

Ou sa vertu l'eut mis au lieu le plus auguste
 Du plus diuin Senat qui soit veu du Soleil,
 Ou le Roy qu'il seruoit eut cessé d'estre Juste?

SONNET.

MON Ame, il faut partir. Ma vigueur est passée,
Mon dernier jour est dessus l'horison.
Tu crains ta liberté. Quoy? n'es-tu pas lassée
D'avoir souffert soixante ans de prison?

Tes desordres sont grands. Tes vertus sont petites,
Parmy tes maux on treuve peu de bien.
Mais si le bon Iesus te donne ses merites,
Espere tout & n'apprehende rien.

Mon Ame repens-toy d'avoir aymé le Monde;
Et de mes yeux fay la source d'une Onde
Qui touche de pitié le Monarque des Rois.

Que tu serois courageuse & raue
Si t'auoy soupiré durant toute ma vie
Dans le Desert sous l'ombre de la Croix!

A MONSEIGNEUR

le Chancelier.

SONNET.

SEGVIER, que deviendrait le bon-heur où nous sommes
Si tu cessois d'agir sur le Trône des Lois ?
Il n'appartient qu'à toy de connoistre les hommes,
Et de regner dans l'art qui fait regner les Rois.

Ne te laisse jamais de conseiller ton Maître ;
Et d'estre fauorable aux illustres Sçauans
Qui pour monstret leur fiecte à ceux qui doiuent naistre,
En font dans leurs écrits des tableaux si viuans.

Ces Heros enterrez de qui les sages testes
Ont formé les desseins de toutes nos Conquestes,
Meritent moins que toy de viure dans nos Vers.

Tu banis loin de nous le Crime, & l'Ignorance.
Apollon & Themis, depuis quatorze Hyuers,
Sans tes hautes vertus auroient quitté la France.

AV MARESCHAL DE ***

SONNET.

DEPVIS vingt ans entiers tu me repais de vent :
 le m'en plains, Marefchal. Mais tu ris de ma plainte.
 L'art d'Apelle te charme; & l'on t'a veu fouvent
 Donner vn monceau d'or pour vne toile peinte.

*Les teftes des Cefars & des premiers Romains
 Qui te couftent fi cher rempliffent tes portiques.
 On tire des trefors de tes puiffantes mains
 Avec des Dieux moifis, & des pierres antiques.*

*Veux-tu vaincre l'oubly le plus injurieux,
 Et t'acquerir le nom d'illufre Curieux?
 Oblige nos pinceaux à faire ta peinture.*

*Tu ne peux trop payer vn Ourage fi beau :
 Il monfrera ta gloire à la race future,
 Quand tu feras caché fous la nuit du tombeau.*

SONNET.

DESERTS où j'ay vécu dans vn calme si doux,
Pins qui d'vn si beau vert couurés mon Hermitage,
La Cour depuis vn an me separe de vous,
Mais elle ne sçauroit m'arrester d'auantage.

*La vertu la plus nette y fait des Ennemis ;
Les Palais y sont pleins d'orgueil & d'ignorance :
Je suis las d'y souffrir, & honteux d'auoir mis
Dans ma teste chenuë vne vaine esperance.*

*Ridicule abusé, ie cherche du soutien
Au païs de la Fraude, où l'on ne trouue rien
Que des pieges dorez & des mal-heurs celebres.*

*Je me veux dérober aux injures du sort ;
Et sous l'aimable horreur de vos belles tenebres,
Donner toute mon Ame aux pensers de la mort.*

SONNET.

GOMBAUT, l'honneur de Pinde, & le digne heritier
De ces illustres morts dont le sçavoir nous guide ;
Tu sçais que ie connoy nostre diuin Mestier,
Et que j'en voy d'abord le Foible & le Solide.

*Ma plume est agreable à nos meilleurs Espris,
Et tu m'as souuent dit qu'elle n'est pas commune.
Mais ie veux mal au Dieu qui m'en a tant appris,
Et pleure tous les jours de ma bonne fortune.*

*Je voudrois qu'Apollon ne m'eut jamais fait part
Des secrets merueilleux qu'il cache dans son art,
On m'auroit veu paroistre avec plus d'assurance.*

*Sans craindre de faillir, & d'estre diffamé,
l'auroy fait mal parler le Theatre de France ;
Et le Peuple & la Cour m'en auroient estimé.*

SONNET.

OFFRONS au Dieu boiteux & ma plume & ma lire,
A ce nouveau Matin que l'an reprend son tour.
Je ne veux plus chanter. Je ne veux plus écrire.
Muses, il m'est honteux de vous faire l'amour.

*Vous quittez mon Ourage, & donnez tous vos charmes
Aux Vers où CHAPELAIN consacre les exploits
De ce jeune Bourbon, dont les premières armes
Ont mis tant de frayeur au cœur de tant de Rois.*

*l'auroy bien employé les beaux ans de ma vie,
Et ma félicité seroit digne d'envie,
Si vous m'auiez appris à parler comme luy:*

*Le grand flambeau du jour ne voit point de Prouince
Où mon fameux travail ne remplit aujourd'huy
La bouche des Sçauans, & l'oreille des Princes.*

SONNET.

In touche de mon pied le bord de l'autre monde,
L'âge m'oste le goust, la force & le Sommeil;
Et l'on verra bien-tost naistre du sein de l'Onde
La premiere clarté de mon dernier Soleil.

*Muses, ie m'en voy dire au fantôme d'Auguste
Que sa rare bonté n'a plus d'Imitateurs;
Et que l'esprit des Grands fait gloire d'estre injuste
Aux belles passions de vos Adorateurs.*

*Voulez-vous bien traiter ces fameux Solitaires
A qui vos Deitez découurent leurs mysteres,
Ne leur promettez plus des biens ny des emplois.*

*On met vostre sçience au rang des choses vaines;
Et ceux qui veulent plaire aux Fauoris des Rois,
Arrachent vos Lauriers, & troublent vos Fontaines.*

A MONSIEVR MERLIN,

Auditeur de Rote.

SONNET.

MERLIN, ie me déplay au climat où nous sommes,
On n'y veut écouter ny raison, ny conseil.
Où pourrai-je trouver l'innocence des hommes
Qui virent les premiers l'enfance du Soleil?

*Le front imperieux, & l'orgueilleuse pompe
D'un heureux Imposteur incommode mes yeux;
Et ie ne puis souffrir qu'un Fauory me trompe,
Après l'auoir assis entre les demi-Dieux.*

*Mon Esprit est guery. Ma folie est passée.
On ne me verra plus déguiser ma pensée,
Prodiguer mon encens & fléchir les genous,*

*Pour plaire lâchement à ces Ames de boüe
Que la Fortune eleue au plus haut de sa roüe,
Lors qu'elle est en humeur de se mocquer de nous.*

A MONSEIGNEUR
le Cardinal Mazarin.

SONNET.

IVE, puis qu'à l'honneur des Filles de Memoire,
Tu remplis ton Palais du trauail des Sçauans;
Ayme nostre Lycée. Il celebre ta gloire,
Et tous ses bons Esprits sont des Liures viuans:

Ne songe pas toujours aux futures Conquestes,
Qui vont rendre ton ROY le plus Grand des mortels:
Ne songe pas toujours à calmer les tempestes
Qui sur les bords de Crete abatent nos Autels.

Preste-nous quelquefois ton cœur & tes oreilles.
Nos Vers ont publié que tes fameuses veilles
Produisent le bon-heur qui fuit nos Conquerans.

Anime nos efforts, & tu verras la France
Aussi forte en Sçauoir pour dompter l'Ignorance,
Qu'elle est forte en Valeur pour dompter les Tyrans.

SONNET.

A DIEU Paris, adieu pour la dernière fois.
*Je suis las d'encenser l'Autel de la Fortune ;
Et brûle de revoir mes rochers & mes bois,
Où tout me satisfait, & rien ne m'importune.*

*Je n'y suis pas touché de l'amour des Trésors.
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage.
Le bien qui m'est venu des Pères dont je sors,
Est petit pour la Cour, mais grand pour le Village.*

*Depuis que je connois que le siècle est gâté ;
Et que le haut mérite est souvent mal-traité,
Je ne trouve ma paix que dans ma solitude.*

*Les heures de ma vie y sont toutes à moy.
Qu'il est doux d'être libre ; & que la servitude
Est honteuse à celui qui peut être son Roy !*

SONNET.

MON Prince aura vaincu la moitié de la Terre,
Avant qu'on puisse voir la borne de mes jours.
Les frayeurs du tombeau ne me font plus la guerre,
Mon an climaterique a terminé son cours.

TALEMAN, ie croyois qu'il me seroit funeste.
Mais puis que sa rigueur ne m'a que menacé,
Ma vie ira bien loin; & le temps qui luy reste
Me rendra les plaisirs de mon âge passé.

Je suiuray les Galans. Je quitteray les Sages.
Mes desirs voleront apres les beaux Visages :
CLORIS en sera prise; & j'en feray le vain.

Adieu Caducité debile & méprisée ;
Je suis cher à la Parque, & sa fatale main
Va du fil de mes jours faire vne autre fusée.

A MONSEIGNEVR

le Chancelier.

SONNET.

PVIS que le grand SEGVIER fait vn fi bon accueil
Au trauail mesuré qui sort de mon Estude,
le pardonne à mon fiecle; & mets dans le cercueil
Le honteux souuenir de son ingratitude.

*I'auray tout le bon-heur que ie dois souhaiter.
Mon destin passera pour vn petit miracle,
SEGVIER me l'a promis, il n'en faut plus douter :
Son Genie est vn Dieu, sa bouche est vn Oracle.*

*Le beau jour de ma vie à la fin est venu ;
Et le commencement de mon âge chenu
Me verra satisfait de ma longue esperance.*

*Haftez-vous, doctes Sœurs, d'apprendre à l'Vniuers,
Que le Tuteur des Loix veut payer pour la France
Ce que depuis trente ans elle doit à mes Vers.*

SONNET.

PVGET, dont le merite a gagné l'amitié
De tout ce que la France a d'ames genereuses:
Aujourd'huy que la Guerre a bany la pitié,
Que deviendroient sans toy les Vertus mal-heureuses?

On trouue en tes bonteꝝ vn infailible appuy.
Tes biens sont des ruisseaux dont la source est commune;
Et c'est pour adoucir les déplaisirs d'autry,
Que ta sage conduite éleue ta fortune.

Si la faueur du Ciel te donnoit les tresors
Que la Mer du Leuant cache entre ses deux bors,
Nos Vers ne diroient plus que le siecle est injuste.

Tes liberalitez nous viendroient consoler;
Et les pleurs des Sçauans cesseroient de couler
Sur le marbre effacé de la tombe d'Auguste.

SONNET.

GRAND Heros, le mal-heur de ta longue prison
Fit verser à la France vn Ocean de larmes ;
Et j'en fus si touché, que l'on vit ma raison
Tomber sous la Tristesse, & luy rendre les armes ;

Il n'appartient qu'à toy de bien seruir les Rois,
Soit que le Calme rie, ou que l'Orage gronde ;
On doit incessamment te donner des emplois.
Ton loisir est nuisible à la moitié du monde.

Que ton cœur nous monstra de generosité,
Durant les tristes ans de ta captiuité ;
L'Europe Vniuerselle en demeura rauie.

Quand les Dieux conuersoient avecque les mortels,
Chacune des Vertus qu'on admire en ta vie,
En ta presence mesme auroit eu des Autels.

SONNET.

MES veilles qui par tout se font des Partisans,
N'ont pû toucher l'Esprit de ma grande Princesse;
Et le Palais Royal va traiter mes vieux ans
De mesme que le Louvre a traité ma jeunesse.

*Iamais vn bon succez n'accompagne mes yeux,
Bien que ma voix me fasse vn des Cignes de France:
Et sept lustres entiers ont blanchi mes cheveux
Depuis que ma Vertu se plaint de l'Esperance.*

*Vn si constant reproche à la fin m'a lassé;
Et ie voy, sans regret, en mon âge glacé,
Que la Faueur me fuit, & que la Cour me trompe.*

*Voisin, comme je suis, du riuage des morts,
A quoy me seruiroit d'acquérir des tresors,
Qu'à me faire enterrer auecque plus de Pompe?*

SONNET.

ILLUSTRE *Genereux dont le bras humilie
Le tyranique orgueil de nos grands Ennemis;
Cette beauté parfaite à qui le Ciel te lie,
T'a donné l'heritier qu'elle t'auoit promis.*

*Les valeureux exploits de sa premiere audace
Seront l'estonnement des plus hardis Guerriers :
Et jamais courageux n'est venu de ta race
Qui d'une main si jeune ait cueilly des lauriers.*

*Apollon qui m'apprend les merueilles futures,
M'a deja decouvert les hautes aduantes
Qui doiuent signaler vn Heros si puissant.*

*Rejouï-toy, Dauphin, l'Enfant qui vient de naistre,
Conduira tes Soldats au pais du Croissant,
Quand tu seras armé pour t'en faire le Maistre.*

SONNET.

TOUT le Monde poly connoit ce que tu vaux ;
Il ne prend que cheꝝ toy les fleurs de son langage.
Aymable BOIS-ROBERT, tu n'as plus de Riuaux
Dont tes belles Chanſons n'abaiſſent le courage.

Que tes charmes ſont doux. Que ton Eſprit eſt net.
Que tes expreſſions ont de force, & de grace !
Les Muſes que tu ſers ayment ton Cabinet,
Il leur fait oublier leur Pinde, & leur Parnaffe.

Pour montrer aux Sçauans des ſiecles qui naiſtront
Le prix des beaux Lauriers qui te ceignent le front,
Voicy tout le Diſcours que je leur feray lire :

ARMAND, dont la prudence eſtonna l'Vniuers,
Et qui regna dans l'Art de parler & d'eſcrire,
Eſtima BOIS-ROBERT, & couronna ſes Vers.

SONNET.

QUE tes soins diligens font souvent des Coronnes
Sur le double Sommet aymé des beaux Esprits ;
Et que le nombre est grand des biens que tu nous donnes,
Les Palais d'Apollon sont pleins de tes Escrets.

Vn Liure dont le nom courra toute la Terre,
Et qu'on ne lira pas sans plaisir & sans fruit,
A ta Muse fertile, admirable LA SERRE,
N'est que l'aure d'un jour, ou celle d'une nuit.

Cette facilité que personne n'imité,
Fait que les Curieux parlent de ton mérite,
Et souz le Ciel ardent, & souz le Ciel gelé.

Ta Plume est aujourd'huy le miracle des Plumes ;
Et de ton Cabinet il sort plus de volumes,
Que la fureur des Gots n'en a jamais brûlé.

POVR LA NAISSANCE

de Monfeigneur le Comte de Dunois,
A Monfeigneur le Duc
de Longueuille.

SONNET.

TANDIS que fous le Ciel d'vn país eſtranger
Ta Prudence trauaille à terminer la Guerre,
Et que tu plains l'Europe, & la veux foulager,
La Reyne de ton caur donne vn Mars à la Terre.

HENRY, que ce Heros fera cher au Deſtin.
Qu'il verſera de ſang. Qu'il abattra de teſtes.
Qu'il nous enrichira de gloire, & de butin;
Et que les fleurs de Lys luy deuront de Conqueſtes!

Pour ne pas retarder ces merueilleux exploits,
Et le juſte mal-heur de tant d'injuſtes Rois
Que l'Vniuers deteſte, & que LOVYS menace:

Ne te laiſſe pas vaincre aux Peuples mal-contens,
Dont la voix te demande vne longue bonace;
Et ne calme nos flots que pour quinze Printens.

POVR LA NAISSANCE

d'une Fille.

SONNET.

OLIMPE, ie publie avec estonnement
 Que ton liét est heureux, & que ta fille est belle.
 l'admire cette AVRORE, & crois certainement
 Que le monde poly ne parlera que d'elle.

Mais i'ay trop dans le cœur l'intereft de LOVIS,
 l'aime trop les Autels de ce Dieu de la Guerre,
 Pour estre vn des François qui se sont réjouis
 Quand ce nouveau Miracle est venu sur la Terre.

Sçache qu'apres avoir soigneusement cherché
 Ce que dans l'Aduenir les Destins ont caché,
 Et qui nous peut remplir de Crainte ou d'Esperance,

le voy que ses beaux yeux seront fi mal-faisans,
 Qu'auant qu'elle ayt ateing l'âge de quatorze ans,
 Ils auront consumé la moitié de la France.





EPIGRAMMES.

A MONSEIGNEUR

le Cardinal Mazarin.

EPIGRAMME.

IVLE, loin de l'aimable cours
Des ondes de Seine & de Loire;
le t'admire, & passe mes jours
A m'entretenir de ta gloire.

Quel Sage a paru comme toy
En l'art qui soustient les Coronnes :
Et d'où vient le bon-heur du Roy,
Que des conseils que tu luy donnes?

Pousse toujours nos Conquerans ;
Et nos yeux verront les Tyrans
Trebucher, & mordre la poudre.

Tous les Forts seront démolis ;
Et l'Aigle portera la Foudre
Du Monarque des fleurs de Lys.

EPIGRAMME.

TOUTES les fois que ton Valet
 Te demande ses petits gages,
 Tu prens ce pauvre homme au colet,
 Et le noircis de mille outrages.

Ceux qui t'ont presté leur denier,
 Le Suisse qui garde ta porte,
 Ton Tailleur, & ton Cuisinier,
 Sont traitéz de la mesme sorte.

Maistre ingrat, debiteur sans foy,
 Qui defends qu'on parle chez-toy
 De payement & de salaire,

Ne te laisses jamais flechir:
 Le reuenu de ta colere
 Est capable de t'enrichir.

EPIGRAMME.

TON bel Esprit me sollicite,
 Avec vn discours afiné,
 De calmer l'ennuy qui m'agite
 Et qu'vn siecle ingrat m'a donne

*Tu nous promets que nos Orfées
Viendront chanter sur mon tombeau
Tout ce que les neuf doctes Fées
Voudront leur inspirer de beau.*

*Et que leur rauissante Lyre
Dira que ma façon d'écrire
Plût aux Grands hommes de nos jours.*

*POL, r'engaine ta Rhetorique.
Ceux que la Mort a rendus sourds
Ne sçauroient goûter la Musique.*

EPIGRAMME.

S *il le Dieu des mauvais Garçons
Quitte la cuirace & la pique,
O que ie feray de Chansons
En cette allegresse publique!*

*FLOTE, ie tremble comme toy
Dés que j'oy gronder le Tonnerre,
Et voudrois que nostre grand Roy
Fermât les portes de la guerre.*

*Les palmes de nos Conquerans
Ont assez appris aux Tyrans
Qu'ils defendent mal leurs limites.*

*Quand sera-ce, grand Cardinal,
Que la Paix fera des marmites
De tout le fer de l' Arsenal?*

EPIGRAMME.

ON dit qu'il faut que ie compose,
Pour la gloire de mes vieux ans,
Vn Ouurage que Bellerose
Fasse admirer aux Courtifans ;

*Et qu' ARMAND sera le Mecene
Qui me fera quitter les bois,
Après que j'auray sur la Scene
Mené des Reynes & des Rois.*

*Mais, BALZAC, dans ma solitude,
Ie ne feray point d'autre estude
Que celle où ie suis attaché.*

*Ie n'écris que pour trois ou quatre,
Et suis yn Modeste caché,
Qui fuit la pompe du Theatre.*

EPIGRAMME.

QVAND dois-je quitter les rochers
Du petit Desert qui me cache,
Pour aller reuoir les clochers
De Saint Pol, & de Saint Eustache?

*Paris est sans comparaison,
Il n'est plaisir dont il n'abonde ;
Chacun y trouue sa maison.
C'est le país de tout le monde.*

*Apollon, faut-il que Maynard,
Avec les secrets de ton art,
Meure en vne terre sauuage ;*

*Et qu'il dorme, apres son trépas,
Au Cimetiere d'un Village
Que la Carte ne connoist pas ?*

EPIGRAMME.

N*e croy pas qu'un ennuy secret
Me donne de l'inquietude,
Et que ie vieillisse à regret
Dans ma petite solitude.*

*Avec un Amy comme toy,
Plein d'honneur & de modestie,
Et de qui j'admire la Foy,
Le viurois heureux en Scythie.*

AYNAC, ta rare probite,
Ta haute generosité,
La liberté de ton langage,

*Et l'amour dont tu me cheris,
Me font trouuer dans le Village
Toutes les douceurs de Paris.*

EPIGRAMME.

REYNE, que nostre siecle admire,
Beau feu dont mon Prince est brûlé;
Escoute ce que ie vay dire,
Et qu'Apollon m'a reuelé.

*Le diuin Heros que tu portes,
Sera l'Ennemy des Tyrans,
Le Miracle des Ames fortes,
Et le plus grand des Conquerans.*

*Auant qu'il porte la Couronne
Que sa tige Auguste luy donne,
Qu'il verra de Peuples diuers!*

*Il aura vieilly dans la Gloire;
Et sur vn Char d'or & d'ivoire
Triomphé de tout l'Vniuers.*

EPIGRAMME.

CATIN, les Braues d'ont tu fors
Furent des vaillans Heroïques;
Et les exploits de ces Grands morts
Font le plus beau de nos Chroniques.

*Mais quoy, tu ne possede rien
Que ce qu'ils t'ont laissé de gloire;
Et ta mere dit que ton bien
Ne se trouue que dans l'Histoire.*

*Coufine du Pape & du Roy,
Cherche vn autre Mary que moy
Auecque ton haut parentage.*

*Les palmes de tes Deuanciers
Ne mettront pas mon heritage
A couuert de mes Creanciers.*

EPIGRAMME.

GRAND Arbitre des bons repas,
Ce jour que l'an reprend sa course,
Maynard ne te souhaite pas
L'or que Tubeuf a dans sa bourse.

*N'y que l'auguste Potentat,
Dont l'Espagne craint le Tonnerre,
T'erige en Conseiller d'Etat,
Et te monstre à toute la Terre.*

*FLOTE, vn Esprit comme le tien,
N'ayme ny l'employ ny le bien.
Et tout ce que te te desire,*

*C'est qu'entier de corps & de sens,
Tu puisses chanter, boire, & rire,
L'an de grace mille & sept cens.*

EPIGRAMME.

IE regarde avecque mépris,
Du haut de ma Philosophie,
Cet Ennemy des bons Esprits,
Dont la Satyre me defie.

*Que mes Vers seroient insensez
S'ils prenoient leur esprit de guerre !
Sa plume le défait assez :
C'est vn poignard dont il s'enferme.*

*Tout ce qui part de ce Rimeur,
Monstre que sa bizarre humeur
N'est qu'une folie acheuée.*

*Il deuroit cacher à nos yeux
La marote qu'il a trouuée
Parmy le bien de ses ayeux.*

EPIGRAMME.

JEAN se plaint dequoy Richelieu
Luy refuse ses bonnes graces ;
Et dit, qu'on verra l'hostel-Dieu
Plain de Virgilles, & d'Horaces.

*Il est dans la necessité;
Et la peluche qui le couvre,
Dispute de l'antiquité
Auecque le deuant du Louvre.*

*Mais quand l'habit qu'il a sur soy
Auroit veu nostre premier Roy,
Sa plainte n'est pas legitime.*

*Vn chetif haillon de Fripier
Sied bien à ceux de qui la rime
Ne fait que gâter le papier.*

EPIGRAMME.

Q*ue pourrai-je écrire de rare,
Le pied sur le bord du tombeau;
Et dans vne terre barbare
Qui ne m'inspire rien de beau?*

*Toute ma fougue est assoupie,
Et mon jargon Prouincial
N'est rien qu'une foible copie
De Catulle, & de Martiul.*

*Mon cher BALZAC, plus ie me sonde,
Plus ie me cache du grand Monde
Entre mes rochers & mes bois.*

*Mon Phebus sera ridicule,
Si nostre siecle ne recule
Jusqu'au regne du Grand François.*

EPIGRAMME.

FLEVRIMONT adore tes charmes,
Et n'est pas de ces Arrogans
Qui preferent l'honneur des Armes,
A celui de baiser tes gans.

*C'est trop duper son Esperance.
Haste la fin de ses ennuis,
LYSE, il n'est Cheualier en France
Qui soit plus digne de tes nuits.*

*Ne crains jamais qu'il t'abandonne
Pour aller gagner la Couronne
Qui pare le front des Guerriers.*

*Il s'éloigne des mousquetades,
Et se contente des lauriers
Dont il a fait ses palissades.*

EPIGRAMME.

FLOTE, mon Confident, s'estonne
Que ie fois deuenu Flateur,
Et qu'à tout moment ie te donne
La qualité de bon Autheur.

*Syluandre, il est vray, ie l'auoüe,
L'excellence de tes repas
Fait qu'impudemment ie te louë
D'une Vertu que tu n'as pas.*

*Depuis que ie m'obstine à dire
Que ta belle façon d'écrire
Est le charme des Courtisans;*

*Boucher n'a plus de mes pistoles;
Et les Bisques & les Faisans
Ne me coustent que des paroles.*

EPIGRAMME.

MON cher FLOTE, depuis deux ans
Il n'est iour que tu ne me dies
Que ie feray sans partisans,
Si ie ne fais des Comedies,

*Et que des Vers de moindre pris
Que ceux que Neuf-germain compose,
Sont admirez des bons Esprits,
Dans la bouche de Belle-Rose.*

*Ton sentiment choque le mien.
Sçache que ie n'en feray rien.
Tes raisons ont beau me combattre :*

*Ma Muse se voit de si loin,
Que ie crois qu'il n'est pas besoin
De la monter sur vn Theatre.*

EPIGRAMME.

QUE l'art d'Apollon est beau,
Qu'il sçait bien dompter les Parques;
Et garantir du tombeau
La Memoire des Monarques!

IVLE, j'oy dire aux Amis
De nos doctes refueries,
Que nos Portraits seront mis
Sur l'or de tes galleries.

Nos chansons l'ont merité :
Elles sont la volupté
Des oreilles raffinées.

Et les palmes des Guerriers
Tomberoient sous les années,
Sans l'appui de nos lauriers.

EPIGRAMME.

VEUX-TV sçavoir comme j'endors
Les ennys de ma Solitude?
Ie hante ces Illustres mors
Qui reuiuent dans mon Estude.

*Depuis que Mars trouble nos jours,
Senèque est souuent ma lecture :*
PRESSAC, j'apprens de ses discours
A mépriser la sepulture.

*Sans embarrasser mon Esprit
De ce que Renaudot écrit
De Catalogne & d'Italie,*

*Estoigné du bruit du Canon,
l'entretiens ma Melancolie
Sous le portique de Zenon.*

EPIGRAMME.

T*La sanglante façon d'écrire
Est vn infame Original.
Tu deurois suiure la Satyre,
Ou d'Horace, ou de Iuuenal.*

*Le Caprice qui te gouverne
A trop de vinaigre & de fiel :*
DENIS, crains-tu pas qu'yne berne
Te fasse baiser l'arc-en-Ciel ?

*Ta Muse a l'humeur si brutale,
Que tout ce qu'elle nous étale
Choque les Foux, & les Prudens.*

*Elle est toujours dans la furie,
Et sa plus douce raillerie
Est toute ongles, & toute dens.*

EPIGRAMME.

SILLON, ie suis Adorateur
De vostre belle Academie;
Et voudrois que son Fondateur
L'eut solidement affermie.

*Je croy qu'elle durera peu,
Puis que le Cheual qui fit naistre
L'eau d'où les Vers tirent leur feu,
N'y trouue pas dequoy repaistre.*

*Les Ministres traitent si mal
Ce rare & fameux Animal,
Que tout le monde s'en estonne.*

*Bien qu'il soit digne de leur soin,
Ils ne veulent pas qu'on luy donne
Vne pauvre bote de foin.*

EPIGRAMME.

CONTENT du petit heritage
Que j'ay receu de mes Ayeux,
Pour auoir du bien dauantage,
Le n'ay point encensé les Dieux.

*Mais aujourd'huy je leur demande
La moitié de l'or de Paris,
Et les Emplois qui font si grande
La Fortune des Fauoris.*

*Aristarque, veux-tu connoistre
Pourquoy ie desire d'accroistre,
Et ma richesse & mon pouuoir ?*

*En deux mots ie vay te l'apprendre :
C'est qu'il me tarde de te voir
Chercher vn arbre pour t'y pendre.*

EPIGRAMME.

T*v ne peux souffrir ma Vertu,
Ta Médifance la déchire.
Pauvre Fat, pourquoy te mets-tu
A la mercy de ma Satyre?*

*Elle va te deshonnorer.
Les belles Reynes de Parnasse
Ne me laissent rien ignorer
De l'Art qui ment de bonne grace.*

*Foible Ennemy des bons Espris,
Il n'est Censure ny Mépris
Dont ta rimaille ne soit digne ;*

*Et tout ce qui sort de ta main,
Semble descendre en droite ligne
De la plume de Neuf-germain.*

EPIGRAMME.

CLORIS vit sous les dures lois
D'un Mary, d'ont la Refuerie
Le fait mesme jaloux des Rois
Qui sont peints dans sa Galerie.

*Il luy presche que le Devoir
L'oblige à fuir ma rencontre,
Le seroy priué de la voir
Sans le Songe qui me la monstre.*

*Ce doux Sorcier de mes Ennuis,
Me l'ameine toutes les nuits,
Tant il est soigneux de me plaire.*

*Que mon sort est capricieux !
Pour voir le Soleil qui m'éclaire ;
Il faut que ie ferme les yeux.*

EPIGRAMME.

Tv loges mal ton Amour,
LYSE, yn Goïnffre te gouerne,
Qui se leue au poinct du jour,
Pour faire ouvrir la Tauerne.

*Son visage enluminé,
Et son nez de beteraue
Monstrent qu'il est destiné
A mourir dans yne caue.*

*Crains-tu pas la pâmoison,
Quand tu humes le poison
D'yne halaine si mauuaise?*

*Meuble-toy d'vn autre Amy:
Cette bouche qui te baise
A moins parlé que vomy.*

EPIGRAMME.

Les Maistres du Gouvernement
Ne feront pas ouurir leurs coffres,
Pour recompenser dignement
Les beaux Sonnets que tu leur offres.

*Ta coupe & ta culier d'argent
Deuiendront de bois ou de terre;
Et Paris n'a point de Sergent
Qui ne te declare la guerre.*

*IEAN, depuis que Mecene est mort,
Les Musés n'ont plus de support,
Ny d'Astre qui leur soit propice.*

*Et Pinde n'est plus un beau lieu ;
Mais une pente en precipice,
D'où l'on tombe dans l'Hôtel-Dieu.*

EPIGRAMME.

PARNASSE ne t'enrichit point,
Ta bourse n'a denier ny maille.
Tu n'as sur toy qu'un vieux pourpoint ;
Et ton lit n'est qu'un peu de paille.

*Au jugement des bons Esprits,
Dont SEGVIER protege la troupe,
L'Indigence qui t'a surpris
Porte un autre mal-heur en croupe.*

COLIN, ils disent que les Vers
Que tu donnes à l'Univers,
Sont freres des nuits eternelles.

*O qu'Apollon t'a mal-traité !
Il ne faut plus que tu l'appelles
Dieu de l'Or, & de la Clarté.*

EPIGRAMME.

QUE penses-tu faire de moy ?
N'espere pas que ie te baise.
LYSE, un Courtisan du feu Roy,
Ne scauroit moderer ta braise.

*Mon teint a pris vne couleur
Qui fait que mon miroir m'estonne ;
Et tout ce que j'ay de chaleur,
La fieure, ou l'ambre me le donne.*

*Laisse-moy songer au tombeau :
Et cherche yn Amy jeune & beau
Par qui tu sois mieux diuertie.*

*C'en est fait. L'âge m'a vaincu ;
Et je suis mort en la partie
Qui fait la Garce & le Cocu.*

EPIGRAMME.

IEAN, vous croyez auoir donne
Dans la haute Galanterie ;
Et que le monde rafiné
Admire vostre raillerie.

*Pourquoy donc ne souffrez-vous point,
Sans faire jouer la menace,
Qu'on reproche à vostre pourpoint
D'estre doublé d'une cuirace ?*

*Vostre bosse est visible à tous ;
Et les Habilles comme vous
Ne grondent pas quand on les raille.*

*Mettez vostre esprit en repos :
Pretendez-vous en belle taille,
Avec les Alpes sur le dos ?*

EPIGRAMME.

*A v goust des Polis du Temps,
Ma plume est vrayement Gasconne ;
Et ie refuse si j'attens
Que leur troupe me coronne.*

*Ces nouveaux faiseurs de Lois,
PRESSAC, veulent que ie quitte
Vn Art qui sous les Valois
Eut consacré mon merite.*

*Mais ie ry de mes Censeurs ;
Et veux donner aux neuf Sœurs
Ce qui me reste de vie.*

*Cher Amy, que dirois-tu,
Si pour apaiser l'Enuie,
l'abandonnois la Vertu ?*

EPIGRAMME.

*L OIN du beau sejour de mon Prince,
Serai-je toujours mal-mené
Des Fanfarons de la Prouince
Où le Destin m'a confiné ?*

*Ils me grondent lors que ie louë
Leurs discours & leurs sentimens ;
Et publient que ie les jouë
Dans mes plus humbles Complimens.*

*Ils sont fâchez de me voir rire.
Ils disent que ie les déchire,
Et de parole, & par écrit.*

*Pour jouïr d'vn peu de bonace,
Faudra-t'il que ie me deface
Des lumieres de mon Esprit?*

EPIGRAMME.

Vous tomberez en desordre,
Copiste de Martial ;
Vos rimes ne font que mordre
Le noble Prouincial.

*Vn Fanfaron vous menace :
Croyez-moy, songez à vous ;
Vous auez dit que sa race
Peuploit l'Hospital des Fous.*

*Si vous marchez sur la brune,
PIERRE, vous courez fortune
Qu'on vous traite de Faquin.*

*Je ſçay qu'vn baſton ſ'apreſte
A gaſter le marroquin
Dont vous chauffeꝝ voſtre teſte.*

EPIGRAMME.

I*l eſt vray, DENIS, ie pretens
D'épouſer vne femme antique,
Qui conte plus de vingt Printens
Après ſon an climatérique.*

*Mes Amis diſent que j'ay tort
De vouloir d'vne creature,
Que la paſſe main de la Mort
Va pouſſer dans la ſepulture.*

*Plus la foibleſſe de ſon pous,
Sa fièvre, ſa gouſte, & ſa tous,
Monſtrent que ſa fin eſt prochaine,*

*Moins j'en puis eſtre diuerty :
Vne vieille, riche & mal-saine
N'eſt jamais vn mauuais party.*

EPIGRAMME.

T*v diſ qu'on donne vn ſi haut pris
Aux Vers que ma plume debite,
Que la Troupe des beaux Eſprits
Bat des mains lors qu'on les recite;*

*Et qu'Apollon veut que son Art,
Mal-gré l'Enuie, & l'Ignorance,
Dans l'Epigramme de MAYNARD
Face quelque honneur à la France.*

*Cet Illuſtre applaudiffement
Me chatoüilleroit doucement,
Sans le Deſtin qui m'importune.*

*Mais quand tu dis que j'écris bien,
FLOTE, j'aprens de ma fortune
Que le Cardinal n'en croit rien.*

EPIGRAMME.

LYSE, tu marches nuit & jour
Sous la foy d'une Maquerelle ;
Et quand ie te parle d'Amour,
Tu baiffes les yeux en pucelle.

*Ie croy bien que tu l'as eſté,
Mais non pas qu'il t'en reſſouuienne ;
Iamais fleur de virginité
Ne dura ſi peu que la tienne.*

*Tu dis pourtant que j'ay grand tort
De te perſecuter ſi fort,
Pour te rauir vn ſi beau gage.*

*Que tes discours sont impudens !
Perdis-tu pas ton pucelage
Auecque tes premieres dens ?*

EPIGRAMME.

DIVIN Homme à qui mes Riuaux
Doiuent tout le fruit de leurs veilles,
Fay connoistre ce que ie vaux
Au Grand Prince que tu conseilles.

*Les Parques ont lassé leurs doigts
A deuider ma destinée,
Et déjà soixante & trois fois
l'ay veu naistre & mourir l'année.*

*Faudra-t'il que mon héritier
Murmure contre le mestier
Qui m'a rendu pauvre & celebre ?*

*Et veux-tu qu'yn Predicateur
Face mon Oraison funebre,
Sans t'appeller mon Protecteur ?*

EPIGRAMME.

MVSES, j'adore vos Chançons,
La douceur en est sans pareille :
Mais vous auez des Nourrissons
Qui sont Asnes à courte oreille :

*Vos Rochers deuroient accabler
Tous les Rimeurs à la douzaine :
Ils ne sont nés que pour troubler
La belle Eau de vostre Fontaine.*

*Dans le cercle des beaux Espris,
Ces gens mal-faits, & mal-apris,
Ne parlent non plus que les marbres :*

*Et l'excez de leur pauureté
Les tient à la façon des Arbres,
Nuds l'Hyuer, & vestus l'Esté.*

EPIGRAMME.

PAVL, vous estes le Capitaine
Des Voleurs qui toute la nuit
Courtisent la Samaritaine,
Et font plus de mal que de bruit.

*Vous battez la fausse monnoye.
Vous rafinez l'art des Berlans ;
Et Paris n'a Maison de joye,
Qui ne vous doive ses Chalans.*

*Vous tirez de notables sommes
De la bourse des jeunes hommes
Qui vous suiuent trop volontiers.*

*Certes, mon Amy, je m'estonne
Qu'avecque tant de beaux Mestiers,
La Neceffité vous talonne.*

PROSOPOPEE D'VN CHIEN.

QVAND la Mort m'aura fait descendre,
Où l'on ne void jour ny flambeau;
Doit-on pas honorer ma cendre,
D'une epitaphe, & d'un tombeau ?

*Au temps que la nuit fait sa course,
L'abaye à ces maudits Filous,
Qui voudroient bien remplir leur bourse
Des pistoles qui sont cheẝ nous.*

*Quand vn Amoureux en aproche,
Je suis plus muet qu'une roche,
Et laisse entrer le Compagnon.*

*Nostre Chate mesme confesse,
Qu'il faut que ie fois le mignon
De mon Maistre & de ma Maistresse.*

EPIGRAMME.

NICOLE est vn mauuais party.
O ! la difforme creature:
C'est vn corps assez mal-basty
Pour faire rougir la nature.

*Cette fille a les cheveux rous,
Le teint plombé, les dents tannees;
Et son dos est aux yeux de tous,
Le vray portrait des Pyrenees.*

*Elle marche comme vn Oison;
Et son nez fertile en poison,
Gaste le Ciel de nos Prouinces.*

*Jean l'épouse, & ie sçay pourquoy:
C'est qu'il ayme, comme les Princes,
A nourrir des Monstres chez soy.*

EPIGRAMME.

GRACE au Dieu des Cabarets,
GVY, n'a rente ny domaine;
Et ses champs & ses forests
Sont entrez dans sa bedaine.

*Il deteste les Festins,
Dont sa gueule fut rauie;
Et conjure les Destins
De le tirer de la vie.*

*Arbitre du Genre humain;
Faites, dit-il, que demain
La sepulture m'enferme.*

*Il ne me reste plus rien.
Et je n'estois sur la Terre,
Que pour y manger mon bien.*

PLAINTÉ SVR LA MORT D'VNE CHATE.

C'EST grand dommage que ma Chate
Aille au país des Trépasséz:
Pour se garentir de sa pate,
Jamais Rat ne courut assez.

*Elle fut Matrone Romaine,
Et fille de nobles Ayeux.
Mon Laquay la prit sans mitaine
Prés du Temple de tous les Dieux.*

*J'auray toujours dans la memoire
Cette peluche blanche & noire
Qui l'a fit admirer de tous.*

*Dame Cloton l'a mal-traitté,
Pour plaire aux Souris de chez nous,
Qui l'en auoient sollicité.*

EPIGRAMME.

SUPRÊME Tuteur de la Foy.
Nos Voisins voudroient te refoudre
A jeter sur nostre grand Roy
Toute la rigueur de ta Foudre.

*Ils disent qu'il est le Souffien
Des Ennemis de ton Eglise;
Et que le nom de tres-Chrestien
Est le masque qui le déguise.*

*Ces Catholiques rafinez,
Ces fideles Predestinez,
Ont vne probité si grande*

*Qu'ils croyent qu'auècque raison.
Ils pourront te mettre en prison,
Si leur Intereft le demande.*

EPIGRAMME.

T*v deurois mourir de vergogne,
Dequoy l'on te voit si souvent
Paroistre à l'Hostel de Bourgogne,
Dans la loge d'Angouleuent.*

*Quoy que ton Confesseur te die
De l'Enfer, & de ses Demons,
Margot, pour vne Comedie
Tu quitterois mille Sermons.*

*Cependant tu ne veux pas lire
Les Vers que la Muse m'inspire,
Pour enrichir les imprimeurs.*

*Ne crains pas qu'ils te fassent Garce :
Ils choquent moins les bonnes maurs,
Que le barboüillé de la Farce.*

EPIGRAMME.

L*e traïsne ma vie en langueur,
Loin de ces belles Galleries,
Dont l'incomparable longueur
A joint le Louvre aux Tuilleries.*

*L'ayme Paris, et cette amour
Me fait souuent verser des larmes :
On trouue dans ce beau sejour
Tout ce que la Vie a de charmes.*

*Faut-il qu'un homme si connu,
Deuienne sec, paste, & chenu
Sous le Ciel d'un pais sauuage ?*

*Destin veux-tu que mon cercueil
Ne puisse donner de l'orgueil
Qu'au cimetiere d'un Village ?*

EPIGRAMME.

L*OGERI, prens le soin de lire
Ces caprices de mes vieux ans ;
Puis que le bon FLOTE desire
Que ma plume ait des Partisans.*

*Purge-les de leur barbarie
Avec cet Esprit clair & net,
Que la Regence de Marie
Admira dans le Cabinet.*

*Après vne faueur si grande,
Mon Liure aura ce qu'il demande
De Ruel, & de Saint Germain;*

*Et le país de l'Esperance
Le verra porté de la main
Qui porte le Sceptre de France.*

EPIGRAMME.

L Ban ne me sçauroit forcer
A donner dans l'art Militaire:
On se trompe de me passer
Et pour Noble, & pour Feudataire.

*Mes Peres ont seruy les Rois;
Mais non pas en jàque de maille:
Et ie n'ay pré, vigne, ny bois
Qui ne soit sujet à la Taille.*

*Loin de moy Fifres & Tambours,
Le desir d'allonger mes iours,
Me fait plus timide qu'vn Lieure.*

*Ce que l'on appelle Valeur,
Est bien souvent vne Chaleur
Pire que celle de la Fieure.*

EPIGRAMME.

IE suis le plus heureux Amant
Des neuf Illustres Demoiselles,
Et l'Entretien le plus charmant
Des Cabinets & des Ruelles.

*La Cour honnore mes lauriers,
Ma Muse est par tous recherchée ;
Et TVRENNE voit nos Guerriers
Lire mes Vers dans la tranchée.*

*Persecuteur de ma Vertu,
Marquis, pourquoy te moques-tu
De ma belle façon d'écrire ?*

*Je découure ta vanité :
Tu desires que ma Satire
Te monstre à la Posterité.*

EPIGRAMME.

TON Mary paroist plus vieux
Que les murailles de Rome ;
Et tu dis qu'il te sert mieux
Que ne feroit vn jeune homme.

LISETE, ie n'en croy rien.
Seme ailleurs tes artifices :
Tu mens pour m'oster le bien
Que tu dois à mes seruices.

L'Auant-couriere du jour,
Dit que Titon fait l'Amour
D'vne façon trop austere.

Et les jeux d'vn vieux Ialous
Ne furent jamais si dous
Que ceux d'vn jeune Adultere.

EPIGRAMME.

L'ENFANT mis dans ce tombeau
Passa pour vn petit Ange :
Tout ce que l'on voit de beau
Merite moins de loüange.

Le Pauuret borna son cours
De si peu de matinees,
Que le nombre de ses jours
N'acheua que deux années.

On doit regretter sa mort,
Mais sans accuser le Sort
De Cruauté, ny d'Enuie :

*Le siecle est si vicieux,
PASSANT, qu'une courte vie
Est vne faueur des Cieux!*

EPIGRAMME.

IL faudra que mon Cuisinier
Change de Maître, ou d'Exercice.
Le reserue tout mon denier
Pour la Taille ou pour la Milice.

IVLE, les Officiers du Roy
Qui leuent l'argent qu'on impose,
Ne deuroient exiger de moy
Que de la Rime, ou de la Prose.

Je sçay que la Posterité
Dira que j'auoy merité
D'estre honoré de cette grace.

Ne souffrez plus, Grand Cardinal,
Que l'Esleu s'oumette Parnasse
Aux rigueurs de son Tribunal.

EPIGRAMME.

Tv vis naistre mes Bis-yeux,
Ton haleine a perdu son ambre;
Et les tenebres de tes yeux
Te forcent de garder la chambre.

*Mais LYSE, ton âge penchant
Ne me rebute pas encore ;
Et mon cœur ayme ton couchant
Autant qu'il ayma ton aurore.*

*La neige qui peint tes cheveux
Ne sçauroit refroidir mes vœux,
La maigreur de ton bras me pique.*

*Tes rides me sont des beautez ;
Et ton rhume fait la Musique
Dont mes Esprits sont enchantez.*

EPIGRAMME.

MARQUIS, ce n'est pas sans raison
Que l'Esprit des Polis t'admire ?
Quel homme d'illustre maison,
Peut t'égaler à bien écrire ?

*Le nom que tes Vers ont acquis
Remplit les plus doctes oreilles ;
Et jamais plume de Marquis
N'a fait de si grandes merueilles.*

*L'Enuieux froid à te louer,
Est mesme contraint d'auoüer
Que Minerue est ta bonne Amie.*

*Et tu connois si bien mon art,
Que tes Vers, dans l'Academie,
Passent pour les Vers de MAYNARD.*

EPIGRAMME.

LA plus-part de mes Partisans
Disent que ma paresse est grande;
Et que ie laisse en mes vieux ans
Seicher les fleurs de ma guirlande.

*Ie me tais; et voudrois changer
Le nom que Parnasse me donne,
Auecque celui d'un Berger
Qui ne fut connu de personne.*

*Ceux qui jugent les beaux Espris,
Osent dire que mes écrits
Manquent de force & d'artifice.*

*Raison, viens deffiller leurs yeux;
Et pour monstrier leur injustice,
Sors du tombeau de nos Ayeux.*

EPIGRAMME.

ON me dit que j'ay trop dormy
Sur le mont des neuf Demoiselles;
Et que ie suis trop chaud Amy
Du Mestier qu'on apprend chez-elles.

*C'est à quoy ie fus destiné
Dés le premier jour de ma vie:
Et la Muse m'auroit traîné,
Si ie ne l'eusse pas suiuite.*

*Quel homme est plus heureux que moy?
Ie passe dans l'Esprit du Roy
Pour le Trompette de sa Gloire;*

*Et fais voir que les bons Auteurs
Peuvent naistre au deçà de Loire
Au milieu des Gladiateurs.*

EPIGRAMME.

L Noble qui brûle pour vous
Est vn Illustre de Prouince,
Digne que l'Hospital des Fous
L'honore du tiltre de Prince.

*Ie voudrois que dès aujourd'huy
Il possedast vostre personne.
JEANNE, vous estes comme luy
Folle, brutale, & fanfaronne.*

*Quels Tireurs d'éclairciffemens
Sortiroient des embruffemens
De vous & de ce galand-homme?*

*Les Ediles & les Preteurs,
Ne donnerent jamais à Rome
De si hardis Gladiateurs.*

EPIGRAMME.

A POLLON que ton cœur s'ouure
A des Regrets infinis :
Ceux qui t'appelloient au Louvre
Sont poussière à Saint Denis.

*Ma Lyre a peu de pareilles,
Mais le Prince que ie sers
Esloigne de ses oreilles
Les charmes de mes Concers.*

*Adieu Cour, adieu Fortune,
Puis qu'un Orphée importune
Le plus Auguste des Rois.*

*Cét accident me conuie
A pleurer toute ma vie
Sur la tombe des Valois.*

EPIGRAMME.

ILLUSTRES gueuses de Parnasse
Ie pleure le temps que j'ay mis
A vous coiffer de bonne grace,
Pour vous acquérir des Amis.

*On vous admire sur la Scene,
Mais vous n'avez plus de Mecene
Qui protege vos interests.*

*Et c'est pour vous avoir peignées
En Demoiselles du Marets,
Que mon coffre est plein d'Araignées.*

EPIGRAMME.

ON ne me reuoit plus chez-vous:
C'en est fait, adieu, ie me sauue.
LYSE, il n'appartient qu'à des Fous
D'adorer vne teste chauue.

*Il faudroit, pour me rappeler,
Que vos jours pussent reculer
Vers leurs premieres matinees.*

*Vous seriez l'objet de mes vœux,
Si vous n'auiez qu'autant d'années
Qu'il vous est resté de cheveux.*

EPIGRAMME.

Ie ne dois pas encore attendre
Que tu sois vn de mes Lecteurs;
Tu n'approuues que les Auteurs
Dont la tombe garde la cendre.

*Ton puissant Esprit m'a charmé;
Et l'honneur d'en estre estimé
Est le plus grand que ie demande.*

*Mais, GUYET, pour me l'acquérir,
Ma Vanité n'est pas si grande
Que ie me haste de mourir.*

EPIGRAMME.

NE croyez pas, CLORIS, que ie me lasse
De voir durer l'excez de vostre dueil:
Quelle Artémise a de si bonne grace
Laué de pleurs le marbre d'un cercueil?

*Que vos soupirs font d'aimables orages !
Ie voudrois mal à la raison des Sages,
Si vostre Esprit en estoit consolé.*

*Vos déplaisirs ont ie ne sçay quels charmes
Par qui mon cœur se trouue enforcélé,
Tant la douleur est belle dans vos larmes.*

EPIGRAMME.

QUE les Escriuains de France
Sont polis, & vigoureux !
La Rudeffe & l'Ignorance
N'ont plus d'empire sur eux.

*Phebus leur preste sa Lyre;
Il les dresse, & leur inspire
Des Chançons dignes de luy.*

*Tous les Arts leur sont faciles.
O, qu'un Mecene aujourd'huy
Pourroit faire de Virgiles!*

EPIGRAMME.

IEAN, pour faire que ton Amour
Plaise à la Dame qui t'arreste,
Le pinceau noircit chaque jour
Le blanc qui te couvre la teste.

*Tu n'auras pas ce que tu veux,
Quand tu mettrois sur tes cheueux
Toute la peinture de Rome.*

*Ta Maïstresse a l'esprit trop beau
Pour ne pas rire d'un bon homme
Tantost Cygne, & tantost Corbeau.*

EPIGRAMME.

LYSE, a dit à BONAVENTURE
Qu'elle le voulait pour Mary:
Il est l'unique Fauory
D'une si belle Creature.

*Cette nouveauté m'a surpris.
Le croyois qu'elle eut du mépris
Pour vn homme de cette sorte.*

*BONAVENTURE est pauvre & sot ;
Et pourtant s'il la prend au mot,
Il va perdre le nom qu'il porte.*

EPIGRAMME.

MVSES, quand MAILLET vous demande
Que vous luy fournissiez dequoy
Mettre vn chetif pourpoint sur soy,
Vous le payez d'une guirlande.

*Cependant l'incommodité
Qu'il souffre de sa nudité,
Esbranleroit vn Philosophe.*

*Traitez-le plus vilement :
Le Laurier n'est pas vne estoffe
Dont il veuille vn habillement.*

EPIGRAMME.

VN rare Escriuin comme toy
Deuroit enrichir sa famille,
D'autant d'argent que le feu Roy
En auoit mis dans la Bastille.

*Mais les Vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellens Esprits
La Faueur des Princes est morte.*

*MALHERBE, en cét âge brutal,
Pegase est vn cheual qui porte
Les grands Hommes à l'Hospital.*

EPIGRAMME.

FILON, calme tes déplaisirs,
le te promets que la Fortune
Chassera, selon tes desirs,
La Pauvreté qui t'importune.

*Tu ne seras plus sans pourpoint,
Tu reprendras ton embonpoint;
Et treuueras la nape mise.*

*Que ton Destin m'est bien connu!
Te voila déjà deuenü
Maistre absolu d'vne chemise.*

EPIGRAMME.

PAUL, veux-tu vieillir chez Cormier,
Entre la Bouteille & le Verre?
Quoy, n'es-tu venu sur la Terre
Que pour y faire du fumier?

*Il est temps que le Roy te voye
Au delà des monts de Sauoye,
Pique en main forcer vn rempart.*

*Cours viste où la Gloire t'appelle ;
Et cherche Caçal autre-part
Que dans la Carte vniuerselle.*

EPIGRAMME.

CROY-MOY, viuons au gré de nos desirs.
Calmons nostre Ame ; & ne faisons que rire
De ces Vieillards qui lassent des plaisirs,
Censurent tout, & n'aiment qu'à médire.

*Nos beaux Soleils vont acheuer leur tour,
Liurons nos cœurs à la mercy d'Amour :
Le Temps qui fuit, CLORIS, nous le conseille.*

*Mes cheueux gris me font déjà fremir,
Dessous la tombe il faut toujours dormir ;
Elle est vn lit où jamais on ne veille.*

EPIGRAMME.

COLIN, tu portes dans les Cieux,
Comme vn ourage sans exemple,
Les Vers d'ANDRÉ, qui disne mieux
Que Bourgeois du Marets du Temple.

*Tu le traittes de grand Rimeur,
Et veux qu'il donne à l'Imprimeur
Ce que le vin lui fait écrire.*

*Fourbe, le premier de ce temps !
le voy, COLIN, où tu pretens :
Tu veux manger, & non pas lire.*

EPIGRAMME.

CLORIS, qui n'as comparaison, ny pris,
*Au jugement des plus clairs yeux du Monde,
Veux-tu regner sur tous les grands Esprits
Dont nostre siecle heureusement abonde?*

*Que la Raison soit toujours le compas
De tes rigueurs, comme de tes appas.
Qu'elle les reigle ; & qu'elle les tempere.*

*Il ne faut pas qu'une rare Beauté
Ait trop d'Amour, ny trop de Cruauté ;
L'une dégouste ; & l'autre desespere.*

EPIGRAMME.

LA nuit est sur nostre Hemisphere,
*Elle y fait encore son tour.
Pour quelle si pressante affaire
Te leues-tu deuant le jour?*

*Le voy ce que ton Ame cache ;
Et ſçay le deſſein qui t'arrache
Aux humides bras du Sommeil.*

*Tu veux, ô Beauté que j'adore !
Monſtrer qu'aujourd'huy le Soleil
Eſt plus matineux que l'Aurore.*

EPIGRAMME.

CHARMANT *Roffignol, dont la vois
Interrompt le profond ſilence
De ces Rochers & de ces Bois,
Où l'Eſté perd ſa violence,*

*Si la Bergere que ie ſers
Reuient jamais dans ces Defers,
Apprens à cette Ame cruelle*

*Que l'eau qui coule entre ces Fleurs,
Eſt vn petit reſte des pleurs
Que j'ay verſés pour l'amour d'elle.*

EPIGRAMME.

GRACES à ta bonne *Cuiſine,*
*On te place entre les Auteurs,
Dont l'Eloquence & la Doctrine
Ont par tout des Admirateurs.*

*Les Sçauans que la table attire
Disent que ta façon d'écrire
Est vne illustre nouveauté.*

*Mais que deuiendra ton mérite,
Si ta future pauureté
Est plus forte que ta marmite?*

EPIGRAMME.

D'où vient le regret qui te porte
A faire vne mer de tes yeux?
DAPHNIS, ta fille n'est pas morte :
Elle est affise entre les Dieux.

*N'accuse plus les Destinées.
Tes plaintes sont desordonnées,
L'excez t'en sera reproché.*

*A voir la douleur qui te presse,
Il semble que tu sois fasché
D'estre pere d'une Deesse.*

EPIGRAMME.

PAVL, ta jeunesse & ta sante
*Peuent brauer le cimetiere,
Dy-moy, n'es-tu pas effronté
De ne voyager qu'en litiere?*

*Ta moleſſe eſt ton grand défaut.
Mépriſe le Froid & le Chaud,
Et t'expoſe à la mouſquetade.*

*VEYMAR dit que tu ne vauſ rien ;
Et que ton courage eſt malade
Dans vn corps qui ſe porte bien.*

EPIGRAMME.

ALIX n'a plus rien qui me touche,
L'ay fait banqueroute à ſes loix :
L'ebeine qui reſte en ſa bouche,
Branle au vent meſme de ſa voix.

*Vn rhume qui la perſecute,
L'expoſe tous les jours en bute
A de perilleux accidens.*

*Et pourtant il faut que l'on ſçache,
Que jamais la pauvre ne crache,
De crainte de cracher les dens.*

EPIGRAMME.

FLOTE, vois-tu ce petit homme
Qui parle avec tant de mépris
De tout ce que la vieille Rome
Nous a laiſſé de beaux écrits.

*Tout son plaisir est de médire.
Mais ceux que son caquet déchire
L'ont horriblement diffamé.*

*Sa bosse est souuent bastonnée;
Et dit-on qu'elle a consumé
Plus de bois que sa cheminee.*

EPIGRAMME.

IL n'est homme en l'Vniuers
Qui ne me couure de blâme,
S'il estime que mes Vers
Soyent l'image de mon Ame.

*Ils appellent le blanc, blanc.
Leur langage net & franc,
Fait la figue à la contrainte.*

*Je l'aduoue. Il est certain,
Ma plume est vne putain,
Mais ma vie est vne sainte.*

EPIGRAMME.

DESCENS de la double montagne.
*Cesse de faire des Romans;
Et va choquer l'Orgueil d'Espagne
Sur la frontiere des Flamans.*

*Si par l'effort de ta Vaillance
Tu ne gagnes la bienveillance
Du plus grand Roy de l'Vniuers,*

*Ta fortune sera petite.
Le feu de la Prose & des Vers
Ne fait plus bouïllir la marmite.*

ÉPIGRAMME.

TON infortune se découure
Par l'estoffe de ton pourpoint :
Et vrayment tu ne deurois point
Monstrer tes guenilles au Louure.

*O ! que tu serois bien vestu,
Mon cher Amy, si ta vertu
N'eût choqué l'Esprit de ton Maïstre.*

*Tu n'es habillé de bureau
Que pour auoir refusé d'estre
Son Flateur, & son Maquereau.*

ÉPIGRAMME.

MVSES à qui mes Refueries
Font honneur par tout l'Vniuers,
En vain l'Echo des Tuilleries
Se plaiſt à redire mes Vers.

*Les Princes, qui sont vos Idoles,
Ne vous baillent que des parolles ;
L'Auarice les a vaincus.*

*R'engainez l'art des belles Fraises,
La Cour donneroît cent Pegases
Pour vn bidet de cent écus.*

EPIGRAMME.

S*i vos blâmes piquans & faux
Me font plus longuement la guerre,
Je feray chanter vos défiaux
A toutes les voix de la Terre.*

*Bien qu'avec des mots concertez
Vous juriez que les Voluptez
N'ont point de ragouft qui vous plaise,*

*Sous estre Sorcier ny Deuin,
Je ſçay, PERRETTE, qu'on vous baiſe
Pour vne bouteille de vin.*

EPIGRAMME.

R*ACAN, Parnasse m'importune,
Le n'en goûte plus les douceurs.
Ceux qui ſont flatez des neuf Sœurs,
Ne le ſont pas de la Fortune.*

*Ces pauvres Filles m'ont promis
Plus de nom qu'à tous leurs Amis ;
Je veux pourtant quitter leur bande.*

*L'art des Vers est vn art Diuin :
Mais son prix n'est qu'une guirlande
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin.*

EPIGRAMME.

Je suis esclave de tes loix,
Et tes merites sont mes chefnes ;
Ta Valeur a seruy les Rois,
Et ta beauté charmé les Reynes.

*Solide appuy de la Vertu,
Cher CHANVALON, pourquoy n'es-tu
Monarque de la Terre entiere.*

*Si tes jours auoient ce destin,
Pegase n'auroit pour litiere,
Que des materas de satin.*

EPIGRAMME.

SÇAVANTES Sœurs, pour trouuer la finesse
De ce bel Art dont vous charmez les Rois,
L'ay prodigué les ans de ma jeunesse,
Et racourcy mes rentes & mes bois.

*La Cour chérit les fruits de mon estude;
Mais je mourray dans vne solitude,
Où ie ressens tous les maux des bannis,*

*Si le grand Roy qui regit nos Prouinces,
Ne fait pour vous ce qu'ont fait tant de Princes,
Qui nuit & jour dorment à Sainct Denis.*

EPIGRAMME.

L'HOMME qui gît en ce lieu,
Fut vn beueur sans exemple,
Qui ne creut jamais qu'au Dieu
Dont la Tauerne est le Temple.

*Vn Batelier ignorant
Le fit cheoir dans le courant
De la prochaine riuiere :*

*L'heure de sa triste fin,
Voyageur, fut la premiere
Qui mit de l'eau dans son vin.*

EPIGRAMME.

CHEVALIER de qui la Fortune
Est matiere à plusieurs Romans,
Tu m'as donné trois Diamans
Dont la valeur n'est pas commune.

*le te paye avecque des Vers
Qui vont apprendre à l'Vniuers,
Que tu merites vn Empire;*

*Et si mon Ouurage n'a rien
Qui choque l'art de bien écrire,
Mon present vaut mieux que le tien.*

ÉPIGRAMME.

T*v veux passer pour vn Auteur
Digne de l'estime publique;
Et crois me rendre Imitateur
De ton jargon Enigmatique.*

*CHARLES, nos plus rares Espris
Ne sçauroient lire tes écrits
Sans consulter Muret ou Lypse.*

*Ton Phebus s'explique si bien,
Que tes Volumes ne sont rien
Qu'vne eternelle Apocalypse.*

ÉPIGRAMME.

M*ON aduis est qu'ANDRÉ s'en aille
Courre apres les Clercs du Palais;
Et que là, sans fin, il traueille
A mettre delais sur delais.*

*Le but où ce bon Enfant vise,
Est de ne lascher jamais prise,
Ny par Arrest, ny par Accort.*

*Quiconque est touché de l'ennuie
De ne payer qu'après sa mort,
Doit chicaner toute sa vie.*

EPIGRAMME.

JEAN le Borgne, ce grand Goulu
A mangé tout son Patrimoine;
Et l'on dit qu'il a resolu
De se cacher, & d'estre Moine.

*Ses Valets luy disent adieu;
Et les Alpes n'ont point de lieu
Qui soit froid comme sa Cuisine.*

*Le Goinfre est si fort indigent
Qu'aujourd'huy, pour boire chopine,
Il a fondu son ail d'argent.*

EPIGRAMME.

CY gît PAVL, qui baissoit les yeux
A la rencontre des gens Sobres;
Et qui prioit toujours les Cieux
Que l'année eut plusieurs Octobres.

*Ce grand Heros des Cabarets
Auecque deux Harans Sorets,
Humoit des Bouteilles fans nombre.*

*Passant, qui t'és icy porté,
Sçache qu'il voudroit que son ombre
Eut dequoy boire à ta santé.*

EPIGRAMME.

LA Muse, avec tous ses appas,
Ne vous est ny chere, ny belle.
Et la miserable n'a pas
Vne robe à mettre sur elle.

FRANCE ingrante, ie parle à vous.
Sçachez qu'en la bouche de tous,
Cette plainte s'en va commune.

Certes, vos Mareschaux ont tort :
Ils deuroient moyenner l'accort
Du Merite & de la Fortune.

EPIGRAMME.

ESCOVTE, Badin Chimerique,
Auec vn Esprit arresté,
Ce qu'yne langue Prophetique
Dit au ventre qui t'a porté.

*L'Enfant que tu mets sur la Terre,
N'aymera la Paix, ny la Guerre,
Ne sera ny riche, ny gras ;*

*N'aura bon sens, ny bonne mine ;
Et mourra dans vn liç sans draps
Avec sa vieille Concubine.*

EPIGRAMME.

COLIN, cét homme notable
Nous dit que, soir & matin,
L'ordinaire de sa table
Vaut vn superbe festin.

*Sa Vanité m'importune.
Les restes de sa Fortune
Ne scauroient payer vn auf.*

*Il n'a rente, ny domaine,
Et disne sur le Pont-neuf
Avec la Samaritaine.*

EPIGRAMME.

EST-CE Caprice, ou Vanité ?
ANNE, tu crois estre l'image
De l'aueugle Diuinité,
A qui les Amans font hommage.

*Je confesse que la raison
D'une telle comparaison
Ne m'a jamais esté connuë.*

*Mais veux-tu que j'en juge mieux ?
Mets vn bandeau sur tes beaux yeux ;
Et te montre à moy toute nuë.*

EPIGRAMME.

A MINTHE assis au bord d'une Fontaine,
Où chaque fois ce Berger se miroit ;
Triste, & pensif, bassement soupiroit,
En se plaignant d'une aimable Inhumaine.

*Puissant AMOVR, disoit cét Affligé,
En vne fleur Narcisse fut changé :
Termine ainsi mes ennuis & ma vie.*

*Mais ie voudrois qu'apres ce changement,
On me ceüillit, pour servir d'ornement
Aux cheveux blonds de ma belle SILVIE.*

EPIGRAMME.

Tu fais des banquets tous les jours,
Dont l'excez est inimitable ;
Mais tes impertinens discours
M'éloignent de ta bonne table.

*Veux-tu remplir les Courtisans
De ta Soupe & de tes Faisans ;
Et faire admirer ta dépence ?*

*Tay-toy. Ton babil ne plaît pas,
Et n'ajoute à tes grands repas
Autre chose que ton silence.*

EPIGRAMME.

*QUEL bon-heur as-tu désiré
Qui n'ait accompagné ta vie ;
Et quel homme si modéré
Te peut regarder sans envie ?*

*Aymé du Ministre & du Roy,
BOIS-ROBERT, ie ne sçay pourquoy
Ton cœur est plein d'inquietude.*

*Calme ce desordre intestin ;
Et ne force pas le Destin
A t'accuser d'ingratitude.*

EPIGRAMME.

*SORS de la poudre qui te couvre,
Mon Liure, & t'approche du Roy.
Ne crains rien à l'abord du Loure :
On n'y raille pas mieux que toy.*

*Quiconque sçaura bien écrire,
Dira que jamais la Satire
N'a publié de si beaux Vers.*

*Je ne t'ay fait que pour la France,
Mais BALZAC me donne esperance
Que tu verras tout l'Vniuers.*

EPIGRAMME.

IEAN, tu m'appelles éfronté,
Et dis que ma plume s'échape
Auecque trop de liberté,
Alors qu'elle écrit de Priape.

*Le neteté de mon Discours
Ne cherche jamais les détours;
Ils sont nuisibles à sa grace.*

*Cesse de t'opiniastrer.
Pegase que tu veux chastrer,
N'est pas vn cheual pour la Chasse.*

EPIGRAMME.

QUEL Demon est-ce qui t'a mis
En ta brutale humeur de guerre?
Tu menaces toute la Terre
Sans mesme épargner tes Amis.

*Si le conseil de quelque Sage
N'amortit le feu de ta rage,
On verra bien du changement.*

*COMTE, adieu la race future,
Tu feras perir la Nature
Avant le jour du Jugement.*

EPIGRAMME.

*JE deteste le nœud fatal
De ce petit Dieu d'Hymenee,
Depuis que LYSE en fut traisnée
Au triste lit d'un vieux brutal.*

*Les graces que LYSE possede,
Font des blessures sans remede;
Jamais Amant n'en est guery.*

*Elle est charmante, elle est accorte;
Et tout ce que la belle porte
Luy sied bien, osté son Mary.*

EPIGRAMME.

*PAVL, rougy de ton avarice:
Tu prens tout, & ne donnes rien.
Après quatorze ans de service,
Veux-tu pas me faire du bien?*

*Tu dis que ma fortune est bonne ;
Et que ton Testament me donne
Tes Offices & ta Maison.*

*Si dans ta ceruelle mal-faite
Il reste vn once de raison,
Devine ce que ie souhaite.*

EPIGRAMME.

APROCHE, garçon, mon Amy,
Avec le Verre & la Bouteille.
Ma Muse n'a que trop dormy,
Il est temps que ie la réveille.

*Mon Esprit sera tout divin
Après que la force du Vin
Aura réchauffé ma ceruelle ;*

*Et ma pensée ira si haut,
Que ie conceuray comme il faut
L'Épitaphe de la Rochelle.*

EPIGRAMME.

PASSANT, arrête, & lis ces Vers :
Cy git vn fameux Capitaine,
Dont le nom par tout l'Vniuers
A galoppé sans prendre haleine.

*Dés que la Mort l'eut abatu,
La majesté de la Vertu
S'affubla d'une robe noire.*

*Mars traitta le sort de Faquin,
Luy dit cent pouilles; & la Gloire
Rompit son cornet à bouquin.*

EPIGRAMME.

POURQUOY mettez-vous tant de peine
A vous coiffer de faux cheveux?
VIEILLE, mon Amour est trop vaine
Pour vous honorer de ses vœux.

*Le cours des ans qui tout moissonne
Vous fait si laide, que personne
Ne veut se mettre dans vos fers.*

*Mes Laquais vous ont refusée;
Et si l'on ne baise aux Enfers,
N'esperez-plus d'estre baisée.*

EPIGRAMME.

O Que Jean est pernicieux!
Il soustient avec impudence
Qu'il ne se trouue dans les Cieux,
Ny Iustice, ny Prouidence.

*Pour le montrer, ce méchant dit
Que depuis qu'il met en credit
L'Impieté dessus la Terre,*

*Son bon-heur n'a faite de rien ;
Et que les Grands se font la guerre
A qui luy fera plus de bien.*

EPIGRAMME.

Cest Roy des Fous mélancoliques,
Qui porte les mains sur les flancs,
Croit que son nom en beaux draps blancs-
Sera couché dans nos Chroniques.

*Il conte ses mots & fes pas
Il crache mesme avec compas ;
Et pretend de regir les Gaules.*

*O siecle ! ô maurs ! pour l'honorer,
Le baston deuroit preparer
Vn compliment à ses épaules.*

EPIGRAMME.

Tes yeux inuestis de cire
Ne connoissent plus le jour ;
Et tu me parles d'Amour,
Et me presses de t'écrire.

*Qu'as-tu fait de ta raison ?
LYSE, en ta froide saison
Tes maurs ne sont gueres nettes.*

*Ne me tends plus tes filets ;
Et sçache que tes lunettes
Ont rebuté mes poulets.*

EPIGRAMME.

C E jour que l'an se renouelle,
Le ne sçay que vous souhaiter ;
Grand Duc, vostre fortune est telle,
Qu'il ne s'y peut rien adjôter.

*Tout le beau Sexe vous admire.
Vostre main fait trembler l'Empire ;
Et LOVYS en fait son appuy.*

*Que peuuent donc les Destinées,
Que vous faire estre cent années
Ce que vous estes aujourd'huy ?*

EPIGRAMME.

L' AMOUR est vn Dieu mercenaire,
Les Dames vendent leur beauté ;
Et leur industrie ordinaire
Ioint le gain à la volupté.

*Il faut que la finance joüe ;
Autrement elles font la moüe
Aux Amans qu'elles ont vaincus.*

*Viue, viue la Maquerelle,
Que vulgairément on appelle
Vne bource pleine d'Escus.*

EPIGRAMME.

VOY-TE cette Donzelle altiere
Que le blanc d'Espagne embellit,
Jamais son^m Mary dans le lit
N'a pû l'a tenir tout entiere.

*Lors qu'elle met entre deux draps
Son Corps, dont la cuisse & le bras
Ont moins de grosseur qu'une paille,*

*Quelques inuisibles Lutins
Luy font laisser dans ses patins
Plus de la moitié de sa taille.*

EPIGRAMME.

BIZARES Filles de Memoire
Qui faites tant de mal-contens,
Auecque toute vostre Gloire
Vos Anis passent mal leur temps.

*MAILLET a souuent dans les crottes
Perdu la semelle des botes
Qu'il porte faute de souliers;*

*Et pour payer le pain qu'il mange,
Ses fourchetes & ses cuillers
Retournent sur le Pont au Change.*

EPIGRAMME.

*Q*VAND cette Fosse fut ouuerte
Au Corps qu'elle tient enfermé,
Trois Dieux qui l'ont toujours aimé
Tâcherent de vanger sa perte:

*Mars jouâ si bien du baston
Sur le visage de Pluton
Qu'il en porte encore les marques.*

*Venus avecque son Patin
Souffleta Monsieur le Destin;
Et Pallas fit berner les Parques.*

EPIGRAMME.

*C*Y gît le Soleil des Guerriers,
De qui la Vertu non commune
Soubs vne Forest de Lauriers
A toujours braué la Fortune;

*Lors qu'il fut mis dans le Cercueil,
L'Histoire prit vn plus long dueil
Qu'à la mort d'Amadis de Gaule;*

*L'Amour demeura sans chaleur,
Venus sans joye, & la Valeur
Cheût, & se démist vne espaule.*

EPIGRAMME.

VRAYMENT la Nature est lasse
De t'animer si long-temps;
Et cependant tu pretens
Que j'espouze ta Carcasse.

*Tu dis que j'auray chez-toy
Des Ameublemens de Roy,
Et des Pistoles sans nombre.*

*Si ta raison eut meury,
LYSE, tu sçauois qu'une Ombre
N'a pas besoin de Mary.*

EPIGRAMME.

POUR vn Liure de cinq cens Vers
Où l'on ne voit que des tenebres,
Tu croy que par tout l'Vniuers
Tes merites seront celebres.

PAVL, j'oy souuent dire aux Espris
 Qui scauent justement le pris
 Des bons & des mauuais Ourages,

*Que la Muse qui te conduit
 Ne fait que de petits voyages,
 Et ne va jamais que de nuit.*

EPIGRAMME.

RIMEVR, tu me dis que l'excès
 Du chagrin qui te fond en larmes,
 Ne vient que du mauuais succès
 De nos Conseils & de nos Armes :

*Tu ne juges pas sainement.
 La France jouïst plainement
 Des faueurs de la Destinée;*

*Et les pleurs sont hors de saison,
 Sinon qu'on pleure la raison
 Que tes Vers ont assuffinée.*

EPIGRAMME.

GRAND PRINCE, on dit que vos oreilles,
 Treuuent quelque chose de net,
 Aux Epigrammes que mes veilles
 Font naistre dans mon Cabinet.

*Ce bruit ne me chatoüille gueres.
Mes Ourages sont trop vulgaires;
Et trop nuds de Science & d'Art.*

*Je douteray de bien écrire,
Iusqu'à ce que de vostre part
Vn Breuet me le vienne dire.*

EPIGRAMME.

GRAND LOVIS, ma façon d'écrire
Braue les ans & le trépas :
Ne souffre plus que ie respire
L'Air d'vn Climat où tu n'es pas.

*Si ta bien-veillance m'inuite
A voir ta Court, où le Merite
Espere tout & ne craint rien :*

*J'auray du soin pour ton Histoire;
Et si tu me donnes du Bien,
Je te donneray de la Gloire.*

EPIGRAMME.

COLIN est vn Cupricieux
Dont Amour trouble la ceruelle :
Ce Fou veut creuer tous les yeux
Qui regardent ceux d'ISABELLE.

*Il luy fait garder la Maison.
Où, dans sa plus verte Saison,
La Belle devient seche & blesme.*

*Le conseille à ce grand Cheual,
De n'aymer iamais que soy-mesme,
Puisqu'il veut aymer sans Riual.*

EPIGRAMME.

BLAISE, dont jadis le Credit
Fut le Roy de la Place au Change,
Est plus décheu que l'on ne dit.
Il s'endète du Pain qu'il mange.

*Et CATIN, pour gaigner dequoy
Mettre vne Chemise sur soy,
Luy met les Cornes sur la teste!*

*Voyez qu'elle diuersité:
Pour chasser la necessité,
BLAISE emprunte; & sa Femme preste!*

EPIGRAMME.

LORS que ce Guerrier inuaincu,
Chât dans les ombres éternelles,
La Robe fut coupée au cu,
Aux neuf Sçauantes Damoiselles.

*La Vertu n'eust plus feu, ny lieu
Autre-part que dans l'Hostel-Dieu.
La Raison deuint insensée.*

*Le Merite fust bastonné;
Et l'Honneur se vit couronné
D'un bassin de chaire percée.*

EPIGRAMME.

ANNE, depuis qu'un de tes yeux
Est couuert d'une ombre eternelle,
Des Galans peu judicieux
Me disent que tu n'es plus belle;

*Et que ie doy faire un effort,
Pour tourner vers un autre Port
Les esperances de mes voiles.*

*Je hay leur goust & leur conseil :
En quel Ciel voit-on deux Estoiles
Plus lumineuses qu'un Soleil?*

EPIGRAMME.

CATHERINE ne me plait point,
Elle est seche comme Canelle :
On ne scauroit trouver sur elle
Pour quatre deniers d'embonpoint.

*La Chétive n'a, de sa vie,
Pù voir qu'avecque de l'enuie
La graisse des Harans forets.*

*Les Amans de ce Corps étique,
Disent qu'à son genoûil qui pique
Il faut vn bout comme aux Fleurets.*

EPIGRAMME.

PLVSIEURS Siecles ont fait leur tour,
IEANNE, depuis ta Sepulture,
Quel Demon t'a rendue au jour?
Ta vie estonne la Nature.

*Ton dernier fils estoit chenu,
Auant que la France eust connu
Les Braues de la Table ronde.*

*Et ton Galand jeune & frisé,
Se peut vanter d'estre baisé
D'une Philis de l'autre Monde.*

EPIGRAMME.

IAMAIS homme ne vit mieux
Le cours des choses futures :
Sans consulter que vos yeux,
L'ay connu vos auantures.

*Je sçay que tous vos appas,
Belles, ne vous suiuront pas
Iusques à l'âge qui tremble ;*

*Et qu'il ne tiendra qu'à vous
Que nous ne goustions ensemble
Ce qu'Amour a de plus dous.*

EPIGRAMME.

C'EST trop consulter les Deuins
Sur le sujet de ton Catherre :
Tes yeux s'en vont aux Quinze-vingts,
Ils ne me feront plus la guerre.

*Ne cache plus cét accident,
LYSE, il n'est que trop évident,
On ne sçauroit le mettre en doute.*

*Ce que tu fais pour mon Riual,
Qu'on croit moins Homme que Cheual,
Monstre assez que tu ne vois goute.*

EPIGRAMME.

JE crains que cette saison,
ROBIN, me sera funeste :
La gueule du Chien celeste
Vomit feu sur l'horison.

*Pour refister à fa rage,
le yeux lire ton Ouvrage,
Iufques au dernier feüillet.*

*Tes Raifons & tes Penfées,
ROBIN, font affez glacées
Pour faire trembler Iuillet.*

EPIGRAMME.

DEPVIS que ie voy chés le Roy,
Et pretens y faire fortune,
On dit que la Raifon commune
A fait diuorce auecque moy.

*C'eft vn sentiment de Prouince.
Non, non, je veux fuiure mon Prince,
On ne le fert jamais en vain;*

*Et pour auancer mon affaire,
l'ay quitté le nom d'Escriuain,
Et pris celuy de Mousquetaire.*

EPIGRAMME.

CHARLES eft dans vne infortune
Qui le fait fouuent murmurer :
Quand il veut plaire, il importune :
Quand il veut rire, il fait pleurer.

*Veut-il boire, il casse le Verre :
Veut-il la Paix, il a la Guerre :
S'il sème, il ne recueille rien.*

*Je ne le trouve pas étrange.
Il est Gascon ; & pourroit bien
Avoir querellé son bon Ange.*

EPIGRAMME.

CET Ouvrage de mon caprice
Ne te semble pas assez grand ;
Et l'on dit que c'est le seul Vice
Dont ta Critique le reprend.

*Robin, ton esprit se mesconte :
En voulant me courir de honte
Tu portes ma Gloire bien haut.*

*Si dans tout mon petit Volume,
On ne trouve que ce défaut,
Qu'on fera d'honneur à ma Plume !*

EPIGRAMME.

JE voudrois sçavoir où se fonde
Le sentiment des beaux Esprits
De qui les nôtres ont appris,
Qu'un Astre est plus grand que le Monde.

*Pour moy, ie penſes que leurs yeux,
N'ont jamais regardé les Cieux,
Qu'à trauers le jour d'vn faux verre.*

*Paſſant, vn mal-heur ſans pareil,
De ce petit morceau de terre,
A fait la Tombe d'vn Soleil.*

EPIGRAMME.

*C'A, MARESE, le Verre en main,
Beuons, le temps nous y conuie;
Et que ſçauons nous ſi demain
Eſt vn des jours de noſtre vie?*

*La Mort nous guette; & quand ſes lois
Nous ont enfermés vne fois
Au ſein d'vne ſoſſe profonde,*

*Adieu bons vins & bons repas.
Ie t'apprens qu'on ne trouue pas
Des Cabarets en l'autre Monde.*

EPIGRAMME.

*ROBIN a quitté le débiſ
De la Doctrine d'Hipocrate.
Le voicy paré d'vn habit,
Où l'or brille ſur l'eſcarlate.*

*Il fuit l'Art qu'il a pratiqué,
Dont la fin n'est gueres certaine;
Et ce Medecin défroqué
Va s'ériger en Capitaine.*

*Ce n'est pas qu'il veuille ternir
La vaillance de nos Alcides:
Mais c'est qu'il veut, à l'aduenir,
Ne faire plus tant d'homicides.*

ÉPIGRAMME.

MUSES, Parnasse est vne terre
Où desormais vos Nourissons,
Soit dans la Paix, soit dans la Guerre,
Feront de petites Moissons.

*Je hay ce Mont. l'en veux descendre.
Vous n'avez point de Fauory,
Que la faim ne force de vendre
Ses Ourages à Mondory.*

*On admire vostre Besogne,
Mais vous n'avez ny feu ny lieu;
Et n'estoit l'Hostel de Bourgogne,
Vous ne viuriés qu'à l'Hostel-Dieu.*

EPIGRAMME.

Ce que ta plume produit
Est couert de trop de voiles ;
Ton Discours est vne Nuit
Vefue de Lune & d'Estoiles.

Mon Amy, chaffe bien loin
Cette noire Rhetorique.
Tes Ourages ont befoin
D'vn Deuin qui les explique.

Si ton Efprit veut cacher
Les belles choses qu'il penfe,
Dy-moy, qui peut t'empescher
De te feruir du Silence?

EPIGRAMME.

Le gros CHARLES ne t'aime point
D'vne amour ferme & veritable :
Bien qu'il doive fon embonpoint
Aux ragoûts de ta bonne Table.

MARQUIS, il ayme l'Hipocras
Qu'on hume dans tes belles Coupes ;
Et les Pigeons petits & gras
Qui font tant d'honneur à tes soupes.

*Le Ventre est son Maître & son Roy.
C'est pour manger qu'il ayme à viure ;
Et si ie dinois mieux que toy,
Il te quitteroit pour me suiure.*

EPIGRAMME.

T^v me presses de te dire,
Ce que ie ferois pour toy,
Si le Ciel me vouloit rire
Comme au Fauory du Roy.

*Je ne puis qu'avecque doute,
JEAN, respondre à ce discours.
Mon pauvre esprit ne voit goutte
Dans la suite de mes jours.*

*Tuy qui sçais tout, & qui m'offres
Les seruices d'un Valet,
Dy, porterois-tu mes coffres
Si tu deuenois Mulet ?*

EPIGRAMME.

Vos Drogues ne seruent de rien :
La Goute a juré de vous suiure.
MARQUIS, vous la traités si bien,
Que c'est vous qui la faites viure.

*Vous la frisez chaque matin ;
Et la mettez dans vostre chambre,
Sur des Matelas de satin
Et des sachets de Musc & d'Ambre.*

*Après l'auoir monstrée au Cours,
Dans vn Carrosse magnifique,
Luy donnez-vous pas tous les iours
La Comédie, ou la Musique ?*

*Les Bisques ne luy manquent pas,
La bonne chere l'accompagne ;
Et ses plus modestes repas
Sont abondans en Vin d'Espagne.*

*Elle est trop mollement chez-vous,
Pour esperer qu'elle s'en aille
A l'Hospital, parmy les pous
Ne coucher que sur de la paille.*

EPIGRAMME.

MA Gloire eust volé jusqu'aux Cieux,
Sur les Chançons que ie compose,
En ce bon temps où nos Ayeux
Ne connoissoient ny Vers, ny Prose.

*Aujourd'huy mes écrits n'ont rien
Qui merite qu'on les estime ;*

*Tout le Monde connoist trop bien
Le foible & le fort de la Rime.*

*Chastes Filles que les Sçauans
Adorent par toute la Terre,
Vostre Cour a plus de Suiuans
Que LOVYS n'a de Gens de Guerre.*

*Mon Laquay s'est fait mon Riual,
Vostre belle fureur l'embraye:
Il rime; & quite mon Cheual
Pour peigner le crin de Pegaçe.*

ÉPIGRAMME.

TON Ame est toujours grande & forte:
Mais la foiblesse de ton Corps,
T'approche souuent de la porte
Par où l'on entre chez les Morts.

*Auant que partir de la Terre,
Veux-tu pas arrester le cours
Des miseres, & de la Guerre,
Qui nous font gémir tous les jours?*

*Après tant de sang & de larmes,
Ajuste deux Grands Potentats.
Fay que leurs mains quittent les armes;
Et rends la Paix à leurs Estats.*

*Rend-nous cette Belle exilée;
Et les six Vers que j'ay promis
Au marbre de ton Mausolée,
Feront pleurer tes Ennemis.*

EPIGRAMME.

PIERRE qui durant sa jeunesse
Fut vn renommé Sautier,
Est superbe de sa richesse,
Et honteux de son vieux Mestier.

*Ce Fortuné Marchand de Botes
Possede vn Parc près de chez-moy,
Dont les Fontaines & les Grottes
Sont dignes des Maisons du Roy.*

*Je suis confus lors que je pense
Qu'il y fait creuzer vn Canal
Dont la magnifique despence
Estonneroit le Cardinal.*

*Son Luxe n'est pas imitable.
Il dépeuple l'Air & les Eaux,
Pour fuire que sa bonne Table
Soit le païs des bons morceaux.*

*Il ronfle sur des sachets d'Ambre,
Tout son grand Hostel est paré;*

*Et n'a Bassin, ny Pot de Chambre,
Qui ne soit de vermeil-doré.*

*Suis-je pas vne grosse beste,
De trauuiller soir & matin,
A faire de ma pauure Teste
Vne Boutique de Latin.*

*Mon Pere a causé ma ruine,
Pour m'auoir mis entre les mains
La Rhetorique, & la Doctrine
Des vieux Grecs, & des vieux Romains.*

*Muses, n'en déplaise aux grands Hommes
Que vous monstrez à l'Vniuers :
Il vaut mieux, au siecle où nous sommes,
Faire des Bottes que des Vers.*

POVR VNE MINERVE D'ARGENT

promise & non donnée.

EPIGRAMME.

GRANDS Ministres de la Themis
Du second Parlement de France,
Le Don que vous m'auiez promis
Trompera-t'il mon esperance?

*L'Astre qui mesure le Temps,
A six fois meury la Vendange,
Depuis le moment que j'attens
Vostre Pallas du Pont au Change.*

*Si le Peuple est trop indigent
Par les dépenses de la Guerre:
Gardez vostre Image d'argent,
Et m'en donnez vne de terre.*

*Quand Rome estoit l'amour des Cieux,
Et la source des grands Exemples,
L'Art du Potier faisoit les Dieux
Qu'elle reueroit dans ses Temples.*

EPIGRAMME.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux;
Et toute ma chaleur me quite.
Le verray bien-tost mes Ayeux
Sur le Riuage du Cocyte.

*C'est où ie seray des Suiuans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Sçauans,
En vn siecle plein d'Ignorance.*

*Dés que j'approcheray de luy,
Il voudra que ie luy raconte*

*Tout ce que tu fais aujourd'huy
Pour combler l'Espagne de honte.*

*Je contenteray son desir,
Par le beau recit de ta vie;
Et charmeray le desplaisir
Qui luy fait maudire Pauie.*

*Mais s'il demande à quel Employ
Tu m'as occupé dans le Monde,
Et quels Biens i'ay reçeus de toy:
Que veux-tu que ie luy responde?*

POVR LE MENVISIER

de Neuers.

EPIGRAMME.

LES Vers de Mattre Adam ont des beautez exquises.
Ce Virgile à Rabot est plus Diuin qu'Humain.
Les Muses desormais ne doiuent estre affises,
Que sur des Tabourets qui soient faits de sa main.

POVR LE MESME.

EPIGRAMME.

MVSES, ce Menuisier fait des Chansons si belles,
Qu'il passe le Rimeur le plus intelligent.
Est-ce pour l'obliger qu'on voit dans vos Ruelles,
Des Chandeliers de bois, au lieu de Bras d'argent?

POVR LE TOMBEAV

d'Elifabeth d'Angleterre.

EPIGRAMME.

LA Mort ne deuoit pas tarder si longuement
 A terminer les jours de cette horrible peste.
 Innocens, ne pleurez que ce retardement;
 Et laissez aux meschans à pleurer tout le reste.

POVR METTRE SOVZ L'IMAGE

de Monsieur de Balzac.

EPIGRAMME.

C'EST ce Diuin Parleur, dont le fumeux merite
 A treuue chez les Roys plus d'honneur que d'appuy.
 Bien que depuis vingt ans tout le Monde l'imite,
 Il n'est point de Mortel qui parle comme luy.

EPIGRAMME.

VEVX-TV que tes Disners ne me déplaisent pas?
 N'y recite jamais ce qui part de tes veilles.
 Oüyr de mauuais Vers durant vn bon repas,
 C'est contenter la Gueule aux despens des Oreilles.

EPIGRAMME.

MERE de cent Enfans, le Galant qui vous offre
 Le feu de ses desirs & la foy de ses vœux,
 Fait semblant d'adorer l'argent de vos Cheveux,
 Pour se faire heritier de l'or de vostre Coffre.

EPIGRAMME.

AMY LECTEUR qu'Apollon fauorise,
 Quel sentiment dois-ie auoir de mes Vers?
 Deux grands Esprits ont le goût bien diuers:
 BALZAC les ayme; & BORDIER les meprise.

EPIGRAMME.

CE beau Monsieur qui vient icy paroistre
 Lors qu'il a mis la fraiße & l'escarpin,
 A grand besoin d'apprendre à se connoistre:
 Il est Cheual, & croit estre Lapin.

EPIGRAMME.

AMY des morceaux delicats,
 Et de la desbauche polie,
 Viens noyer dans nos Vins Muscats
 Ta soif & ta melancolie.

*On m'a regalé d'un Lambon,
Porté fraichement de Bayonne;
Et mon Fricasseur est si bon,
Que le grand FLOTE le coronne.*

*Accours à mon petit Festin,
Avec vne Chanson Bacchique;
Et jusqu'à demain au matin
Laisse dormir ta Politique.*

*On ne parle jamais, chez moy,
Ny de la Paix ny de la Guerre:
Ny du Ministre, ny du Roy,
Tant qu'on y fait courir le Verre.*

*TIBAVDIÈRE, ie ne veux pas
Qu'un Exempt trouble ma famille;
Et vienne, à la fin du Repas,
Me transporter à la Bastille.*

EPIGRAMME.

Tous les discours que tu débites
Sont des pieces hors de Saison.
Tu ne parles que des merites
De ta vie, & de ta maison.

*Jamais tu n'es las de me dire
Que tu fers puissamment le Roy;*

*Et que les Sages qu'on admire,
Ont moins de Prudence que toy.*

*Où que tu sois, quoy qu'on y face,
Tu mets en feu tes Bisayeux;
Et loges ta deffuncte Race
Dans le plus beau cartier des Cieux.*

*Quelles fautes ay-ie commises,
MARQUIS, pour avoir merité
Que le débit de tes jotises
Destruise ma tranquillité?*

*Fay que ta Langue se repose.
Ne sois plus mon Persecuteur.
Hé! quand diras-tu quelque chose
Qui satis-fasse l'Auditeur.*

EPIGRAMME.

T*ES dîners n'ont faite de rien,
Ils sont tels que ie les demande,
PRESIDENT, on y mange bien,
Et l'on y boit à l'Allemande.*

*Si tu n'estois de ces Maris
Que la ialousie assassine,
Tous les beaux mangeurs de Paris
Feroient l'amour à ta Cuisine.*

*La peur où les Cornes t'ont mis
Est vrayment digne de risée.
Il te fasche que tes Amis
Regardent ta jeune Espousee.*

*Laisse-nous dans la liberté
D'admirer vne Creature
Dont la merueilleuse beauté
Est vn effort de la Nature.*

*Cesse de nous incommoder,
Ta frenaisie est importune.
Il est permis de regarder
Le Ciel, le Soleil, & la Lune.*

*Reprends ton esprit gracieux,
Tringue à la santé de la Troupe.
Veux-tu qu'on se creue les yeux,
Pour aller manger de ta soupe?*

EPIGRAMME.

EN cheueux blancs, il me faut donc aller
Comme vn enfant tous les iours à l'Escole.
Que ie suis Fou d'apprendre à bien parler,
Lors que la Mort veut m'oster la parole!

EPIGRAMME.

QUELQUE effort que le Soleil face,
Tous nos Eftés font des Hyuers.
Ie ne voy que Nege, & que Glace ;
Ces Lieux en font touÿjours couuers.

*Il n'entre point en ma penſée
Qu'Amour y ſoit jamais venu :
Cette Prouince eſt trop glacée
Pour vn Enfant qui va tout nu.*

EPIGRAMME.

TES déſaux ne ſont pas ſecrets ;
Quiconque te voit te mépriſe.
L'augure mal de tes progrès,
Homme de Court, Homme d'Egliſe.

*Tu monſtres ton peu de Cerueau,
Dans le Sainct & dans le profane.
On trouue vn Fou ſous ton Manteau :
On trouue vn Fou ſous ta Soutane.*

EPIGRAMME.

JEAN, puisqu'il plaiſt à l'Enuie,
Que la Gloire où ie pretens
Ne vienne qu'après le temps
Preſcrit au cours de ma vie,

*O! que ie seray tenu
Aux soins de mes Destinées,
Si ie demeure inconnu
Encore soixante années.*

EPIGRAMME.

ILLVSTRE Menuisier, ton Liure m'a charmé,
Quinet est orgueilleux de l'auoir imprimé.
On l'estime à la Court; & ton Neuers auoüe
Qn'il t'est plus obligé qu'à Monsieur de Mantoüe.

*Nos Muses t'ont appris à vaincre le trespas;
Et tu serois ingrat si tu ne meublois pas,
De Tables, de Buffets, de Bancs, & d'Escabelles,
Les chétiuës Maisons de ces pauures Pucelles.*

EPIGRAMME.

JEAN qui dans ce tombeau repose entre les Mors,
Prenant de toutes mains, amassa des Trésors,
Plus qu'il n'en esperoit de sa bonne fortune.
Il posseda beaucoup: mais il ne donna rien!
Et n'estoit qu'il auoit vne femme commune,
Iamais homme viuant n'eût eu part à son bien.

EPIGRAMME.

ROBIN croit que leanne merite
Plus que femme de l'Vniuers,

*Cependant il me sollicite
De la charbonner dans mes Vers.
Hâ! le Galand, il croit sans doute
Que la Demoiselle m'écoute.*

EPIGRAMME.

PVISQUE CHARLES est indigent,
Il ne sçauroit cesser de l'estre;
En l'âge où le Ciel l'a fait naistre,
L'Argent ne cherche que l'Argent.

EPIGRAMME.

L'INFIDELITÉ de la belle
A qui j'ay tant voulu de bien,
Fait que mon cœur n'ayme plus rien
Que la haine qu'il a pour elle.

*L'amour jurée à ses appas
En tel mespris s'est transformée,
Qu'il se hait de ne pouvoir pas
Oublier de l'auoir aymée.*

EPIGRAMME.

IEAN, c'est en vain que ie te vante
Plus que Roland & qu'Amadis.

*C'est en vain aussi que tu dis
Que ma Muse n'est pas sçauante.*

*Il n'est point d'homme en l'Vniuers,
Dont la foy puisse estre duppee
Des louanges de ton Espée,
Ny des censures de mes Vers.*





ODES.

ODE.

Ie pense que ton vray Mestier
Est de faire amas de Nouvelles ;
Et n'en desplaïse au Gazetier
Qui nous en conte de si belles,

Tu sçais la force des Estats,
Leurs interests, & leurs pratiques ;
Et comme quoy les Potentats
Viuent avec les Republicques.

COLIN, tu dis que l'Empereur
Craint de perdre ce qu'il possede ;
Et tremble dzuant la fureur
Du grand Achille de Suede.

Tu sçais le nombre des Vaisseaux
Qui feront voile en Amerique,
En la Saison où les Oyseaux
Nous rauissent de leur Musique.

*Tu jures que les Pays-bas,
Couriront bien-toſt la Campagne
De Regimens, dont les Combats
Gafteront le Cadet d'Eſpagne.*

*N'eſpere pas de me dupper.
Les Nouvelles que tu debites
Sont des pieges pour attraper
Les ragoûts des bonnes Marmites.*

*Je veux te donner vn Banquet,
Où nous vuiderons cent bouteilles :
Si tu promets que ton Caquet
Y reſpectera mes Oreilles.*

ODE.

CLORIS, ton Ame eſt ingrate
A mon ſeruice paſſé :
Mais ne crains pas que j'abate
L'Autel que ie t'ay dreſſé.

*La Roſe qu'Auril nous donne
Naïſt en lanuier ſouz tes pas ;
Et tout le Monde s'eſtonne
Du nombre de tes appas.*

*Le grand Maître du Tonnerre
Tayme, & ta beauté l'a pris ;
Et s'il ne descend en Terre,
C'est qu'il y craint tes mespris.*

*Avec tous ces aduantages
Qui meritent vn Autel,
Le deuoir de mes hommages
Peut-il estre qu'Immortel?*

*Ma Foy n'est pas incertaine.
Douter de sa fermeté,
C'est, ô ma Belle Inhumaine !
Faire injure à ta Beauté.*

*Ma passion sera ferme
A suiure vn Objet si beau ;
Et n'aura jamais de terme
Autre que le seul Tombeau.*

ODE.

COMTE, Fleau des Ames vulgaires,
Qui choquent mon diuin Mestier,
Voy ce crayon qui ne craint gueres
La Lunette de Du Mouffier.

*Tandis que ton Pere est à Rome,
Estimé de tout l'Vniuers,
Considere vn peu l'honneste Homme
Que ie te montre dans ces Vers.*

*C'est vn Magistrat de Prouince,
Affolé de sa propre amour:
Pour se troquer avec vn Prince,
Il demanderoit du retour.*

*L'Astre fatal à sa naissance,
Et qui marqua son ascendant,
Ioüa de toute sa puissance,
Pour le faire Sot & Pedant.*

*Son humeur est aussi legere
Que le duuet d'vn jeune Oïson
Elle passe pour estrangere
Dans le païs de la Raïson.*

*Il s'adore. Il se galantise;
Et prend ses diuertissemens
Deuant vn Cristal de Venise,
A se faire des Complimens.*

*Quand ce Docteur plein d'ignorance.
Est monté sur son Tribunal,
Il croit plus faire pour la France,
Que le Roy, ny le Cardinal.*

*On le voit sur le fils d'un asne
Se promener soir & matin,
Enharnaché d'une Soutane
De quatorze aulnes de satin.*

*Dans le siècle antique & moderne,
Jamais Sot ne mérita mieux
D'être poussé d'un coup de Berne,
Jusqu'à moitié chemin des Cieux.*

*C'est le Magistrat le plus beste
Qui jamais ait vu le Soleil.
On ne peut trouver dans sa teste,
Ny bon Latin, ny bon Conseil.*

*Il est sçauant en la méthode
De mesnager ses reuenus :
Mais les Pandectes & le Code
Luy sont des païs inconnus.*

*Les Auteurs des deux belles Langues
Sont exclus de son Cabinet.
Il est concis en ses Harangues,
Et n'opine que du Bonnet.*

*Lors qu'il parle, il choque la mode,
Il n'a que des mots surannez.
On le passe pour l'Antipode
Des Esprits doux & raffinez.*

*Il peze toutes ses paroles.
Il crache mesme avec compas;
Et ne conte pas ses Pistoles
Plus exactement que ses pas.*

*Certes, on peut justement dire
Qu'Homme n'a jamais debité
Des sottises à faire rire
Auecque tant de grauité.*

*On diroit que les neuf Pucelles
L'ont esteué dans leur giron,
Et qu'il a des Fraçes plus belles
Qu'Isocrate, ny Ciceron.*

*L'amour du gain est vn des Vices
Qui l'ont honteusement vaincu.
Il commettrait cent Injustices
Pour empocher vn Quart-d'Escu.*

*Le grand nombre de ses Rapines
Met sa Prouince dans les Pleurs,
Et fait gemir sur des Espines
Celuy qui dormoit sur des Fleurs.*

*Ce Monsieur est si ridicule,
Qu'il pretend que nos bons Autheurs,
Au de-là des bornes d'Hercule
Luy facent des Admirateurs.*

*Il espere que nos Croniques
Le monstrent dans vn Tableau
Plus rare que ceux des Portiques
Du Louure & de Fontainebleau.*

*Dispensatrices de la Gloire,
Qui d'un homme faites vn Dieu,
MUSES, placez-le dans l'Histoire
Cofte-à-cofte de RICHELIEV.*

*Si par vous les Mers & les Terres
N'apprennent comme il a vescu,
Il ira casser vos Guiternes,
Et vous couper la robbe au cu.*

*De peur qu'il excite vn orage
Contraire à ma serenité,
L'ay poly ce petit ouvrage
En faueur de sa vanité.*

*Après ces Vers dont je l'honore,
Son jugement sera tortu,
S'il craint que Saturne deuore
Les monumens de sa Vertu.*

*Sur mon recit, on se prepare
De l'adjouster aux Immortels,
En cette Prouince barbare
Où les Bestes ont des Autels.*

ODE.

QUE ta malice est excessiue
De mettre ma Plume si bas !
Quelques chetifs Vers que i'escriue,
Ils valent mieux que tes Combats.

Ton Pere qui te desauoüe
Dit que tu vaux moins qu'un Oïson,
Et que tu vas courir de boüe
Les beaux Titres de ta Maison.

Les frayeurs de la Sepulture
Saisissent ton esprit coquet,
Dés qu'on te monstre la Peinture
D'une Cuirasse ou d'un Mousquet.

De peur d'endosser la Cuirasse,
Tu fers avec fidelité
Vne Damoiselle de glace
Qu'on appelle Neutralité.

Quand dans les trauaux de la Guerre
LOUIS est bruslé du Soleil,
Entre la bouteille & le verre
Tu cherches l'ombre & le sommeil.

*Tu laiffes combattre les Princes :
Leurs armes ne t'animent point ;
Et mets toujours quatre Prouinces
Entre la guerre & ton pourpoint.*

*Tu paffes chez ton ieune Maiftre,
Pour le plus lasche des humains.
Monstre que le Ciel t'a fait naiftre,
PIERRE, avec yn cœur & deux mains.*

*Ne crains ny peril, ny fatigue ;
Mefprise le fer & le feu ;
Donne ton fang, & fois prodigue
D'une chose qui vaut fi peu.*

*Mes vers ont trouué l'art de plaire.
Tu ne dois pas les censurer,
De peur que ma iuste colere
N'acheue de te deschirer.*

*La Satyre agit sous mon ordre ;
Ie luy dicte ce qu'elle escrit ;
Et fu dent n'a plaisir qu'à mordre
Les ennemys de mon esprit.*

*Mal-heur à ceux dont l'ignorance
Ne connoift pas ce que ie vaux,
Et qui sont fufchez que la France
Me prefere à tous mes Riuaux.*

*Si ma plume ne se mesconte,
Il n'est contrée en l'Vniuers
Où ie ne promene la honte
Des mauuais Iuges des bons Vers.*

ODE.

COLIN dit qu'il fait bouquer
*Les Ennemys de l'Eglise,
Et qu'il sçait bien démasquer
Les Enigmes de Moyse.*

*S'il faut croire à ses Discours,
Sa doctrine est assez grande
Pour conuertir en trois jours
L'Angleterre & la Hollande.*

*Son pays n'est gueres loin
Des riuages de Garonne;
Certes il a grand besoin
Que la Cour le degasconne.*

*O ! qu'il est indignement
Affublé d'une Soutane.
C'est l'opprobre & l'excrement
De l'Eglise Gallicane.*

*On le fisle au Cabinet ;
Et pourtant ce galund Homme
Pretend au premier Bonnet
Qui nous doit venir de Rome.*

*L'Ourage où cet Animal
A produit son ignorance,
Ne fera ny bien, ny mal
Aux Caluinistes de France.*

*C'est vn Liure diffame,
Où personne ne voit goutte.
Les Sots qui l'ont imprimé
S'en vont faire Banqueroute.*

*Se mesle-il de prescher,
Ou se mesle-il d'escrire,
Il semble qu'il veut cacher
Les choses qu'il nous veut dire.*

*Il croit s'estre bien tiré
Des Passages difficiles,
Lors qu'il a deffiguré
Les Peres & les Conciles.*

*Dans le tenebreux Latin
De son œuure embarrassée,
Il fait que Sainct Augustin
Parle contre sa pensée.*

*Ce miserable ramas,
Plein d'une fauce Logique,
Fait tenir à Saint Thomas
Vn langage d'Heretique.*

*Les Docteurs sont esbahis
Qu'on permette qu'il escriue :
Son esprit est vn pais
Où iamais le iour n'arriue.*

*Sans le respect & l'appuy
Que sa qualité luy donne,
On renuerseroit sur luy
Tous les bancs de la Sorbonne.*

*Enfin son Liure est si beau
Que tout le Monde l'appelle
Le Veritable Tombeau
De la Raison Naturelle.*

ODE.

HELENE, ORIANE, ANGELIQUE,
*le ne suis plus de vos Amants.
Loin de moy l'éclat magnifique
Des noms puissez dans les Romans.*

*Ma passion, quoy qu'Amour face,
Ne fera plus son Paradis
Des beautéz qui mettent leur race
Plus haut que celle d'Amadis.*

*Pour baiser la Robe ou la Iuppe
Des femmes de bonne maison,
Il faut qu'une amoureuse Duppe
Perde son bien & sa raison.*

*Il faut que tousiours il se couure
De superbes habillemens,
Et qu'il aille chercher au Loure
De la grace & des complimens.*

*Viue BARBE, ALIX & NICOLLE,
Dont les simples naïfuetéz
Ne furent jamais à l'Escolle
Des Rufes & des Vanitez.*

*Vne santé fraische & robuste
Fait que tousiours leur teint est net;
Et lors que leur Beauté s'ajuste,
La Campagne est leur Cabinet.*

*Sans donner ny Bal, ny Musique,
Sans emprunter chez les Marchands,
Et sans débiter Rhetorique,
Le plais aux Calistes des Champs.*

*Leur Ame n'est pas inhumaine
 Pour tirer mes vœux en longueur;
 Jamais ie n'ay perdu l'haleine
 En courant apres leur rigueur,*

*Adieu, pompeuses Damoiselles
 Que le fard cache aux yeux de tous,
 Et qui ne fûtes iamais belles,
 Que d'un beau qui n'est pas à vous.*

*l'en veux aux Femmes de Village,
 Je n'ayme plus en autre part,
 La nature en leur beau visage
 Fait la figue aux secrets de l'Art.*

A FLOTE.

ODE.

CHER Confident, tu m'as escrit
 Que tout le Monde te carresse,
 Et que les jeux de ton esprit
 Font des amys à ta vieillesse;

*Que tu ne manques point d'appuy
 Chez les Grands de robbe & d'espée;
 Et que pour secourir autruy
 Tu vie est toujours occupée;*

*Que tu ne manges qu'en Festin ;
Et que le Clergé te régale,
De la porte de Saint Martin
Jusques à la place Royale.*

*Mais, FLOTE, ie ne sçay pourquoy
Ta plume ne veut pas me dire
Qu'un grand Duc t'apréte vn employ
Tel que mon cœur te le desire.*

*Ce Grand Duc est vn Genereux,
Dont la valeur rauit la France.
S'il t'ayme, il te va rendre heureux
Au de-là de ton esperance.*

*Ne souhaite rien de plus haut :
Ie sçay que les Emplois qu'il t'offre,
S'ils sont mesnagez comme il faut,
Mettront des Tresors dans ton coffre ;*

*Qu'on boira de Vin de Cieutat
Dans l'or de tes futures Coupes,
Et que de Conseillers d'Etat
Tront se remplir de tes Soupes !*

*Adieu, Montagnes ; Adieu, Bois !
Ie suis las de viure en Hermite.
Adieu, pour la derniere fois,
FLOTE m'appelle & ie vous quite.*

*L'admire avec estonnement
Celuy qui fit ton Horoscope ;
Il parloit plus certainement
Que tous les Deuins de l'Europe.*

*Cet Astrologue sans égal
A prédit qu'on te feroit riche,
Quand le Sceptre de Portugal
Quitteroit la Maison d'Autriche.*

ODE.

*L'ASTRE du Jour a beau sortir de l'Onde,
Brillant de l'or qu'il seme dans les Cieux ;
Et le Printemps a beau parer le Monde :
Toute leur pompe importune mes yeux.*

*Mon noir chagrin est vn mal sans remede ;
La Parque auare a volé tout mon bien.
Ma Fille est morte ; & l'Elise possède
L'aymable Esprit qui possedoit le mien.*

*Celle qui fut tout l'espoir de ma vie
Est exposée à la mercy des vers.
Le Sort, remply de malice & d'enuie,
L'a seulement monstrée à l'Vniuers.*

*Que deviendrai-je apres vn tel naufrage?
 Qui tafchera de moderer mon dūeil?
 Qui fouftiendra le foible de mon âge;
 Et promettra des fleurs à mon cercueil?*

*Cette belle Ame allongeoit mes années,
 Son entretien chaffoit mes déspairs,
 Les yeux du Ciel qui font les Destinées
 L'auoient formée au gré de mes defirs.*

*Depuis le iour que ma chere ARTENICE,
 Pafte & glacée, entra fous le Tombeau,
 L'âge prefent n'a pū fans injuftice
 Porter le nom, ny d'Heureux, ny de Beau.*

*Elle viuoit fans art & fans fineffe,
 Dans la douceur des plaifirs innocens;
 Et les Vertus qui regloient fa jeunefse
 Ont triomphé de l'empire des fens.*

*Ses doux regards, fa grace naturelle
 Et fa pudeur la faifoient admirer.
 Mille Guerriers foupiroient apres elle:
 Mais deuant elle, ils n'oꝛoient foupirer.*

*Son cœur fut plein de qualitez diuines.
 Ses hauts defirs n'auoient rien de mortel.
 Elle passa toutes les Heroïnes,
 Et de fa Tombe on doit faire vn Autel.*

*Qui me console excite ma colere,
Et le repos est vn bien que ie crains.
Mon dueil me plait & me doit tousiours plaire :
Il me tient lieu de celle que ie plains.*

*On ne scauroit estoigner de mon Ame
Le souuenir d'vn si triste mal-heur.
Ie ne croy pas que le Sage n'en blâme,
S'il a connu l'Object de ma douleur.*

*O Ciel, Auteur de ma noire Aduenture,
Mon cœur soumis ne t'a pas offensé ;
Et cependant l'ordre de la Nature
Est, pour me nuire, aujourd'huy renuersé.*

*Haste ma fin que ta rigueur differe ;
Ie huy le Monde, & n'y pretens plus rien.
Sur mon Tombeau ma Fille deuroit faire
Ce que ie fais maintenant sur le sien.*

*Ainsi, DARNIS, qui par son grand merite
Porte si haut le Nom de sa Maison,
Cede aux ennuis dont sa perte l'agite,
Et leur permet de troubler sa Raison.*

ODE.

CES Antres & ces Rochers,
JEANNE, qui te virent naître,
Me sont plus beaux & plus chers
Que le Palais de mon Maître.

*l'égale au plus beau des Cieux
La Province reculée,
Que l'Orient de tes yeux
A fi doucement brûlée.*

*Tes Vertus sont des Tresors
Qui te remplissent de gloire.
On les chante sur les bors
Du Rhin, du Tibre & de Loire.*

*Ton esprit est merueilleux,
Le mien en fait son Oracle,
Et nostre âge est orgueilleux
D'avoir produit ce Miracle.*

*Le Soleil est vn Flambeau,
Où moins de lumiere abonde :
C'est le Present le plus beau
Que le Ciel ait fait au Monde.*

IEANNE, tu parles si bien,
Que mon Ame en est rauie :
Deux iours de ton entretien
Valent deux siecles de vie.

Tu m'as pris, & ton discours
Est le piege qui m'engage.
Le Printemps n'a pas des iours
Si fleuris que ton langage.

Tu fais qu'avecque plaisir
l'habite en cette Prouince,
Et que ie pers le desir
De reuoir mon ieune Prince.

Ie pardonne à tes Beutez
L'orgueil qui les rend si vaines ;
Tes regards font nos Estez,
Tes pieds font fleurir nos Plaines.

Tu fais que dans nos Valons
On voit naistre toutes choses,
Et deffens aux Aquilons
D'y faire tomber les Roses.

Quoy que facent les Hyuers,
Iamais la Nege n'y dure,
Et les Arbres y sont vers
- D'une éternelle verdure.

*l'ay beau me plaire en ce lieu,
Il faut que ie l'abandonne
Pour reuoir le demy-Dieu
Que la Fleur de Lys coronne.*

*Mes Vers ont raffiné l'Art
De railler de bonne grace,
Et font la meilleure part
Des Miracles de Parnasse.*

*Souuent, pour se délasser,
La Court me lit, & ie pense
Qu'on ne voudra pas laisser
Ma Vertu sans recompense.*

*Mais ie t'ay donné les Vœux
D'yne Amour si peu commune,
Que pour vn de tes cheueux
Ie quitterois ma Fortune.*

*Si la Foy dont ie te fers
Ne craignoit d'estre abusée,
l'yferois dans ces Deserts
Tout le fil de ma Fusée.*

*Mon cœur n'adore que toy;
Et ma Passion est telle
Que le Cabinet du Roy
Me plaiſt moins que ta Ruelle.*

*Quand est-cè que tu pretens
De finir tes injustices?
Il me semble qu'il est temps
De couronner mes Services.*

*Ne crains pas que la Raïson
Desormais t'impute à blâme
De haster la guerison
Des blessures de mon Ame.*

*Ma vie a desja passé
Ses plus belles matinées,
Et ton front est menacé
De l'injure des années.*

*Ne confidere plus rien ;
Le devoir t'en sollicite.
Vn feu grand comme le mien
N'est pas vn petit merite.*

*Laisse-oy vaincre à mes pleurs,
Et te ploye à mes demandes :
Tandis que l'on a des fleurs,
On doit faire des guirlandes.*

CHANSON.

I ne puis souffrir les Esprits
Dont l'impudente réuerie

*Ne presche rien que le mespris
Du Vin & de l'Yurognerie.
le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le clairet.*

*Dés que la nuit reprend son tour,
le m'enferme dans la Tauerne,
Et n'en pars jamais que le jour
N'y face paslir ma Lanterne.
le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le clairet.*

*C'est où l'on soumet les Estats
A des censures bien hardies.
Les affaires des Potentats
N'y passent que pour Comedies.
le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le clairet.*

*SIRE BONTEMPS s'y voit affis
Prés d'une Table bien seruie.
Il y foule aux pieds les soucis
Qui troublent l'aïse de la vie.
le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le clairet.*

*Là, cét Yurogne sans pareil,
Dés que le matin se redore
Sur la moustache du Soleil,*

*Boit à la santé de l'Aurore.
le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le clairet.*

*Ça, Garçon, de ce Vin nouveau !
le l'ayme d'vn amour extrême :
Il met souuent dans mon cerueau
Plus d'vn Sceptre & d'vn Diadème.
le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le clairet.*

*Il faut deormais que mon bec
Soit tousiours plongé dans le Verre,
Mon gosier deut-il mettre à sec
Toutes les Caves de la Terre.
le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le clairet.*

*La douce Mere des Amours,
A qui mon Ame s'est renduë,
Pere BACCHVS, sans ton secours,
N'est qu'une Garce morfonduë.
le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le clairet.*

*le donnerois pour vn fétu
Tous ceux qui laissent de bien boire,
De peur d'oster à leur vertu
Ce qu'elle s'est acquis de Gloire.*

*Je veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le claret.*

*Qu'un plus ambitieux que moy
Coure aux lieux où le Canon tonne,
Et tombe mort aux pieds du Roy
Pour le salut de sa Couronne.
Je veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le claret.*

*Que ces courages de Lion,
Dont la force est plus que mortelle,
Esgorgent la rebellion
Sur les rempars de la Rochelle.
Je veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le claret.*

*Adieu, MARS, ie suis resolu
De ne courir point d'autre risque,
Que celle qu'un parfuit Goulu
Court à la Table d'une Bisque.
Je veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le claret.*

*Quels biens auons-nous icy-bas,
Dont la volupté soit pareille
A celle qu'on trouue aux Combats
De la soif & de la Bouteille?*

*Le veux mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le claiet.*

*Ainsi chantoit, le Verre en main,
FLOTE, dont la voix est si belle,
Et qui des soings du lendemain
Ne remplit iamais sa ceruelle,
Prest à mourir au Cabaret,
Entre le blanc & le claiet.*

A CHARLES DE MAYNARD.

ODE.

MON cher Amy, quand seras-tu
L'amour des Filles de Memoire?
Et quand verray-je ta Vertu
Dans les premiers iours de sa gloire?

*Il te faut hanter ces grands Mors
Dont les escrits sont les Fontaines
Où l'on va puiser les Tresors
Qui restent de Rome & d'Athenes.*

*Mefnage tes nuits & tes iours,
Honore le nom que tu portes;
Et fay dans tes sçauans discours
Viure ces Republics mortes.*

*Defrobe le somme à tes yeux,
Pour les attacher sur vn Liure.
Le merite de tes Ayeux
Te sollicite de les fuiure.*

*Je t'apprens que ces Ennemis
De la Fraude & de l'Ignorance
Ont enseigné l'Art de THEMIS
Au second Parlement de France.*

*Pour moy, qui suis veu d'assez loin
Sur vn des Sommets de Parnasse,
l'ay donné mon temps & mon soin
A l'Art qui ment de bonne grace.*

*C'est dans les Vers que j'ay tournés
Souz la Regence de MARIE,
Que les goûts les plus raffinez
Trouuent la bonne Raillerie.*

*Ils sont quelquefois l'entretien
Des Cabinets & des Ruelles,
Et les Esprits comme le tien
En doiuent faire leurs modelles.*

*Mais, en quel autre peut-on voir
Plus d'amour pour les belles choses?
Le haut desir de tout sçauoir
Fait que jamais tu ne reposes.*

*Tes merites ont préüenu
La foiblesse de tes années,
Et ton Nom est déjà connu
De Loire jusqu'aux Pyrenées.*

*Il n'est point de jeunes Sçauans
Que ta Doctrine n'humilie;
Et qu'elle n'ayt fait tes suiüans
Dans la Grece & dans l'Italie.*

*Le beau Latin de tes Esçrits
Est dans vnc reigle si juste,
Qu'on diroit que tu l'as appris,
Ou chez Cesar, ou chez Auguste.*

*Quel bon Esprit n'aymera pas
Les Vers qui naissent de tes veilles?
Leur cadence a tous les appas
Qui font les plaisirs des oreilles.*

*Dans leur pure naïüeté
Il semble que tu reffuscites
Cét Appollon persecuté,
Qui mourut au Pays des Scytes.*

*Ne te donne pas tout entier
A cette Eloquence enchainée,
Si tu ne veux estre heritier
Des malheurs de ma destinée.*

*Le Mestier de Virgile est beau ;
Le Barbare y trouue des charmes :
Mais Auguste est soubz le Tombeau,
Et LOUIS n'ayme que les Armes.*

*Pour trauailler vilement,
Il faut que ton Esprit se pique
D'exerçer dans vn Parlement
Les forces de ta Rhetorique.*

*Embrasse ardemment cét Employ.
Deffends l'Innocence opprimée,
Et tu verras entrer chez-toy
L'Oppulence & la Renommee.*

*Mais tu refuses d'estre heureux,
Et ton jeune orgueil me descouure
Que tu seras moins desireux
D'estre du Palais que du Louure.*

*Je deplore ta vanité,
Et ne puis souffrir que tu donnes
Tes beaux ans & ta liberté
A ceux qui portent les Coronnes.*

*Toutes les pompeuses Maisons
Des Princes les plus adorables,
Ne sont que de belles Prisons
Pleines d'illustres Miserables.*

*C'est où les plus haut-esleuez
Dorment avec moins d'assurance:
C'est où les Prudens acheuez
Sont les joiets de l'Esperance.*

*C'est où l'on est payé de vent,
C'est où l'on rebutte les Sages,
Et c'est où l'on trouue souuent
Plus de masques que de visages.*

*Mon Fils, les sentiments des Rois
Ne sont pas toujours legitimes;
Les Vertus leur sont quelquefois
Moins supportables que les Crimes.*

*Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre,
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le Tonnerre.*

*Puisses-tu connoistre le prix
Des paroles que te débite
Vn Courtisan aux cheueux gris
Que la Raison a fait Hermite!*

LA BELLE VIEILLE.

ODE.

CLORIS, que dans mon cœur j'ay si longtemps servie,
 Et que ma passion montre à tout l'Vniuers,
 Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie,
 Et donner de beaux jours à mes derniers hyuers !

N'oppose plus ton dœuil au bon-heur où j'aspire.
 Ton Visage est-il fait pour demeurer voilé ?
 Sors de ta nuit funebre ; & permets que j'admire
 Les diuines clairtez des Yeux qui m'ont brûlé.

Où s'enfuit ta Prudence acquise & naturelle ?
 Qu'est-ce que ton Esprit a fait de sa vigueur ?
 La folle vanité de paroître fidelle
 Aux cendres d'vn laloux, m'expose à ta rigueur.

Eusses-tu fait le vœu d'vn éternel vefuage,
 Pour l'honneur du Mary que ton lit a perdu ;
 Et trouué des Cefars dans ton haut parentage ;
 Ton Amour est vn bien qui m'est justement dû.

Qu'on a veu reuenir de malheurs & de joyes !
 Qu'on a veu trébucher de Peuples & de Rois !
 Qu'on a pleuré d'Hectors ; qu'on a brûlé de Troyes,
 Depuis que mon courage a fléchy sous tes Loix !

*Ce n'est pas d'aujourd'huy que ie suis ta Conqueste :
Huit Lustres ont suiuy le jour que tu me pris ;
Et i'ay fidellement aymé ta belle Teste
Sous des cheueux chasteins, & sous des cheueux gris.*

*C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née ;
C'est de leurs premiers traits que ie fus abbatu :
Mais, tant que tu bruslas du flambeau d'Hymenée,
Mon Amour se cacha pour plaire à ta Vertu.*

*Je sçay de quel respect, il faut que ie t'honore,
Et mes ressentimens ne l'ont pas violé.
Si quelquefois i'ay dit le soin qui me deuore,
C'est à des Confidens qui n'ont iamais parlé.*

*Pour adoucir l'aigreur des peines que i'endure,
Je me plains aux Rochers ; & demande conseil
A ces vieilles Forests, dont l'espaiffe verdure
Fait de si belles nuits, en dépit du Soleil.*

*L'Ame pleine d'Amour & de Melancholie ;
Et couché sur des Fleurs, & sous des Orangers,
I'ay monstré ma blessure aux deux Mers d'Italie ;
Et fait dire ton nom aux Echos estrangens.*

*Ce Fleuve imperieux à qui tout fit hommage,
Et dont Neptune mesme endura le mépris,
A sçeu qu'en mon esprit i'adorois ton Image,
Au lieu de chercher Rome en ces vastes débris.*

CLORIS, *la passion que mon cœur t'a jurée,*
Ne treuve point d'exemple aux siècles les plus vieux.
Amour & la Nature admirent la durée
Du feu de mes desirs, & du feu de tes Yeux.

La Beauté qui te suit depuis ton premier âge,
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser ;
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton Visage,
En conserue l'éclat, & craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses ;
Consulte le Miroir avec des yeux contens :
On ne voit point tomber ny tes lys, ny tes roses ;
Et l'huyér de ta vie est ton second printemps.

Pour moy, ie cede aux ans ; & ma teste chenuë
M'apprend qu'il faut quitter les hommes & le jour.
Mon sang se refroidit. Ma force diminué ;
Et ie serois sans feu, si j'estois sans Amour.

C'est dans peu de matins que ie croistray le nombre
De ceux à qui la Parque a rayé la clairté.
O ! qu'on oyra souuent les plaintes de mon Ombre
Accuser tes mespris de m'avoir mal-traité.

Que feras-tu, CLORIS, pour honorer ma cendre ?
Pourras-tu sans regret oüyr parler de moy ;
Et le Mort que tu plains, te pourra-il deffendre
De blâmer ta rigueur, & de louer ma foy ?

*Si ie voyois la fin de l'âge qui te reste,
Ma raison tomberoit souz l'excez de mon düeil:
Le pleurerois sans cesse vn mal-heur si funeste;
Et ferois, jour & nuit, l'Amour à ton Cercueil.*

SONNET.

ANGUYEN jôÿyt de la plus haute Gloire
Que la Fortune, & Mars peuuent donner.
L'Espagne en tremble; & croit que la Victoire
N'a des Lauriers que pour le Couronner.

*Le demy-Dieu dont il prend sa Nuisance,
A des clairtez qui nous ont esblouys.
Tout ce qu'on cherche est dans sa connoissance;
Et ses Conseils font triompher LOVVS.*

*Quand aujourd'huy la moitié de la Terre
Auroit armé pour nous faire la Guerre:
Nous aurions tort de craindre l'auenir.*

*Tout nous rira. Tout nous sera prospere:
Puisque la France a pour la soutenir,
Le Bras du Fils, & la Teste du Pere.*

SONNET.

ROME, qui souz tes pieds as veu toute la Terre,
Ces deux fameux Heros, ces deux grands Conquerans

*Qui dans la Theſſalie acheuerent leur Guerre
Doiuent eſtre noircis du tiltre de Tyrans.*

*Tu croyois que Pompée armoit pour te deffendre ;
Et qu'il eſtoit l'appuy de ta felicité.
Vn meſme eſprit pouſſoit le beau-Pere & le Gendre ;
Tous deux ont combattu contre ta liberté.*

*Si lule fut tombé, l'autre, apres ſa Victoire,
Par vn nouveau Triomphe euſt abaiffé ta Gloire ;
Et forcé tes Conſuls d'accompagner ſon Char.*

*Ie les blâme tous deux d'auoir tiré l'eſpée :
Bien que le Ciel ayt pris le party de Ceſar,
Et que Caton ſoit mort dans celui de Pompée.*

SONNET.

I*l eſt vray. Ie le ſçay. Mes Vers ſont meſpriſez ;
Leur cadence a choqué les Galans & les Belles,
Graces à la bonté des Orateurs friſez,
Dont le faux ſentiment regne dans les Ruelles.*

*Ils s'efforcent en vain de raualer mon prix ;
Et malgré leur malice, auſſi foible que noire,
Mon Liure ſera leu de tous les beaux Eſprits ;
Et, plus il vieillira, plus il jura de Gloire.*

*Tant qu'on fera des Vers, les miens seront viuens;
Et la Race future, équitable aux Sçauans,
Dira que t'ay connu l'Art qui fait bien Ecrire.*

*Elle n'aymera pas l'impertinent caquet
Des Eloquens fardez que nostre siecle admire,
Et qui luy font porter le tiltre de Coquet.*

SONNET.

BVRY, dont l'ame est grande, & la gloire est publique,
Ton merite m'estonne; & t'en suis amoureux.
Ie trouue en ton Esprit vne force heroique,
Et tout ce qui compose vn parfait Genereux.

*Tu n'es pas sans ialoux; & ie sçay que l'Enuie,
Qui dans ce maudit siecle a tant de Partisans,
Te reproche d'aymer le calme de la vie;
Et de le preferer aux soins des Courtisans.*

*l'approuue ta conduite. Elle n'est pas commune.
Les Prudens acheuez mesprisent la Fortune,
S'esloignent du grand monde, & craignent les emplois.*

*Ne change point d'humeur. La Vertu qui t'éclaire
Passeroit pour farouche au Cabinet des Rois,
Où, qui ne sçait mentir ne sçauroit iamais plaire.*

ODE.

MVSES, il faut que ie me taise.
Il faut que ie vous die, Adieu ;
Mes Ourages n'ont rien qui plaise
A l'oreille de RICHELIEV.

*Leur fougue n'est pas heroique,
L'esclat des frases leur deffaut ;
Et quelque fureur qui me pique,
Mon Apollon n'a rien de haut.*

*I'ay honte que vostre Art m'occupe ;
Et que depuis trente moissons,
On me passe pour l'Archidupe
Du Dieu des Luts & des Chançons.*

*Vous n'ignorez pas ce qu'endure
Ce Miracle des Cardinaux,
Lors qu'il voit tomber quelque ordure
Sur le Cristal de vos Canaux.*

*Il ne peut souffrir que les veilles
De la plupart de nos Rimeurs
Soient le supplice des oreilles,
Et la perte des Imprimeurs.*

*Beaucoup d'Escrivains qu'on estime,
Ne luy donnent que de l'ennuy.
Il faut yser plus d'une lime
Pour faire vn Vers digne de luy.*

*C'est l'Ame la plus merueilleuse
Que les Destins puissent former :
Vne Lyre est bien orgueilleuse,
Qui présume de le charmer.*

*Croyez-moy, Sçauantes Pucelles,
Gardez-vous d'offrir à ses yeux,
Sinon les œures les plus belles,
De ceux que vous aymez le mieux.*

*Il ne se peut que l'on admire
Tous les amys de vos appas.
On tâche en vain de bien escrire,
Quand Minerue ne le veut pas.*

*Tel suë à monter sur Parnasse,
Pour y deuenir mon Riual,
Qui n'aura iamais bonne grace
A trauailler vostre Cheual.*

*Ce grand Heros qui dans l'Histoire
Ne treuve rien d'égal à soy,
S'en va faire pour vostre Gloire,
Ce qu'il fait pour celle du Roy.*

*Vos Montagnes & vos Fontaines
Luy deuront leurs admirateurs.
Il a fait de bons Capitaines ;
Il veut faire de bons Auteurs.*

*Par le grand soin de ce grand homme,
Nos escrits auront des beautez
Qui feront que la vieille Rome
Voudroit les auoir adoptez.*

*Deïa sa docte Academie
Confond les petits Escriuains,
Qui dans leur visible infamie,
Se plaisoient à faire les vains.*

*Que la Troupe qui la compose
A de science & de clairté!
Tous ses Vers & toute sa Prose
Vont droit à l'Immortalité.*

*Tant que nos Guerres domestiques
Ont troublé l'ayse de nos iours,
Mars a voulu que vos Musiques
Se teussent deuant ses Tambours.*

*En ce temps de sang & de larmes,
Combien de fois vous ay-ie dit,
Qu'ARMAND, amoureux de vos charmes,
Remettrait vos Arts en credit.*

*Je suis Maître en l'Art de prédire.
Vos Seruiteurs seront contens;
Et n'armeront plus la Satire
Contre le Destin, ny le Temps.*

*Nostre siecle sçauant & iuste
Vous fera des Biens inouys;
Et ce qui vous plût en Auguste,
Vous le trouuerez en LOVYS.*

*Il n'a point de Tresor qu'il n'ouure
Pour payer vostre beau loisir.
Soit à Versailles, soit au Louure,
Vous serez son premier plaisir.*

*Dans vos Maisons toutes dorées,
Vous donnerez à vos Amans,
Des chambres richement parées
Du bel Ourage des Flamans.*

*L'or, l'açur, & les pierreries
Brilleront dans les Cabinets,
Où nos fameuses réueries
Feron naistre les beaux Sonnets.*

*Iamais vos immortels seruices
Ne furent vn traual sans fruit,
Que souz les Grands de qui les vices
Cherchent le silence & la nuit.*

*Toujours vous estes carressées
 Dans la Court de ces demy-Dieux,
 Dont les Vertus & les Pensées
 Sont aussi hautes que les Cieux.*

*Leur superbe oreille est rauie
 De la pompe de ces beaux Vers,
 Par qui vous estendez leur vie
 Jusqu'à la fin de l'Vniuers.*

*Vous auez yn puissant empire
 Sur les ans, & sur les Tombeaux;
 Et, comme il plaist à vostre Lire,
 Les Roys sont difformes, ou beaux.*

CHANSON.

QUE le plus Sage de la Troupe,
 Prene l'esprit du Cabaret;
 Et que le cristal de sa Coupe
 Soit vermeil de ce Vin clairer!
 Faisons durer la Gueurre
 De la soif & du Verre.

*Mes chers Amis ie vous conuie,
 Ce bon Vin dissipe l'ennuy.
 Qui n'aura goinffré de sa vie,*

*Doit commencer dès aujourdhuy.
Faisons durer la Guerre
De la soif & du Verre.*

*Quelle Plaine, & quelle Montagne
Reçoit les faueurs du Soleil,
Ou dans la Grece, ou dans l'Espagne,
Qui puisse en porter de pareil ?
Faisons durer la Guerre
De la soif & du Verre.*

*Si le Nectar est quelque chose
De plus digne de nos amours,
Les Dieux de la Metamorfose
Doiuent s'enyurer tous les iours.
Faisons durer la Guerre
De la soif & du Verre.*

*Cher Piot dont ie suis esclau,
O que mon destin seroit beau !
Si ie vous trouuois dans la Caue
Qui me doit seruir de Tombeau.
Faisons durer la Guerre
De la soif & du Verre.*

*Lors que la Glace de Decembre
Me tient dans l'engourdissement,
Il n'est point de Robe de chambre
Qui m'échauffe si doucement :*

*Faisons durer la Guerre
De la soif & du Verre.*

*Le bon COMTE qui nous régale,
Veut qu'on trinque iusqu'à demain :
Et que la Garce de Cephale
Nous treuve le Verre à la main.
Faisons durer la Guerre
De la soif & du Verre.*

*C'est ainsi, que durant la Guerre
Qui met l'Espagne dans l'effroy,
FLOTE se ioüe avec le Verre,
A l'ombre des Palmes du ROY ;
Faisant durer la Guerre
De la soif & du Verre.*

ODE.

GRAND Heros, grand obiet des Histoires naissantes,
Nous aprochons du temps qui nous doit apporter
Le iour où l'on verra que, pour te resister,
Nos plus grands Ennemis ont des mains impuissantes.

*Que le Dieu dont le Temple est si cher à la Trace,
Va t'esteuer bien haut par dessus tes Riuaux,
Et que l'heureux progres de tes fameux trauaux
Adiouftera de lustre aux honneurs de ta Race !*

*Auant que d'acheuer ta premiere Campagne,
 Tes Soldats seront pleins de Gloire & de Tresors,
 Et l'on verra ton bras, rouge de mille Mors,
 Ofer la hardieffe aux Achilles d'Espagne.*

*Dèi le Iupiter des Campagnes humides
 Te garde six Courfiers, tous six fils d'Aquilon.
 Ils courent sur les Flots sans mouïller le talon,
 Et font émerueïller les yeux des Nereïdes.*

*Le celeste Boiteux, qui forge le Tonnerre
 Pour le Dieu dont le Ciel adore la Grandeur,
 Trauaille à ta Cuiraffe avecque tant d'ardeur,
 Que son Antre en reſonne aux deux bouts de la Terre.*

*Après tant de faueurs, sous quel Ciel peut-il naiſtre
 Ny Palme, ny Laurier, qui n'y naiſſe pour toy?
 Et l'Aſtre qui voit tout, où voit-il quelque Roy,
 S'il eſt noſtre Ennemy, qui ne ceſſe de l'eſtre?*

*L'Afrique doit tomber ſous l'effort de tes Armes:
 C'eſt le decret du Sort qu'on ne ſçauroit changer.
 Il me ſemble dèi que les Femmes d'Alger
 En ſement l'air de cris, & la terre de larmes.*

*Dans le premier excez de leur inquietude,
 Elles accuſeront les Hommes & les Dieux;
 Et leur Eſprit timide aura déuant ſes yeux
 L'Image du Veuuage & de la Seruitude.*

*Les faueurs de Zephire & celles des Estroilles,
Sans iamais se lasser, conduiront tes Vaisseaux;
Et Neptune rira quand il verra ses Eaux
Se cacher du Soleil sous l'ombre de tes Voiles.*

*le voy d'icy Thunis renuersé par ta foudre,
Qui confesse en pleurant ta Force & ta Valeur,
Et cherche à consoler sa funeste douleur
Au merite du bras qui l'a reduit en poudre.*

*C'est là que tes Exploits briseront comme verre
Ce que l'orgueil barbare a de plus furieux,
Et te couronneront des tiltres glorieux
De Pere des Soldats & d'Astre de la Guerre.*

ODE.

A FLOTE, le vieux Esclaue
De ce Dieu qui s'ayme mieux
Souz la voûte d'une Caue,
Que sur le plus beau des Cieux.

CHAVD *Amy de la Vertu,
Rare bonté que j'admire,
Cher FLOTE, pourquoy veux-tu
Que ie reprenne ma Lyre?
Tu deurois m'en dispenser :
Ses accords pourroient bleſſer*

*Les oreilles raffinées.
 L'ay veu cinquante Moissons,
 Et le froid de mes années
 A passé dans mes Chançons.*

*Crois-tu que les beaux Espris
 Qui suiuent ton ieune Prince,
 Respectent les cheueux gris
 D'vn Horace de Prouince?
 Apres les Vers aiustez
 Des Plautes ressuscitez
 Que toute la Cour embrasse,
 Vn Rimeur vieux & Gascon
 Ne scauroit de bonne grace
 Paroistre sur Helicon.*

*L'âge affoiblit mon discours;
 Et cette fougue me quite,
 Dont ie chantois les Amours
 De la Reyne MARGUERITE.
 C'est en vain que ie pretens
 De plaire aux Polis du temps:
 Trouue bon que ie me taisse.
 Tout ce que l'ay d'Auditeurs
 Est de ce regne où Nerueze
 Fut le Roy des Orateurs.*

*Pour auoir trop medité
 Sur l'Epigramme & sur l'Ode,*

*Mon Phebus est mal-traité
Des Escriuains à la mode.
S'il faut croire à leurs aduis,
Les Maistres que i'ay suiuis
Sont indignes de Memoire ;
Et ces Grands Originaux
Ont laissé toute leur Gloire
Dans le siecle des Courtaux.*

*En ma dernière saison,
Minerue m'est ennemie,
Et ma Rime & ma Raïson
Redoutent l'Academie.
Je voy le peu que ie vaux.
Je fay place à mes Riuaux.
Tous leurs Vers sont des merueilles ;
Et ceux qui parlent de moy
Choquent mesme les oreilles
Des Courtisans du feu Roy.*

*Bien qu'on m'ait veu careffé
De cét Auguste Monarque,
Et que Du Bray m'ait placé
Entre les Autheurs de marque,
Tous ces ieunes delicas,
Dont l'esprit fait peu de cas
De ce qu'un Vieillard débite,
Ont promis au Dieu Cornard*

*Qui fait bouillir la Marmite,
Les Ourages de MAYNARD.*

*La Muse ne me plaiſt point ;
Et ſans mon âge de glace,
Je cacherois mon pourpoint
Sous le fer d'une Cuiraffe.
En ce temps amy de Mars,
Où l'on oyt de toutes parts
L'airain bruyant des Trompetes,
Les Dieux du Gouvernement
Mettroient deuant cent Poëtes
Vn Drille de Regiment.*

*Ou i'ay l'eſprit de trauers,
Ou leur Politique eſt belle :
Ce n'eſt pas avec des Vers
Qu'on a dompté la Rochelle ;
Et qu'enſin nous auons mis
L'Effroy chez nos Ennemis,
Malgré leur force & leurs ruſes.
l'admire le Cardinal :
Il préfere aux Luts des Muſes
Les Flûtes de l'Arſenal.*

*Ces Réueurs de Cabinet,
Qu'une ſyllabe trauaille,
Sont Lyons dans vn Sonnet,
Et Cerfs dans vne Butaille.*

*Ils s'esloignent des hafars,
Et la Gloire des Cefars
N'est pas celle qui les pique.
La Muse a peu de Galans
Qu'on couche dans la Chronique,
Cofte-à-cofte des Rolans.*

*Le fer ne plaiſt nullement
A ceux qu'Apollon inspire ;
Ils ſont armez ſeulement
Des pointes de la ſatire.
Ie ne te déguife rien.
Vn Cœur fait comme le mien
Seroit dans l'inquietude,
Si noſtre Grand Potentat
N'auoit que des Gens d'Eſtude
Pour deffendre ſon Eſtat.*

*Au recit du moindre effort
Qui troubleroit la Frontiere,
Ma couleur ſeroit d'vn Mort
Que l'on porte au Cimetiere.
Ie croirois dans cét inſtant
Voir Paris qui te plaiſt tant
Plus deſert qu'vne Campagne ;
Et le puiſſant appareil
Du rouge Cadet d'Eſpagne
Interromproit mon ſommeil.*

*Il faut célébrer les Noms
De ces François indomptables
Qui courent droit aux Canons,
Comme FLOTE aux bonnes Tables.
Fay dire à ta belle vois
Que c'est par les beaux Explois
De ces Grands Hommes de Guerre
Que tu goûtes le repos,
Et qu'on verse dans ton Verre
Tant de Flacons & de Pots.*

*Sans le sang qu'ils ont versé
A la teste de nos Troupes,
LEAN DE VVERT eust fracassé
Tes Bouteilles & tes Coupes.
GALAS seroit l'heritier
Des Bourgeois de ton quartier,
Dont la Richesse est si grande ;
Et sur le nez des Maris
Auroit troussé la holande
Des Coquettes de Paris.*

*On les doit combler de biens
Au gré de leur esperance.
Ils sont les fermes soustiens
Des interêts de la FRANCE.
Mais le siecle est rigoureux
A ces Hardis Genereux
Dont la Valeur est si forte.*

*Souvent vn Suisse impudant
Les fait morfondre à la porte
De l'Hofel d'vn Intendant.*

*La plupart des Tresoriers,
Cher FLOTE, ont l'Ame si bonne,
Qu'ils dérobent aux Guerriers
Ce que le Prince leur donne.
De ce Larcin est venu
L'excez d'vn Luxe inconnu
Lors que la France estoit sage.
Ils sont si fous & si vains,
Qu'on trouue en leur équipage
La pompe des Souuerains.*

*Le moindre de leurs Valets
Est affublé d'écarlate.
Leurs maisons sont des Palais
Où l'or & l'azur éclate.
A belles forces d'Escus,
Ils érigent en Cocus
Les Maris de leurs voisines;
Et les soirs & les matins,
La chaleur de leurs Cuisines
Ne donne que des Festins.*

*On ne peut assez vanter
Vn Officier de Finance,
Qui se pique d'acquiter
Nettement vne Ordonnance;*

*Qui, plein d'Honneur & de Foy,
Ne prétend mettre chez soy
Qu'vne Richesse commune,
Et dont l'esprit est rauy
Quand LOVIS fait la fortune
Des Soldats qui l'ont seruy.*

*Peut-on avec trop de soin
Reconnoistre les merites
De ceux qui portent si loin
Nos Armes & nos limites?
Pour les traiter comme il faut,
Quel honneur est assez haut,
Et quel salaire assez riche?
C'est leur fameuse Valeur,
Qui dans la Maison d'Austriche
A fait entrer le Malheur.*

*ESPAGNE, qu'vn iuste dueil
Change tes yeux en fontaines!
Nous allons mettre au cercueil
Tes plus braues Capitaines.
Pers l'humeur de conquerir,
Et t'appreste à voir mourir
L'Espérance qui te flate.
Dy-moy, qu'a fait Cerbelon?
Que montrer, deuant Laucate,
Qu'il sçait ioüer du talon.*

*Tes Doms Diegues sont lassés
 Du mal qui les accompagne,
 Et craignent d'estre chassés
 D'Italie & d'Alemagne.
 Ton Orgueil déplaist à tous.
 MARS s'est declaré pour nous,
 Et le Bon-heur t'a quittée.
 On verra dans peu de iours
 Barcelonne reuoltée
 Implorer nostre secours.*

*Où vay-ie, pauvre Rimeur?
 Voy-ie pas que ie m'égare?
 Quoy! me voicy dans l'humeur
 De m'esteuer sur Pindare!
 Bizarrement agité,
 Je perds la timidité
 Dont mon Ame estoit si pleine,
 Et veux deuancer les pas
 Des Sçauans à qui Mecene
 Faisoit de si bons repas.*

*FLOTE, de qui l'amitié
 Chasse ma melancolie,
 Verras-tu bien sans pitié
 Vne œuure si mal polie.
 Pour l'honneur de mes vieux ans,
 Ne lis pas aux Courtisans
 Cét Ourage que ie t'offre.*

*le se demande instamment
De le cacher dans le coffre
Qui garde ton Testament.*

CHANSON.

PEGASE n'a point de merite
Qui, dans les Vers que ie médite,
M'oblige à l'appeller Diuin :
Sinon que l'on me persuade
Que de sa fameuse ruade
Il nasquit des sources de Vin.

*Mes desirs ne sont point esclaves
Des Fontaines comme des Caues ;
L'Eau m'incommode & me déplaist.
Il luy faut declarer la Guerre.
Elle assassine dans le Verre
Le bon Denis, tout Dieu qu'il est.*

*Ça, qu'on me donne vne Bouteille
Pleine de ce Vin qui réueille
Les esprits les plus languissans !
Le Nectar, luy, quite sa gloire,
Et les Dieux pour en venir boire
Se trauestissent en Passans.*

*Le demande sur toutes choses,
Garçon, que les portes soient closes
A qui voudra parler à moy.
Loin, bien loin, factions & brigues !
Si la Couronne a des intrigues,
Laiſſons-les au Conseil du Roy.*

*Mon ambitieuse esperance,
D'vn des premiers honneurs de France
Ne demande pas le Breuet.
Ma Barque aura le vent en poupe
Tant que le Flacon & la Coupe
Seront mes Armes de cheuet.*

*Quand vn Curieux me découure
Les importans secrets du Louure,
le condamne son entretien.
De quelque façon qu'on gouverne,
Pourueu que i'aille à la Tauerne,
Il me semble que tout va bien.*

*Que le malheur nous accompagne,
Et que la finesse d'Espagne
Dupe nostre facilité,
En dépit de ces Labirinthés,
Mon esprit à l'ombre des Pintés
Trouuera sa tranquillité.*

*Qui boit bien, morgue la Fortune,
Et des soins d'vne Ame commune*

*Jamais ne se trouue saisi.
Il rit au fort de sa disgrace,
Et son nez rouge fait qu'il passe
Pour Philosophe en cramoisi.*

*Nul trouble n'esmeut son courage,
Lors que Mars pour armer sa rage
Vient démeubler nos arsenacs,
Et ne fait point mauuaise mine
Pour la Peste ou pour la Famine
Que luy chantent les Almanacs.*

*Mon cœur est vn cœur de femele;
Mais dès que le fils de Semele
M'a suffisamment abreué,
Je croy qu'à mes faits Heroïques
Le plus hardy Preux des Chroniques
Doit ceder le haut du paué.*

*Mon orgueil bruit comme vn Tonnerre,
Et n'est point de Roy sur la Terre
A qui ie ne face vn deffy.
A la fierté de mon langage,
Il semble que i'ay mis en cage
Le Prestre-lean & le Sophy.*

*Deuant les gens dont la censure
Veut qu'on boiue avecque mesure,*

*le disparoy comme vn Lutin,
l'ayme à trinquer, la Tasse pleine,
Et voudroy pouuoir d'vne haleine
Humer Oâobre & Sainct-Martin.*

*le passe les nuits toutes nettes
Entre les Pots & les Sornettes,
lure, & gay comme vn Menestrier;
Et quand l'Ombre descend ses voiles,
le sollicite les Esfoilles
De prendre le Vin de l'Estrier.*

*Toutes les fois que ie suis yure,
le parle Fæbus comme vn Liure,
De ceux qu'on appelle Romans;
Et la façon dont ie m'explique
A des beautez de Rethorique
Qui par tout se font des Amans.*

*Après que la mort imployable
Aura de sa main effroyable
Saifi ma vieillesse au colet,
le veux qu'vne viue peinture
Embelisse ma Sepulture
De l'Image d'vn Gobelet.*

ODE.

ALCIPE, reuiens dans nos Bois.
 Tu n'as que trop suiuy les Rois,
 Et l'infidelle espoir dont tu fais ton Idole :
 Quelque bon-heur qui seconde tes Vaux,
 Ils n'arresteront pas le Temps qui toujours vole,
 Et qui d'vn triste blanc va peindre tes cheueux.

La Cour mesprise ton Encens ;
 Ton Riual monte, & tu descens,
 Et dans le Cabinet le Fauory te iouë.
 Que t'a seruy de fléchir le genous
 Deuant vn Dieu fragile & fait d'vn peu de boüe,
 Qui souffre & qui vieillit pour mourir comme nous ?

Romps tes Fers, bien qu'ils soient dorez.
 Fuy les iniustes adorez,
 Et descens dans toy-mesme, à l'exemple du Sage.
 Tu vois de près ta dernière saison :
 Tout le Monde connoist ton nom & ton visage,
 Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

Ne forme que des saints desirs,
 Et te sépare des plaisirs
 Dont la molle douceur te fait aymer la vie.

*Il faut quitter le séjour des Mortels,
Il faut quitter Filis, Amarante & Siluie,
A qui ta fole Amour esleue des Autels.*

*Il faut quitter l'Ameublement
Qui nous cache pompeusement,
Sous de la toile d'or, le plâtre de ta Chambre.
Il faut quitter ces Iardins toujours vers,
Que l'haleine des Fleurs parfume de son ambre,
Et qui font des Printemps au milieu des Hyuers.*

*C'est en vain que loin des harçars
Où courent les Enfans de Mars,
Nous laissons reposer nos mains & nos courages,
Et c'est en vain que la fureur des eaux,
Et l'insolent Borée, Artisan des naufrages,
Font à l'abry du Port retirer nos Vaisseaux.*

*Nous auons beau nous mesnager,
Et beau préuenir le danger,
La Mort n'est pas vn mal que le Prudent éuite
Il n'est raison, adresse, ny conseil
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocite
Arrouse des Païs inconnus au Soleil.*

*Le cours de nos ans est borné,
Et quand nostre heure aura sonné,
Cloton ne voudra plus grossir nostre fusée.
C'est vne Loy, non pas vn chastiment,*

*Que la necessité qui nous est imposée
De servir de pasture aux vers du Monument.*

*Refous-toy d'aller chez les Mors ;
Ny la Race, ny les Tresors
Ne scauroient t'empescher d'en augmenter le nombre :
Le Potentat le plus grand de nos iours
Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien qu'une ombre,
Auant qu'un demy-siecle ait acheué son cours.*

*On n'est guere loin du matin
Qui doit terminer le Destin
Des superbes Tyrans du Danube & du Tage.
Ils font les Dieux dans le Monde Chrestien :
Mais ils n'auront sur toy que le triste avantage
D'infecter un Tombeau plus riche que le tien.*

*Et comment pourrions-nous durer ?
Le Temps qui doit tout deuorer,
Sur le fer & la pierre exerce son empire ;
Il abatra ces fermes Bastimens
Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que porphire,
Et qui iusqu'aux Enfers portent leurs fondemens.*

*On cherche en vain les belles Tours
Où PARIS cacha ses Amours,
Et d'où ce Féneant vit tant de funeraïlles.
Rome n'a rien de son antique orgueil,
Et le vuide enfermé de ses vieilles murailles
N'est qu'un affreux obiet & qu'un vaste cercueil.*

*Mais tu dois avecque mespris
 Regarder ces petits débris:
 Le Temps amenera la fin de toutes choses;
 Et ce beau Ciel, ce lambris arçuré,
 Ce Theatre, où l'Aurore espanche tant de Roses,
 Sera bruslé des feux dont il est esclairé.*

*Le grand Astre qui l'embellit
 Fera sa Tombe de son Lit:
 L'Air ne formera plus ny Grestes, ny Tonnerres;
 Et l'Vniuers, qui dans son large tour
 Voit courir tant de Mers & fleurir tant de Terres,
 Sans sçauoir où tomber, tombera quelque iour.*

MANIFESTE.

PETITS Gentils-hommes à Liéure,
*A qui mes Vers, comme la Fiéure,
 Alterent le sang & le pous,
 Sçachez que i'ay l'Ame trop vaine
 Pour vouloir me donner la peine
 De méditer rien contre vous.*

*Lisez & relisez mes Rimes,
 Sans apprehender que vos crimes
 T soient peints en nulle façon.
 Certes vostre esprit est malade
 S'il est vray qu'il se persuade
 D'estre digne d'un tel soupçon.*

*Vous n'avez raison ny ceruelle,
Et qui vous connoist vous appelle
Brutaux, hargneux & mal-faisans :
Mais ie vous laisse dans vos vices,
Et mes ingenieux caprices
Ne s'attachent qu'aux Courtisans.*

*C'est pour eux qu'il me plaiſt d'eſcrire.
Ils ont preferé ma Satire
A celle des ſiecles paſſez ;
Et, ſans feinte & ſans amertume,
Leur eſprit honnore ma plume
Après qu'elle les a bleſſez.*

*Quoy que l'Enuie en puiſſe dire,
Les Vers que la Muſe m'inspire
N'ont rien qui ne ſoit clair & net ;
Ils ſe font des Amys au Louvre,
Et mon grand Roy veut qu'on leur ouure
La porte de ſon Cabinet.*

*De grace, petite Nobleſſe,
Commandez à voſtre foibleſſe
Qu'elle n'en face plus de cas.
Ce meſpris leur eſt ſouhaitable :
Mes Ourages pour voſtre table
Sont des ragouts trop delicas.*

*Que la flâme du Ciel me tuë,
S'il aduient que ie perpetuë*

*L'honneur de vostre souuenir /
Vne rareté si petite
N'est pas vn paquet qui merite
Qu'on l'adresse au siecle à venir.*

*Vostre Nom, ie vous le proteste,
Ailleurs que dans ce Manifeste
N'aura iamais lieu dans mes Vers.
Estes-vous piquez d'une Mouche?
Les blasphemes de vostre bouche
Font horreur à tout l'Vniuers.*

*Vous voila soudain en Campagne
Sur quelque Rosse d'Allemagne
Lasse de seruir au Charroy.
Sans craindre Eschaffaut ny Galere,
Les fougues de vostre colere
Font la figue aux Edits du Roy.*

*Emparez de l'extrauagance
De vostre brutale arrogance,
Vous iurez d'aplanir les Monts;
Et vous faisant tenir à quatre,
Vos bras menacent de combatre
Et les Monstres & les Demons.*

*Les Soldats & les Capitaines,
Vous les dégorgez à centaines,
Comme s'ils estoient des poulets.*

*Que vos menaces estourdies
Sont de plaisantes Comedies
A faire rire vos Valets !*

*Vostre dépit esclaire & tonne,
Et iure que s'il s'abandonne
Il détruira le Genre Humain.
Miracle de l'âge où nous sommes :
Vous tuez aujourdhuy des Hommes
Qui vous souffleteront demain.*

*Si les infidelles pratiques
De nos Ennemis Domestiques
Réuëilloient nos derniers discors,
Que vos insolences brauaches
Contre les Brebis & les Vaches
Feroient de genereux efforts !*

*Pour moy, dont la foiblesse est grande,
Et qui deormais ne demande,
Sinon à viure doucement,
Le coniuere mon bon Genie
De me sauuer de la manie
Des Tireurs d'Esclaircissement.*

*Ces Brutaux ont todiours querelle
Avec la Raifon naturelle.
Ils sont moins Hommes que Mulets.
Puis mon oreille pacifique*

*Goûte beaucoup mieux la Musique
Des Flûtes que des Pistolets.*

EPIGRAMME.

PEVX-TV bien auoir pretendu
A l'honneur d'écrire à la mode?
ROBIN, ie me suis morfondu
Pour auoir leu ta nouvelle Ode.
La Noruege n'a point d'Hyuers
Qui soient glacez comme tes Vers.

ODE.

COMTE, illustre par mille preuues,
Ie te salvé en ce beau iour
Que l'An a mis des Botes neuues
Pour aller refaire son tour.

*Puiffes-tu durant son voyage
Estre doucement diuerty
Dans le magnifique Hermitage
Que tes bisfayeux t'ont basty.*

*Puiffes-tu sans inquietude
Viure esloigné des Fauoris,*

*Et treuver dans ta solitude
Toutes les douceurs de Paris.*

*Puiffes-tu manger, boire & rire
Loin des Rustiques & des Sots,
Qui nous accusent de médire
Quand nous debitions de bons mots.*

*Puiffes-tu viure comme vn Prince,
Manger tout, & n'imiter pas
Tant de petits Grands de Prouince
Qui font de si maigres Repas.*

*Puiffes-tu n'auoir point ennuie
De mesnager ton reuenu,
Iusqu'à ce qu'un siecle de vie
Te face débile & chenu.*

*Puiffent la Bisque & la Composte
Multiplier tes Creanciers ;
Et puiffes-tu n'auoir point d'Hoste
Qui n'admire tes Officiers.*

*Puiffent tes bontez naturelles
Se lasser des petits Cadets,
Qui te souhaitent des querelles
Afin d'engraiffier leurs Bidets.*

*Puiffes-tu dans tes belles Festes
Ne perdre que peu de momens*

*Avec ces Braues dont les testes
Sont pleines d'esclairciffemens.*

*Puiffes-tu lire mon Estrene
Comme tu lis vn beau Roman,
Sans que ton esprit se pourmene
Chez l'Anglois où chez l'Aleman.*

*Puiffes-tu la parfumer d'Ambre,
Et dire au premier des Valets
Que tu fais seruir à la Chambre,
De la mettre avec tes Poulets.*

LE SOLEIL,

A la Reyne, Mere du Roy.

ODE.

ADORABLE Princesse,
Il est temps que ie cesse
De courir dans les Cieux,
Et que ma flâme cede
Le rang qu'elle y possède
Aux flâmes de tes yeux.

O Beauté sans exemple,
Où Nature contemple

*Son pouuoir noppareil,
Depuis l'heure premiere
Que tu vis ma lumiere
le ne suis plus Soleil.*

*Ton feu qui me surmonte
Me donne tant de honte
Lors que ie fay mon cours,
Que cét affront m'inuite
A prier Amphitrite
De m'embrasser toùjours.*

*Ma Clairté vagabonde,
En quelque part du Monde
Qu'elle éclaire aux Humains,
Ne voit rien qui n'admire
Le bien que ton Empire
Doit à tes belles Mains.*

*Ta Prudence a des charmes
Qui font tomber les Armes
Des mains des plus Grands Rois,
Et mettent dans les bouches
Des gens les plus farouches
La gloire de tes Loix.*

*Puis tes Saints Exercices
Contre l'effort des vices
Ont si bien combatu,*

*Que les Chançons des Anges
N'auront pas des louanges
Dignes de ta Vertu.*

*L'Art de la Flaterie,
Aux Graces de MARIE
Ne peut rien adjoûter :
Sa Gloire s'est haussée
Où mesme la pensée
Tasche en vain de monter.*

*Astres, dont la puissance
Enrichit la Naissance
De cette Dèité,
Jamais vostre largesse
Ne mit tant de Sageffe
Avec tant de Beauté.*

*Façent les Destinées
Que le cours des Années,
Qui ne pardonne à rien,
Conserue l'auantage
Que ce parfait Visage
Emporte sur le mien.*

ODE.

O ! *Que mon Destin seroit beau,
Si iusqu'au de-là du Tombeau
Ma passion me pouuoit suiure.*

*le mourrois sans plus differer :
Mais ie crains qu'en cessant de viure
le cesse de vous adorer.*

*Depuis que vostre esprit leger
S'est repenty de m'obliger,
La Mort est toute mon enuie.
Ie hay les Hommes, & le Iour ;
Et si ie conserue ma vie,
C'est pour conseruer mon Amour.*

*Confessez que vous auez tort,
Après m'auoir aymé si fort,
De m'oster de vostre memoire ;
Et sçachez que ce changement
Est iniurieux à la gloire
Qu'on donne à vostre Iugement.*

*Mais, quoy ! c'est trop deliberer.
Il faut mourir, & se tirer
Des rigueurs de ma seruitude.
CLORIS, vous choquez la raison ;
Et payez d'une ingratitude
Vne Amour sans comparaison.*

*L'Amant qui m'a dépossédé,
N'a iamais esté regardé
Pour la hauteur de ses merites.
Cessez de luy vouloir du bien,*

*Vos Loix sont dignes d'estre escrites
Dans vn Cœur plus haut que le sien.*

*Il n'est ny bien fait, ny bien né;
Et personne n'a deuiné
D'où vient que vous en faites conte.
Vous estes dans l'aveuglement,
Puisque vos beaux yeux n'ont pas honte
De commander si bassement.*

ODE.

VIVRAY-IE long-temps miserable,
Loin de cette Nymphé adorable
Dont les beaux yeux me sont si chers,
Hoste d'un Païs solitaire
Où ie suis contraint de me taire,
Si ie ne parle à des Rochers.

*O! que la Fortune des Hommes
Qui vivent au iour où nous sommes,
Dépend d'un volage Destin.
A peine la plus assurée
Peut-elle estendre sa durée
Depuis le soir iusqu'au matin.*

*L'Ame d'ayse & d'Amour rauie,
l'ay passé l'Auril de ma vie*

*Dans la Cour de mon ieune Roy:
Où j'adorois le beau Visage
De la plus aymable volage
Qui iamais ayt rompu sa foy.*

*Celle qui combla d'infortune
Les murs qu'Apollon & Neptune
Esleuerent iusques aux Cieux,
Quoy que la Grece nous raconte,
N'eut sçeu qu'auccque de la honte
Paroistre deuant ses beaux Yeux.*

*Ses Yeux ont des fiertez aymables;
Et les Cœurs les plus estimables
Font vanité de s'y brusler.
Pour plaire à ces beaux homicides,
Les Achilles & les Alcides
N'auroient pas rougy de filer.*

*N'ay-ie pas suiet de me plaindre
De l'Astre qui m'a pù contraindre
De reuenir dans ces Desfers.
La Mort ne m'eust pas esté dure,
A l'égal des maux que i'endure
Loin de la Belle que ie sers.*

*Soit que la nuit tende ses voiles,
Ou que la clarté des Estoilles
Se cache deuant le Soleil;*

*Mon visage est trempé de larmes ;
Et mes yeux ignorent les charmes
Qui nous font aymer le sommeil.*

*Mes regrets par leur violence
Troublent la paix & le silence
Des Bois solitaires & sains ;
Et sous leur ombre il ne se cache
Pan, ny Dryade qui ne sçache
Le desastre dont ie me plains.*

*Selon le conseil de la rage
Qui m'oste le tiltre de Sage,
Je deurois me desespérer,
Et par la mort finir ma peine ;
Puis qu'en cette absence inhumaine
Je ne vis que pour endurer.*

*S'il plaisoit à mes Destinées
D'acheuer mes tristes iournées,
Je verrois la fin de mes Vœux :
Pourueu que sur ma Sepulture
Ce Chef-d'œuvre de la Nature
Arrachast l'or de ses Cheveux.*

*L'yrois aux ombres amoureuses,
Qui dans les Campagnes heureuses
Reposent sous les mirthes vers,
Dire que mon Nom a la gloire*

*D'estre viuant en la memoire
La plus belle de l'Vniuers.*

*Qu' va ma raison débauchée ?
CLORIS ne seroit pas fâchée
Que mon destin fust terminé.
Elle est pour moy toute de glace,
Mon Riual occupe ma place ;
Et rit de me voir détrôné.*

*O ! que la Femme est imparfaite ;
Et que ie fus certain Prophete,
Quand, le cœur de crainte remply,
Ie luy prédis, m'éloignant d'Elle,
Ce que son humeur infidelle
A depuis si bien accompli !*

ODE.

*I E souhaiterois d'estre né
Aueugle comme infortuné.
Ce desir n'est-il pas estrange ?
Mais si la rigueur d'un lalous
Me priue de voir mon bel Ange,
Mes yeux, à quoy me seruez-vous ?*

*Submergé dans l'eau de mes pleurs,
Ie croy que la saison des Fleurs*

*N'a du noir en sa peinture.
 le condamne sa nouveauté;
 Et me semble que la Nature
 A perdu toute sa beauté.*

*CLORISE, dissipez la nuit
 Où vostre absence m'a réduit;
 La Raison vous en sollicite.
 Trauaillez à changer mon sort,
 Ma passion est vn merite
 A qui vous deuez cét effort.*

*Vostre bel Esprit qui voit tout
 Vient si facilement à bout
 De tout ce qu'il veut entreprendre:
 Que le Iugement le plus clair
 N'a pas d'armes pour s'en deffendre,
 Quand vous le voulez aueugler.*

*Réueillez-vous. Pensez à moy:
 Ou i'accuseray vostre foy
 D'estre aussi fragile que verre;
 Et diray que cette prison
 Où vous iurez qu'on vous enferme,
 Est plus pretexte que raison.*

*Ma peur est qu'un nouveau dessein
 Ne m'ait tiré de vostre sein
 Où mon Image estoit si viue.*

*Le parle de cette façon,
Par ce qu'une Amour excessive
Est toujours pleine de soupçon.*

*Si vous estiez sans liberté,
Le chagrin auroit emporté
Les rozes de vostre Visage ;
Les pleurs auroient vsé vos yeux ;
Et gasté le plus bel Ourage
Qui soit iamais venu des Cieux.*

*On me dit qu'à chaque moment
Vostre teint prend visiblement
Quelque grace toute nouvelle ;
Et que malgré vos desplaisirs
Iamais vous ne fustes si Belle,
Ny si digne de mes desirs.*

*Belle cause de mon ennuy,
Le Ciel vous fera plus que luy
Si sa largesse continuë :
Mais ce bon-heur ne me plaiſt pas,
Mon esperance diminuë
Quand vous augmentez en appas.*

*Le voy que vostre vanité
N'aura plus rien de limité
Au grand mal-heur de mes seruites ;
Et presage que vostre Autel*

*Ne voudra plus de sacrifices
Que de la main d'un Immortel.*

*Mais quand vous tiendrez sous vos Lois
La liberté de mille Rois,
Vous devez souffrir mon hommage ;
Ce bel Astre qui fait le iour
Ne sçauroit voir en son voyage
Rien de si grand que mon Amour.*

ODE.

DIEUX ! ne m'aidez-vous pas ?
*La cruauté du trépas
Est au deçà de ma peine.
Tous les soins démesurez
Dont nostre vie est si plaine,
Sont mes ennemis iurez.*

*Je ne puis me figurer,
Comme quoy i'ai pu durer
Si long-temps dessus la Terre.
LYSE, le plus lâche effort
Des maux qui me font la guerre,
Peut faire vne prompte mort.*

*Si les Cieux ne m'estoient sours,
Ils acheueroient le cours*

*De ma funeste aduantage.
Je ne pretens plus de bien
Ailleurs qu'en la Sepulture :
C'est où l'Amour ne peut rien.*

*Ce desordre vient de toy,
Tu deurois trembler d'effroy
Quand ma plainte se reueille :
Mais, LYSE, au lieu d'en fremir,
Il semble que ton oreille
N'ayme qu'à m'oüyr gemir.*

*Depuis que tes beaux Cheueux
Sont les chaisnes de mes vœux,
Et l'obiet de ma souffrance,
Que n'a pas fait ta rigueur,
Pour deffendre à l'Esperance
De consoler ma langueur ?*

*Adieu, LYSE, ie ne puis
Viure en l'estat où ie suis :
Il faut qu'enfin ie succombe ;
Et que mon Cœur enragé
Aille briser dans la tombe
Les fers dont tu l'us chargé.*

CHANSON DES BERGERS,

Pour vn Ballet.

BERGERES, les Merueilles
De Nature & des Cieux,
Vos graces nompareilles
Rauissent tous les yeux;
Et les qualitez de vos diuins Espris,
Sont sans pris.

Malgré tant de suplices
Dont vous nous tourmentez,
Nous faisons nos delices
D'adorer vos Beautez.
S'il en faut mourir, nous ne regretons pas
Le trépas.

L'Ame la moins sensible
Aux appas du plaisir,
Croit qu'il est impossible
De vous voir sans desir.
Tout ce que l'Amour a de rare & de dous,
Est en vous.

A

MESSIRE CHARLES DE NOAILLES

EVESQUE DE SAINT-FLOVR.

Pour son Liure, intitulé,
L'Empire du Iuste.

ODE.

Que ce Liure fera de bruit
Par tout où la Raison domine,
Et que les Princes qu'il instruit
Sont obligez à sa Doctrine!
Qu'il persuade puissamment:
Que son profond raisonnement
Est remply d'un sage artifice!
En l'estat qu'il s'offre à nos yeux,
Qui voudra luy faire Iustice,
Le doit croire tombé des Cieux.

*Je ne voy pas que sans transport
Un bon Esprit le puisse lire.
Il a ie ne sçay quoy de fort,
Qu'on peut mieux admirer que dire.
C'est icy que la Royauté
Estale sa pure beauté,
Pour confondre la Tyrannie;*

*Et que le soin des Potentats
Doit venir chercher le Genie
Qui fait prospérer les Estats.*

*Ces critiques imperieux,
Ces nouveaux Tyrans du langage,
Cesseront d'estre iniurieux
Pour admirer ce grand Ourage.
Il est sans modele & sans pris,
Et nos Catons seront surpris
Des beaux sentimens qu'il débite.
Ce Liure releu mille fois
Fera confesser qu'il merite
De vieillir dans les mains des Rois.*

*CHARLES, la Maison dont tu fors
A mis des Heros sur la Terre,
De qui les genereux efforts
Ont rauy le Dieu de la Guerre.
Leur bras a dignement seruy,
Et nos Rois les ont à l'enuy
Comblez d'honneur & de puissance;
Mais on voit icy pleinement
Que la hauteur de ta naissance
N'est que ton second ornement.*

*Bien que le Nom qu'ils ont laissé
N'ait point d'ombre qui l'environne,
Et qu'il ne puisse estre effacé*

*Quelque assaut que l'oubly luy donne ;
Bien que la Mer où le Soleil
Se tire des bras du Sommeil,
Celebre encore leurs merueilles,
Tu seras plus grand en tous lieux
Par le merite de tes veilles
Que par celuy de tes Ayeux.*

*Les Muses ont tant d'Amoureux
Qu'Apollon mesme s'en estonne ;
Mais ie te croy le plus heureux
De ceux que leur faueur coronne.
Ta science n'a point de bout.
Ta connoissance entre par tout,
Et ta sagesse est consommée.
Ces aduantages sont si beaux,
Qu'il faudra que la Renommée
Cesse d'admirer les Tombeaux.*

*Que ton Destin est glorieux,
CHARLES! Tout ce que tu composes
Est admiré des Curieux
Qui connoissent les belles choses.
Dans la troupe de tes suiuaus,
On voit paroistre les Sçauans
En l'Art de Parler & d'Ecrire.
Ils sont obligez de t'aimer :
C'est ton discours qui leur inspire
Tout ce qui les fait estimer.*

*Ton Cœur à qui la Piété
A donné de si fortes armes,
Qu'il a vaincu la Volupté,
Et triomphé de tous ses charmes;
Ton Esprit tranquille & prudent,
Qui dans le plus triste accident
Fait admirer sa patience
A la honte des siècles mors,
Ont mérité que la Science
T'enrichit de tous ses trésors.*

*Elle ne se plaît à loger
Que dans ces Ames épurées
Que le Monde ne peut changer,
Et qui sont par tout reuerées.
En vain ces Curieux mal-nés,
Que le Vice a desordonnés,
Veulent se la rendre propice.
Elle refuse leur Encens,
Et ne veut point de Sacrifice
Que de la main des Innocens.*

*Depuis que nostre demy-Dieu
Veut que la Justice le guide,
Et que son Cœur est le saint-lieu
Où la pure Vertu réside,
Quel Sage n'admire le soin
Que tu prens à te mettre loin
Des reproches & de la honte,*

*Et quel Prelat peut-on choisir
Qui rende si dignement conte
De tout le temps de son loisir ?*

*Vn Pareffeux qui ne fait rien
Est vn corps qui n'a point de teste.
Certes, le temps est le seul bien
Dont l'espargne est toujours honneste.
La Gloire veut que ses Amis
Ne soient pas de ces endormis
Qui ne cherchent que les tenebres :
Vn Homme doit porter ses veux
A laisser des marques celebres
Qui le montrent à ses Neueux.*

*Ceux dont tu peux estre imité
Sont paistris d'une belle boüe :
Qu'as-tu fait, qu'as-tu medité
Qui ne demande qu'on te louë ?
Ta vertu ne cesse d'agir,
Et sa constance fait rougir
La face blesme de l'Enuie.
Tu fers si bien les Immortels
Que tous les momens de ta vie
Sont utiles à nos Autels.*

*Tu reigles tes mœurs au compas
D'une conduite si modeste,
Qu'il semble que tu ne veux pas*

*Que ton Esprit se manifeste.
Quelque grand que soit ton Employ,
Quoy que les Rois fassent pour toy,
Ton humeur n'en est pas plus vaine;
Et si l'on t'oblige à parler
Des graces dont ton Ame est plaine,
Tu ne tends qu'à les rualer.*

*Tu iuges que ce n'est que vent
Que l'ambition de paroistre;
Qui ne te frequente souvent,
A de la peine à te connoistre.
Tes secrets profonds & cachez
Sont bien dignes d'estre cherchez:
Plus on te voit, plus on t'honore,
Et ton entretien nous fait voir
Que ce que ton Esprit ignore
Est ce qu'il ne faut pas sçavoir.*

*Ce Liure n'a point de pareil
En la fin de plaire & d'instruire,
Et tu reiettes le conseil
Qu'on te donne de le produire.
Tu le veux encore garder,
Et ne peux te persuader
Qu'il doive triompher des Parques.
Prends yn contraire sentiment,
Et ne cache plus aux Monarques
L'Art de commander iustement.*

*Le Demon qui sert de soutien
A l'éternité d'un bon Liure,
Seroit iniuste si le tien
Deuoit un iour cesser de viure.
Il sera toujours regardé :
Aussi n'a-t'il rien de fardé,
Sa Doctrine est iuste & profonde ;
Et malgré l'iniure des ans,
Plus il entretiendra le Monde,
Plus il aura de partizans.*

*Il évitera le trespas
Au gré de la race future ;
Et tout entier tu n'iras pas
Souz la nuit de la sepulture.
Ta gloire ne scauroit passer :
Le Temps a beau la menacer,
Il n'en sera iamais le maistre,
Et tes Escrits seront ouuers
Des Hommes qui ne doiuent naistre
Qu'aux derniers iours de l'Vniuers.*

*Haste-toy de mettre en nos mains
Ce miracle de ton Estude ;
Un delay de plusieurs demains
Nous combleroit d'inquietude.
Tous ceux à qui ton Nom est cher
Se lassent de te reprocher
L'iniuste peur qui te retarde.*

*Croy-les, ils sont Iudicieux ;
Et fuy que LOVYS se regarde
Dans vn Miroir si precieux.*

*Ce Prince qui veille toujours
Pour la felicité publique
Sera charmé de tes Discours
Et de ta sainte Politique.
Il dira que nos Efcruains
Sont des ignorans & des vains
S'ils pensent égaler ta gloire,
Et qu'vn si merueilleux Efcrit
N'apporte pas à son Histoire
Moins de lustre qu'à ton Esprit.*

*Ce vray portrait de sa vertu
Le remplira d'autant de ioye
Qu'il en eut d'auoir abatu
L'orgueil d'Espagne & de Sauoye ;
Et deuant les yeux des Anglois,
Mis souz le pouuoir de ses lois
Les hauts rempars de cette place
Où nos Ennemis intestins
Faisoient au gré de leur audace
Nos bons & nos mauuais destins.*

*Va, fuy ton Present hardiment.
N'apprehende rien de sinistre,
Et prens-bien garde au mouuement*

*Des yeux de nostre Grand Ministre.
Ils te font vn signe qui dit
Que ton Liure, plain de credit,
Sera les delices du Louure ;
Et qu'vn si diuin entretien
Merite qu'vn Chapeau te couure,
Qui soit de la couleur du sien.*

SONNET.

TRAVAILLE utilement pour la Posterité.
*Abandonne la Fable, & prens soin de l'Histoire.
Ton Esprit plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera sa gloire.*

*Tu Plume, GOMBERVILLE, a touché les Sçauans
Dont le goust espuré connoist les bonnes choses ;
L'Art qui fuit les Discours fleuris & deceuans,
Monstre toute sa pompe en ce que tu composes.*

*Cette heureuse Eloquence abaisse tes Riuaux.
La Court ne cherche plus que tes fameux travaux :
Tes Princes fabuleux l'ont puiffamment charmée.*

*ROME plaint les diferts qu'Auguste a careffés.
Tes Escrits ont enfin guery la Renommée,
De l'amour qu'elle auoit pour les siecles passés.*

A

MONSEIGNEUR LE CARDINAL,

Duc de Richelieu.

ODE.

MVSE, il faut reprendre ta Lyre,
 Et l'accompagner de ta voix.
 ARMAND nous aime; & ie desire
 Qu'il t'écoute encore vne fois.
 Les grandes choses qu'il manie,
 Demandent que ton harmonie
 Ne luy dérobe qu'un moment :
 Amuser cette Ame heroïque,
 Seroit pecher visiblement
 Contre la fortune publique.

*Apollon est plein d'iniustice,
 Il me refuse les accorts,
 Dont, pour recouurer Euridice,
 Orphée alla flatter les morts.
 Nostre gloire sera petite
 Si ton effort ne ressuscite
 L'air de ces diuines Chançons
 Qui regloient les mœurs inciuiles,
 Et, sans le secours des Massons,
 Donnoient des murailles aux Villes.*

ARMAND, qui foy les destinées
Des Peuples & des Souuerains,
Et qui donnes à nos années
Des iours si doux & si serains,
Le bruit de ta Vertu m'anime ;
Et si ie voy que ton estime
Soit fauorable à mes trauaux,
Je consacreray ta Memoire,
Par des veilles dont mes Riuaux
Ne sçauroient obscurcir la gloire.

Mais pour acquiter ma promesse,
Et conduire ce grand dessein,
Il faudra que l'eau de Permesse
Mette vn nouveau feu dans mon sein.
Ma vieillesse est froide & tardie ;
Et dans ma force la plus viue,
Quelque ardeur qui m'ait possédé,
Il n'est rien party de mes veilles
Qui n'ait touiours aprehendé
De faire souffrir tes oreilles.

Au poinct où l'on te voit paroistre
Je te regarde comme vn Dieu,
Qui pour se faire méconnoistre,
A pris le nom de RICHELIEV.
La Sageffe que tu nous montres
En toute sorte de rencontres
Force l'Espagne à te louer.

*Iamais ta vertu ne chancele ;
Et le mal-heur doit aduoüer
Qu'il est toujours foible contr' elle.*

*Les Morts qui t'ont quité la place
Qui t'aproche de ton grand Roy,
Quelque bruit que leur gloire face
N'ont iamais agi comme toy.
L'Art de préuenir les pratiques
Estrangeres, & domestiques,
Leur fut vn secret inconnu ;
Et, sans mentir, nous pouuons dire,
Qu'ils ont laschement soutenu
La dignité de cét Empire.*

*Tandis que leur molle Prudence
A regné dans les grands Emplois,
N'a-t'on pas avec impudence
Flestry la maiefté des Loix.
Soubs des Ministres si timides,
Les Factieux & les Perfides
Respandoient par tout leur poison ;
Et les reuoltes insensées
En cette funeste saison
Furent souuent recompensées.*

*Dans vn Eftat où la Malice
Oze agir avecque vigueur,
Sans craindre prison ny suplice,*

*La Clemence est vne rigueur.
Si tu veux couper les racines
De nos miseres intestines,
Arme toy de seuerité.
Themis veut souuent des Victimes
Aux climats où l'impunité
Est la forte amorce des crimes.*

*En vain les vents pouffent nos voiles
Contre les bancs & les rochers ;
Et le triste aspect des Estoiles
Menace l'esper des Nochers !
Tant que nostre leune Monarque
Voudra que tu guides sa Barque :
Je ne crains la Mer, ny le Sort.
Tu sçais préuenir les naufrages ;
Et treuuer le calme du Port
Dans le tumulte des Orages.*

*L'Europe n'a point de Prouince
Où l'on puisse voir aujourd'huy,
Luire la Maïesté d'vn Prince
Qui soit absolu comme luy.
Dans les bornes de sa Puissance
Il ne treuue qu'obeissance :
Tout fleschit soubz sa volonté ;
Et c'est à tes soins que l'on donne
La Gloire d'auoir adiouté
Ce nouveau lustre à sa Couronne.*

*Le merite de tes seruices
A donné de l'estonnement,
A ceux qui par leurs artifices
Diffament le Gouvernement.
Leur cœur admire ton Genie ;
Et condamne la calomnie
Dont leur rage t'a combatu,
Souffre-les avec patience :
Lorsqu'ils déchirent ta Vertu,
Ils démentent leur conscience.*

*Méprise l'effort de l'Enuie :
Ses coups les plus iniurieux,
Ne peuuent rien contre vne vie
Dont tous les iours sont glorieux.
Tu préuoyance émerueillable,
Iette vne lumiere semblable
A celle qui vient du Soleil :
C'est vne Vertu si feconde,
Qu'elle peut fournir du conseil
A tous les Monarques du Monde.*

*Les satyres où l'on te blâme,
Ne sont que des esprits menteurs,
Qui ne seruent qu'à rendre infame
La memoire de leurs Auteurs.
On les condamne. On les déteste.
Leur imposture est manifeste
A l'esprit de tous les Mortels,*

ARMAND, tes Vertus sont si grandes
Qu'autrefois dessus mille Autels
Elles auroient eu des Offrandes.

Ton Ame est vn diuin Ourage,
Où par vn rare assement
Le Ciel a mis le grand Courage
Auecque le bon Iugement.
Tu marches sur les pas d'Alcide,
Et si la Raison qui te guide
Eut apprehendé les dangers,
Nous serions priués de la ioye
D'auoir du sang des Estrangers
Rougi les Neiges de Sauoye.

Ton hardy conseil humilie
Ce que l'Espagne a de fierté;
Et fait refoudre l'Italie
A recouurer sa liberté.
Sans toy le succès de nos Armes
Ne nous eut produit que des larmes.
Les vaincus seroient les Vaincaurs;
Et, comme au fiecle de nos Peres,
La Discorde eut mis dans nos caurs
Tout le venin de ses Viperes.

Ces merueilles inimitables
Deuroient-elles pas empescher
Nos voisins les plus redoutables

*De gronder & de nous fascher ?
 Ils prouoquent nostre colere,
 Mais ils treuueront le salaire
 De leurs foles temeritez :
 Mars nous rit, & ne veut plus estre
 Liberal de prosperitez,
 Qu'à la Vaillance de ton Maistre.*

*Le Rhin, en sa Grote profonde,
 Tremble au recit de nos efforts,
 Et préuoit que toute son Onde
 Sera Françoisse en ses deux bors.
 Il se croit déia nostre Esclaue.
 Toutes les Prouinces qu'il laue
 Veulent embrasser nos genous ;
 Et nos aduantures sont telles,
 Que l'Aigle, pour voler à nous,
 Commence à déployer ses aistles.*

*Ces François remplis d'insolence,
 Ces Criminels audacieux,
 Qui n'aiment que la violence
 Et les proiets séditieux,
 Ces felons qui grondent sans cesse,
 Esperent malgré ta sagesse
 De nous faire vn triste aduenir ;
 Et c'est par leurs soins infidelles
 Qu'on pretend de nous desunir
 Et de reueiller nos querelles.*

*Mais leur rage ne ſçauroit nuire.
Mars & Bellone t'ont promis
De ne tonner que pour deſtruire
Les Eſtats de nos Ennemis.
Noſtre vie eſt pleine de charmes,
Nous les gouſtons loin des allarmes
Dans vn calme delicieux,
Lorsque la moitié de la Terre
Dèreſte les ambitieux,
Et ſouffre les maux de la Guerre.*

*C'eſt toy qui donnes à la France
Cette belle tranquillité,
Auecque la iuſte eſperance
De tout ce qu'elle a merité.
Ton Prince te deura le titre,
Ou de Conquerant, ou d'Arbitre
Du Monde Infidelle & Chreſtien.
Tu rencontreras mille obſtacles,
Mais vn Eſprit comme le tien
Ne doit faire que des miracles.*

A MONSEIGNEVR

l'Eminentiffime Cardinal de Lyon.

SONNET.

ALPHONSE, que mon cœur a toujours admiré,
Que ton eſprit eſt clair ! Que tes bontez ſont grandes !

*Et que nous dormirions dans vn calme assuré,
Si le Ciel t'accordoit ce que tu luy demandes !*

*Je veux apprendre à tous qu'il n'appartient qu'à toy,
En vn siecle ennemy de la belle franchise,
De parler hardiment des interests du Roy,
Des mal-heurs de l'Europe & de ceux de l'Eglise.*

*La prudence d'ARMAND fust sans comparaison.
Tes peres sont fameux; et toute ta Maison
Est celebre en Sageffe, & celebre en Vaillance.*

*Mais tu ne cedes pas à tant d'Illustres mors.
Ton Merite est si grand, que le Sang dont tu sors
N'a iamais rien donné de plus grand à la France.*

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL

DE RICHELIEV.

Sur l'heureux succez du voyage de
Languedoc.

ODE.

CESSONS de répandre des larmes,
Nostre mal-heur s'est retiré,
Et l'heureux succez de nos armes

Nous promet vn calme assure.
Resuscitons nostre esperance,
La fortune rit à la France;
LOVYS est craint & glorieux,
Et sa foudre a brisé les testes
De ces Rebelles furieux
Qui s'affligeoient de nos Conquestes.

Vn excès d'aïse me transporte
Que mortel n'a iamais connu:
La guerre domestique est morte,
Et le bon siecle est reuenu.
Nos volonteꝝ sont satisfaites,
A la honte de ces Prophetes
Qui nous auoient tant menaceꝝ;
Nous osterons l'audace aux crimes,
Et ne ferons plus oppresseꝝ
Par des Maïstres illegitimes.

Le Laboureur & sa famille,
Entre les rys & les Chançons,
Feront tomber souꝝ la Faucille
La iaune Beauté des Moïssons.
Le Marchand, sur le bleu de l'Onde,
Pour s'enrichir verra le Monde
De l'vn iusques à l'autre bout;
Et dans le cours de peu d'années,
Mon Roy sera nommé par tout
Le Roy des Terres fortunées.

*La Paix vient du Ciel pour nous rendre
 Nos premieres felicitez;
 Avec elle i'en voy descendre
 Les Dieux qui nous auoient quittez.
 Enfin nos vœux l'ont r'apellée :
 La voicy la belle Exilée
 Qui nous vient encore reuoir.
 Baisons la terre qu'elle touche :
 C'est vn humble & iuste deuoir
 Qu'elle demande à nostre bouche.*

*O que ses beautez sont naïues !
 Que son abord est gracieux,
 Et que sa Couronne d'Oliues
 Est d'vn verd qui plait à mes yeux !
 Que son aspect a de puissance
 Pour restablir l'obeyssance,
 Et faire cesser les discors ;
 Et qu'on verra de sa main pleine
 Tomber de biens & de tresors
 Sur le bords de Loire & de Seine !*

*Quoy que medite & quoy que face
 Nostre capital Ennemy,
 Il ne peut troubler la bonace
 D'vn Estat si bien affermy.
 Les diuers Peuples qu'il opprime
 Luy persuadent qu'on l'estime
 Assez fort pour nous abaisser.*

*Il faut pourtant qu'il s'humilie,
Ou nos armes l'iront chasser
De la Flandre & de l'Italie.*

*Son pouuoir commence à décroistre,
Et sur le front de ses Guerriers
On ne voit maintenant paroistre
Qu'un petit bout des vieux Lauriers.
Tout le Monde connoist ses pieges;
Et ses Batailles & ses Sieges
Ne font qu'irriter ses douleurs.
Quelque esperance qui l'attire,
Il souffrira tous les mal-heurs
Que sa vengeance nous desire.*

*Les Dieux, las de son iniustice,
Ne veulent plus le supporter:
Il est au bord d'un precipice
Que son pied ne peut éviter.
La Fortune desabusée
Se repent de s'estre amusée
Si constamment auprès de luy,
Et cette aimable vagabonde
Le quite pour suiure auiourd'huy
La premiere Teste du Monde.*

*Elle a donné sa bienueillance
A ce demi-Dieu sans pareil,
Qui va du bruit de sa vaillance*

*Remplir les deux lits du Soleil.
 LOVYS est son vnique ioye,
 Elle l'embrasse & luy déploye
 Toutes ses liberalitez :
 Vne Amour si iudicieuse
 Luy fait perdre les qualitez
 D'aveugle & de capricieuse.*

*Ceux qui voudroient que cet Empire
 N'eust que de foibles fondemens,
 Et qui n'aiment qu'à nous prédire
 De tragiques éuenemens,
 Publient que cette Deesse,
 Qui nous esteue & nous abaisse,
 Est infidelle en ses amours ;
 Et que l'inconstance des choses
 Ne permet pas qu'on soit tousiours
 Couché mollement sur des Roÿes.*

*Il est vray, tout change de place :
 Les rys nous ameinent les pleurs ;
 Et la Terre porte la Glace
 Apres auoir porté les Fleurs.
 Il n'est bonheur qui ne s'enfuye
 Comme vn torrent né de la pluye ;
 Rien n'est durable sous les Cieux.
 Mais contre la reigle commune,
 LOVIS viura comme les Dieux,
 Sans douleur & sans infortune.*

Nous aprochons de la iournée
 Où nous le verrons si puiffant,
 Qu'aux yeux de la Grece enchainée
 Il fera tomber le Croiffant.
 Ses Vertus font fi manifestes
 Que toutes les grandeurs Celestes
 Luy doiuent feruir de foustien.
 Il les reuere. Il les imite;
 Et leurs bontez ne donnent rien
 Que cét Alcide ne merite.

Il ne laiffe entrer en fon Ame
 Que de legitimes defirs,
 Et n'est pas de ces Roys qu'on blafme
 De s'endormir dans les plaijirs.
 Sa Vertu fe monstre fi pure,
 Que l'enfance de la Nature
 N'a iamais rien veu de fi net;
 Et fa Pieté fans exemple
 Reigle fi bien le Cabinet,
 Qu'il merite le nom de Temple.

ARMAND, on voit que ce Monarque
 T'estime fans comparaison,
 Et c'est la veritable marque
 De la force de fa Raison.
 Tes Conseils ont mis fa Couronne
 Dans le bon-heur dont elle estonne
 Les plus orgueilleux Potentats;

*Et tes grands desseins le vont faire
Arbitre de tous les Estats
De l'un & de l'autre Hemisphere.*

*Plus tu le fers, plus il admire
La puissante dexterité
Dont tu gouvernes son Navire
Quand l'Océan est agité.
Sur des vagues où Thetis mesme
Trembla de peur & deuint blesme,
Tu nous as ramenez au Port;
Et l'on a connu dans l'Orage
Que les Flots, les Vents & le Sort
Sont Esclaves de ton courage.*

*Lorsque ta diuine Prudence
Accourut à nostre secours,
L'Etat craignoit sa décadence,
Et tous les Dieux nous estoient sourd.
Le sang qui bouilloit dans nos veines
En tomboit pour rougir nos pleines,
Versé par nos propres efforts;
Et l'insolence d'Angleterre
Auoit au deçà de nos bors
Porté le Flambeau de la Guerre.*

*Ta iuste gloire n'est flestrie
Que de quelques cerueaux legers,
Qui desirent que leur Patrie*

*Pleure souz des Roys Estrangers.
Au sentiment des Ames fortes,
Le celebre Nom que tu portes
Se rend digne d'estre adoré.
Tu montres aux Pouvoirs suprêmes
Cét Art si long-temps ignore
Qui fait fleurir les Diadèmes.*

*Ris-toy des langues satiriques,
Que la Raison ne peut guerir.
Quoy! pour plaire à des Frenétiques,
Voudrois-tu nous laisser perir?
Tant que le Mars que tu conseilles
Voudra que tes penibles veilles
Augmentent sa prospérité,
Tes lumieres furnaturelles,
Ton Cœur & ta fidelité,
Te feront souuent des querelles.*

*Mais la vaine espaisseur de l'ombre,
Qui s'esleue pour effacer
L'esclat de tes vertus sans nombre,
Est foible, & ne fait que passer.
Puis la verité de l'Histoire,
Qui perce la nuit la plus noire,
Te va dresser vn monument
Où la Posterité rauie
Te verra vanger pleinement
Des impostures de l'Enuie.*

*Pour moy, qui cognois la malice
Dont ton merite est combattu,
Et qui veux te faire iustice,
l'éterniseray ta vertu,
Et deffendray ta renommée
Contre la rage enuenimée
De ceux qui l'ozent assaillir;
Bien que, loin des yeux de mon Prince,
Tes mespris me laissent vieillir
Sous les Rochers de ma Prouince.*

*Trente Aurils ont sur nos Montagnes
Fondu le cristal des glaçons,
Rendu la verdure aux Campagnes,
Et raieuny les vieux buissons,
Depuis que les Muses sont vaines
De m'auoir monstré les fontaines
Qui leur donnent tant d'Amoureux.
Mais les efforts de mon estude,
Dans l'Etat que tu rends heureux,
Ne treuent rien qu'ingratitude.*

*C'en est fait, mon Automne passe !
Il est bien auant dans son cours,
Et desia la Parque se lusse
De me filer de nouueaux iours !
Le cercueil attend ma descente ;
Il est temps que ie me ressent
Des bienfaits de mon ieune Roy,*

*Et qu'on sçache, au siecle où nous sommes,
Qu'il est aussi luste pour moy
Que pour tout le reste des hommes.*

*On dit que i'ay tort si i'aspire
A tirer iamais autre fruit
Des charmans accors de ma Lyre,
Qu'vn peu de laurier & de bruit;
Et que la Muse est importune
Aux oreilles de la Fortune,
Quand Mars regne dans l'Vniuers;
Mais ton Ame est trop genereuse
Pour souffrir que l'Art de mes Vers
Soit vne Vertu mal-heureuse.*

*Plus ie me sonde, & plus ie pense
Au Nectar que ie t'ay versé,
Plus ie croy qu'en ma recompense
Ton Nom se trouue interressé.
Que dira la race future
Qui viendra voir ma sepulture
Comme celle d'vn demy-Dieu,
Si l'Histoire, vn iour, luy descouure
Que la faueur de Richelieu
Ne m'acquit pas celle du Louure?*

EPITAFE DE MESSIRE ANDRE'
Hurault de l'Hospital, Seigneur de Belesbat.

SONNET.

BELESBAT, en ce lieu, dort son dernier sommeil.
Tous les vrayz Genereux honorent sa memoire :
Il a seruy deux Roys, & son prudent conseil
Leur a donné souuent des succes pleins de gloire.

L'Esprit qui l'animoit fut si vaille & si fort
Qu'il n'a iamais conceu que de hautes pensees.
Il resistoit sans trouble aux iniures du sort,
Et lisoit l'auenir dans les choses passees.

Passant, il possedoit la parfaite raison,
Et, comme les Catons sortis de sa Maison,
Il parut en la Paix, il parut en la Guerre.

Ne t'émerueille pas si le vouloir des Cieux
Cache au sein d'une Tombe vn Cœur si precieux :
Le propre des Tresors est d'estre sous la Terre.

POVR MADEMOISELLE
de Touffy.

SONNET.

IADMIRE les beautez de l'Esprit & du Corps,
Qui font regner TOUSSY sur les plus grans courages.

*Nature en la faisant fit ses derniers efforts ;
Et passa de bien loing tous ses autres Ourages.*

*LOVVS, de qui le Nom est defia redouté
Du Monde raisonnable & du Monde barbare,
Tes Heros ont perdu toute leur liberté,
Elle est dans les filets d'une Beauté si rare.*

*Les Nymphes de la Grece afferuient les Dieux ;
Mais i'ose publier, que iamais deux beaux yeux
N'ont parû sur la Terre avec tant de lumiere.*

*Si ta quinzième année auoit finy son tour,
TOVSSY te brusleroit, & seroit la premiere
Qui t'auroit fait sentir la puissance d'Amour.*

POVR MADAME

Talement.

SONNET.

MARIE, à qui le Ciel a fait des auantages,
Qui de la belle gloire ont remply ta maison.
Ta conduite est prudente ; & l'esprit de nos Sages
A treuë dans le tien la parfaite Raïson.

*Le desir du vray bien est le seul qui te pique.
Tes yeux ne cherchent point vne fausse clarté.
Ton Cœur est genereux : sa force est heroïque ;
Et du sexe leger. tu n'as que la beauté.*

*En vn siecle remply de licence & de vices,
Ta modestie, heureuse à vaincre les delices,
N'a point eu d'ennemy qu'elle n'ait abatu.*

*La Pompe & le Bonheur t'ont constamment suiue:
Mais les appas flateurs d'une si douce vie,
N'ont iamais offusqué l'esclat de ta Vertu.*

SONNET.

TON neveu, CLEOMEDE, est vn braue intrepide,
L'estime ses exploits autant que tes escrits,
Il n'aime que la gloire; & le fameux Alcide
Ne vit iamais la Mort avec tant de mespris.

*Qu'il seroit respecté! Qu'il auroit de puissance!
Que l'on verroit, vn iour, de Peuples sous ses lois,
Si c'estoit la valeur, & non pas la Naissance
Qui par tout l'Vniuers fit aujourd'huy les Roys!*

*Il va porter bien loin les armes de son Maistre:
C'est vn ieune Lyon, que le Ciel a fait naistre
Pour attaquer l'Espagne, & pour la deschirer.*

*Admire avecque moy ses Vertus heroïques.
Cesse d'estre modeste; & sans plus differer
Eternise son Nom dans tes Panegiriques.*

SONNET.

TES secrets m'ont donné l'entiere guerison
 De toutes les douleurs qui me faisoient la guerre;
 Et depuis le declin de ma belle saison,
 Je te dois le sejour que ie fay sur la Terre.

Tes Riuaux sont vaincus, tu n'as point de pareil,
 Tout l'Vniuers François adore ton merite;
 De moy ie te compare à ce fils du Soleil
 Dont l'Art miraculeux fit reuiure Hipolite.

Si l'on trouuoit par tout des Sçauans comme toy,
 Le Nocher des Esprits auroit si peu d'employ,
 Qu'il en soupireroit dans le fonds de sa Barque.

Quand tu le veux, CLEON, le Destin est trompé.
 Tu ris de ses decrets. Tu regnes sur la Parque:
 Et luy fais renouër le fil qu'elle a coupé.

SVR LES APOLOGIES

de Monsieur de Balzac.

ODE.

VOICY le Liure le plus beau
 Que la gloire ait iamais fait viure.
 Le Tyran est heureux d'estre sous le Tombeau,
 Et de ne pas trouuer sa honte dans ce Liure.

*Narcisse, adroit à s'y vanger,
Y met en pieces la Couronne
Du Monarque rasé, dont le Peuple leger
Naist avec le Printemps, & meurt avec l'Automne.*

*Il est pourtant si moderé,
Qu'il veut moins se vanger que plaire:
Le siecle de Caton n'a iamais admiré
Vne plus éloquente & plus sage colere.*

*L'humeur d'vn Sçauant si discret
Merite vne éternelle marque;
Il aime à pardonner; & c'est avec regret
Qu'il combat pour sa gloire & resiste à Philarque.*

*France, par ses puissans discours
Tu regnes dans l'art de bien dire.
Les Sçauans enterrez dont tu fais tes amours,
N'ont rien laissé d'égal à ce que tu vas lire.*

*Après auoir connu son pris,
Le ne croy pas que tu refuses
D'en preferer l'Auteur à tous les grands esprits,
Qui furent & qui sont les delices des Muses.*

*Sans vne ingrante cruauté
Pourrois-tu cacher son Merite?
Ton langage n'a pris sa force & sa beauté
Que du charmant Desert de ce fameux Hermite.*

*Il a l'ame des vieux Romains,
Il a l'air de la Republique;
Et dans les seuls écrits qui viennent de ses mains
Les Eſtrangers polis aiment ta Rhetorique.*

*Je ne ſçay fi le iuſte Roy
Qui fait fleurir ton Diadème,
Et le grand Cardinal qui ne vit que pour toy
Me voudront pardonner cét innocent blaſpheme.*

*Je le regarde comme vn Dieu,
Et voudrois l'honorer d'vn Temple :
L'Inuincible Louis, le Sage Richelieu,
Et l'éloquent Balzac n'eurent iamais d'exemple.*

*L'Alcide qui te fert d'apuy,
Le Neſtor qui te fert d'Oracle
ſçauent depuis vingt ans qu'il n'apartient qu'à luy
De tailler leur Image, & d'en faire vn miracle.*

*Que cét Ourier eſt acheué,
Qu'il fait d'honneur à ſa Prouince !
Iamais eſprit choiſi n'a ſi haut eſleué
La gloire de ſon ſiecle & le nom de ſon Prince.*

FIN.







T A B L E
DES VERS CONTENVS
en cét œuure.

L'Auteur à son Liure.

PETIT Liure que l'ay poly. page 1

SONNETS.

Au Roy.

IEVNE Roy dont les mains nous doiuent soutenir. 3

A la Reyne.

Anne desires-tu qu'à l'ombre des lauriers. 4

A la mesme.

Grande Reyne, on regarde avec estonnement. 11

A Monseigneur le Duc d'Enguyen.

Ce que ton bras a fait aux plaines de Rocroy. 5

A Son Alteſſe.

Prince dont la valeur est sans comparaiſon. 6

<i>Au mesme.</i>	
Prince dont le courage a rayuy tout le Monde.	12
<i>Au mesme.</i>	
Anguyen loüyft de la plus haute gloire.	189
<i>A Monseigneur le Duc de Guise.</i>	
Inuincible Guerrier, il faut que le prefere.	30
<i>Au mesme.</i>	
Prince à qui Mars promet des succez merueilleux.	35
<i>Pour Monsieur de la Valette, General des Armées de la Republique de Venise.</i>	
La Valette nous quitte, & Venise l'apelle.	19
Il semble que tu crains les progresz de ta gloire.	38
<i>A Monseigneur le Cardinal Maçarin.</i>	
Iule à qui l'aduenir se montre de si loin.	7
<i>Au mesme.</i>	
Iule, nos curieux ne peuent concevoir.	8
<i>Au mesme.</i>	
Iule, puisqu'à l'honneur des Filles de Memoire.	49
<i>A Monseigneur le Chancelier.</i>	
Trois Testes ont porté la Couronne des Lys.	9
<i>Au mesme.</i>	
Seguier, l'an recommence, & le deuoir me presse.	10
<i>Au mesme.</i>	
Seguier, le porte enuie au bon-heur des oreilles.	18
<i>Au mesme.</i>	
Qu'on ne me range plus entre ces Mal-contens.	20

<i>Au meſme.</i>	
l'admire le deſtin de noſtre ieune Roy.	24
<i>Au meſme.</i>	
Le bruit de mes écrits va remplir l'Vaiuers.	37
<i>Au meſme.</i>	
Seguler, que deuiendroit le bon-heur où nous ſommes.	42
<i>Au meſme.</i>	
Puis que le grand Seguler fait vn ſi bon accueil.	52
<i>A Monſieur l'Eminentiffime Cardinal de Lyon.</i>	
Alphonſe, que mon cœur a toujours admiré.	251
<i>Pour la naiſſance de Monſieur le Comte de Dunois.</i>	
<i>A Monſieur le Duc de Longueuille.</i>	
Tandis que ſous le Ciel d'un pays eſtranger.	59
<i>Au Parlement.</i>	
Miniftrès de Themis dignement eſleués.	34
<i>A Cleon.</i>	
Puis qu'Anne t'aſſermit dans cét anguſte employ.	13
<i>A Monſieur le Comte de Carmain.</i>	
Comte, le Monde attend noſtre dernier adieu.	22
<i>A Monſieur le Marquis de Nouüilles.</i>	
Sage & vaillant Marquis à qui ma plume apreſte.	29
<i>Au Mareſchal de ***.</i>	
Depuis vingt ans entiers tu me repais de vent.	43
<i>Epitaphe de Meſſire André Hurault de l'Hoſpital,</i>	
<i>Seigneur de Belesbat.</i>	
Belesbat, en ce lieu dort ſon dernier ſommeil.	262

Bury dont l'ame est grande, & la gloire est publique.	191
<i>Pour Madame la Comtesse de Cruffol.</i>	
Tu vas doncques renoir des rochers & des bois.	17
<i>Pour Mademoiselle de Touffy.</i>	
l'admire les beautez de l'esprit & du corps.	262
<i>Pour Madame Tallement.</i>	
Marie à qui le Ciel a fait des aduantages.	263
<i>Au Marquis de ***.</i>	
Que nos yeux ont veu naistre & mourir de soleils.	14
<i>A Monsieur Tallement, pour le remercier d'une petite Bibliotheque dont il auoit regallé l'Auteur.</i>	
Tallement, nostre siecle admire ta bonté.	23
<i>Au mesme.</i>	
O malice du fort! ô crime de la parque!	25
<i>Au mesme.</i>	
Grand ornement du petit Vainers.	39
<i>A Monsieur de Gomberuille.</i>	
Tranaille vtillement pour la posterité.	243
<i>Epitaphe de Monsieur Fieubet, premier President de Prouence.</i>	
Fieubet l'apuy des Loix & leur saint interprete.	40
le donne à mon Defert les restes de ma vie.	21
Mon pays est si iuste, & me traite si bien.	26
Sage & docte Sirmont, pourquoy me presses-tu.	27
Cesse, Delon, de te remplir la teste.	28
Par vos humeurs le Monde est gouuerné.	31
Maistresses de mon cœur, incomparables Fées.	32
Prieuzac que la France a toujours honoré.	33

Pour le départ d'un amoureux qui s'en va à Malte.

Caliste, mon esprit esbloüy de tes charmes.	36
Que l'aime ces forefts, que i'y vy doucement.	15
Cache ton corps sous vn habit funeste.	16
Mon ame, il faut partir, ma vigueur est passée.	41
Deserts où l'ay vesçu dans vn calme si doux.	44
Gombault l'honneur de Pinde, & le digne heritier.	45
Offrons au Dieu boiteux & ma plume & ma lyre.	46
Le touche de mon pied le bord de l'autre monde.	47

A Monsieur Merlin Auditeur de Rote.

Merlin, ie me deplais au climat où nous sommes.	48
Adieu, Paris, adieu, pour la dernière fois.	50
Mon Prince aura vaincu la moitié de la terre.	51
Puget dont le merite a gagné l'amitié.	53
Grand Heros, le mal-héur de ta longue prison.	54
Mes veilles qui par tout se font des Partisans.	55
Illustre genereux dont le bras humilie.	56
Tout le monde poly connoit ce que tu veux.	57
Que tes soins diligens font souvent des couronnes.	58

Pour la naissance d'une fille.

Olimpe, ie publie avec estonnement.	60
Rome qui sous tes pieds as ven toute la terre.	189
Il est vray, ie le sçay, mes Vers sont mespriséz.	190
Ton neveu, Cleomede, est vn braue intrepide.	264
Tes secrets m'ont donné l'entiere guerison.	265

EPIGRAMMES.

A Monseigneur le Cardinal Maçarin.

I VLES, loin de l'aimable cours.	61
Toutes les fois que ton valet.	62
Ton bel esprit me sollicite.	62
Si le Dieu des manuais garçons.	63

On dit qu'il faut que le compose.	64
Quand doi-je quitter les rochers.	64
Ne croy pas qu'vn ennuy secret.	65
Reyne, que nostre siecle admire.	66
Catin, les braues dont tu fors.	66
Grand Arbitre des bons repas.	67
Je regarde avec mespris.	68
Iean se plaint de quoy Richelieu.	68
Que pourrai-je écrire de rare.	69
Fleurimond adore tes charmes.	70
Flote, mon confident, s'estonne.	70
Mon cher Flote, depuis deux ans.	71
Que l'art d'Apollon est beau.	72
Veux-tu sçavoir comme l'endors.	72
Ta sanglante façon d'escrire.	73
Sillon, je suis adorateur.	74
Content du petit heritage.	74
Tu ne peux souffrir ma vertu.	75
Cloris vit sous les dures loix.	76
Tu loges mal ton amour.	76
Les Maistres du Gouvernement.	77
Parnasse ne t'enrichit point.	78
Que penfes-tu faire de moy.	78
Iean, vous croyez auoir donné.	79
Au gouft des Polys du temps.	80
Loin du beau séiour de mon Prince.	80
Vous tomberez en desordre.	81
Il est vray, Denis, je pretens.	82
Tu dis qu'on donne vn si haut prix.	82
Lise, tu marches nuit & iour.	83
Diuin homme à qui mes Riuaux.	84
Muses, l'adore vos Chanfons.	84
Paul, vous estes le Capitaine.	85
<i>Profopoee d'vn Chien.</i>	
Quand la mort m'aura fait descendre,	86

Nicolle est en mauvais party.	86
Graces au Dieu des Cabarets.	87

Plainte sur la mort d'une Chatte.

C'est grand dommage que ma Chatte.	88
Suprefme tuteur de la Foy.	88
Tu denrois mourir de vergogae.	89
le traifne ma vie en langueur.	90
Logery, prens le foin de lire.	90
Le ban ne me fcauroit forcer.	91
Je fuis le plus heureux Amant.	92
Ton mary paroift plus vieux.	92
L'enfant mis dans ce tombeau.	93
Il faudra que mon Cuiſinier.	94
Tu vis naifre mes bis-Ayeulx.	94
Marquis, ce n'est pas fans raifon.	95
La pluspart de mes Partifans.	96
On me dit que l'ay trop dormy.	96
Le Noble qui brulle pour vous.	97
Apollon, que ton cœur s'ouure.	98
Illuftres Gueufes de Parnaffe.	98
On ne me reuoit plus chez vous.	99
Je ne dois pas encore attendre.	99
Ne croyez pas, Cloris, que ie me laffe.	100
Que les Eſcrivains de France.	100
lean, pour faire que ton amour.	101
Liſe a dit à Bonaenture.	101
Mufe, quand Maillet vous demande.	102
Va rare Eſcrivain comme toy.	102
Sillon, calme tes deſplaiſirs.	103
Paul, veux-tu vieillir chez Cormier.	103
Croy-moy, viuons au gré de nos deſirs.	104
Colin, tu portes dans les Cieux.	104
Cloris, qui n'as comparaifon ny prix.	105
La nuit est fur noſtre Hemifphere.	105

Charmant Rossignol dont la voix.	106
Grace à ta bonne Cuisine.	106
D'où vient le regret qui te porte.	107
Pour ta jeunesse & ta santé.	107
Alix n'a plus rien qui me touche.	108
Flote, vois-tu ce petit homme.	108
Il n'est homme en l'Vniuers.	109
Descens de la double Montagne.	109
Ton infortune se descouvre.	110
Muses, à qui mes réueries.	110
Si vos blâmes piquans & faux.	111
Racan, Parnasse m'importune.	111
Je suis esclau de tes loix.	112
Scanantes sœurs, pour trouuer la finesse.	112
L'homme qui git en ce lieu.	113
Caulier de qui la fortune.	113
Tu veux passer pour vn auteur.	114
Mon aduis est qu'André s'en aille.	114
Iean le Borgne, ce grand goulu.	115
Cy git Paul qui baissoit les yeux.	115
La Muse avec tous ses apas.	116
Efconte, Badin Chimerique.	116
Colin, cét homme notable.	117
Est-ce caprice ou vanité.	117
Aminthe, assis au bord d'une fontaine.	118
Tu fais des banquets tous les iours.	118
Quel bon-heur as-tu desire.	119
Sors de la poudre qui te couvre.	119
Iean, tu m'apelles effronté.	120
Quel Demon est-ce qui t'a mis.	120
Je deteste le neud fatal.	121
Paul, rougy de ton auarice.	121
Aproche, garçon mon amy.	122
Passant, arreste, & lis ces Vers.	122
Pourquoy mettez-vous tant de peine.	123
O! que Iean est pernicious.	123

Ce Roy des fols melancoliques.	124
Tes yeux inueftis de cire.	124
Ce iour que l'an fe renouuelle.	125
L'Amour eft vn Dieu mercenaire.	125
Vois-tu cette Donzelle Altiere.	126
Bizares filles de Memoire.	126
Quand cette foffe fut ouuerte.	127
Cy git le Soleil des Guerriers.	127
Vrayment la nature eft laffe.	128
Pour vn Liure de cinq cens Vers.	128
Rimeur, tu me dis que l'excez.	129
Grand Prince, on dit que vos oreilles.	129
Grand Louys, ma façon d'efcrire.	130
Colin eft vn capricieux.	130
Blafé, dont iadis le crédit.	131
Lors que ce Guerrier inuaincu.	131
Anne, depuis qu'vn de tes yeux.	132
Catherine ne me plaift point.	132
Plusieurs fiecles ont fait leur tour.	133
Iamais homme ne vit mieux.	133
C'est trop confulter les Deuins.	134
Je crains que cette faifon.	134
Depuis que ie vay chez le Roy.	135
Charles eft dans vne infortune.	135
Cet ourrage de mon caprice.	136
Je voudrois fçauoir où fe fonde.	136
Ca, Mareffe, le verre en main.	137
Robin a quitté le debit.	137
Mufes, Parnaffe eft vne terre.	138
Ce que ta plume produit.	139
Le gros Charles ne t'ayme point.	139
Tu me preffes de te dire.	140
Vos drogues ne feruent de rien.	140
Ma gloire eufft voilé iufqu'aux Cieux.	141
Ton ame eft toujours grande & forte.	142
Pierre, qui durant fa ieuneflé.	143

Grands Ministres de la Themis.	144
Armand, l'age affoiblit mes yeux.	145
<i>Pour le Menuisier de Neuers.</i>	
Les Vers de Maître Adam ont des beautez exquises.	146
Mufes, ce Menuisier, fait des chansons si belles.	146
Illustre Menuisier, ton Liure m'a charmé.	153
<i>Pour le Tombeau d'Elisabeth d'Angleterre.</i>	
La mort ne devoit pas tarder si longuement.	147
<i>Pour mettre sous l'Image de Monsieur de Balzac.</i>	
C'est ce diuin parleur dont le fameux merite.	147
Veux-tu que tes discours ne me déplaisent pas.	147
Mere de cent enfans, le galand qui vous offre.	148
Amy lecteur qu'Apollon fauorise.	148
Ce beau Monsieur qui vient icy paroistre.	148
Amy des morceaux delicats.	148
Tous les discours que tu debites.	149
Tes discours n'ont faite de rien.	150
En cheueux blancs, il me faut donc aller.	151
Quelque effort que le Soleil face.	152
Tes desseins ne sont pas secrets.	152
Iean, puis qu'il plait à l'Ennie.	152
Iean, qui dans ce tombeau repose entre les morts.	153
Robin croit que Ieanne merite.	153
Puis que Charles est indigent.	154
L'infidelité de la belle.	154
Iean, c'est en vain que ie te vante.	154
Peux-tu bien auoir pretendu.	220

ODES.

Je pense que ton vray mestier.	156
Cloris, ton ame est ingrante.	157

Comte, fleau des ames vulgaires.	158
Que ta malice est exceffive.	163
Colin dit qu'il fait bouquer.	165
Helene, Oriane, Angelique.	167

A Flote.

Cher confident, tu m'as efcrit.	169
---------------------------------	-----

Au mefme.

Chaud amy de la vertu.	200
------------------------	-----

L'Aftre du Jour a beau fortir de l'Onde.	171
------------------------------------------	-----

Ces Antres & ces Rochers.	174
---------------------------	-----

A Charles de Maynard.

Mon cher amy, quand feras-tu.	181
-------------------------------	-----

La belle vieille.

Cloris que dans mon cœur l'ay fi long-temps feroie.	186
-----------------------------------------------------	-----

Mufes, il faut que ie me taife.	192
---------------------------------	-----

Grand Heros, grand obiet des hiftoires naiffantes.	198
----------------------------------------------------	-----

Alcipe, reüiens dans nos bois.	213
--------------------------------	-----

Manifeste.

Petits Gentils-hommes à Lièvre.	216
---------------------------------	-----

Comte illuftre par mille preuues.	220
-----------------------------------	-----

Le Soleil, à la Reyne Mere du Roy.

Adorable Priaceffe.	222
---------------------	-----

O! que mon deftin feroit beau.	224
--------------------------------	-----

Viuray-ie long-temps Miferable.	226
---------------------------------	-----

Ie fouhaitterois d'eftre né.	229
------------------------------	-----

Dieux, ne m'ayderez-vous pas.	232
-------------------------------	-----

A Meflire Charles de Nouüilles, Euefque de S. Loup.

Que ce Liure fera de bruit.	235
-----------------------------	-----

<i>A Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu.</i>	
Muse, il faut reprendre ta lyre.	244
<i>Au mesme, sur l'heureux succez du voyage de Languedoc.</i>	
Cessons de respandre des larmes.	252
<i>Sur les apologies de M. de Balzac.</i>	
Voici le liure le plus beau	265

CHANSONS.

I E ne puis souffrir les esprits.	177
Q ue le plus sage de la troupe.	196
P egase n'a point de merite.	209
<i>Chançon des Bergers pour vn Ballet.</i>	
Bergeres, les merueilles.	214

FIN.





Priuilege du Roy.

LOVIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre. A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requestes ordinaires de nostre hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre amé & feal Conseiller en nos Conseils d'Etat & Priué, le SIEVR MAYNARD, Nous a fait remonstrer qu'il est sollicité par plusieurs personnes tres-confide-rables, tant pour leur sçauoir que pour leur condition, de donner au public les VERS par luy composez; à quoy il se disposerait, s'il nous plaifoit de luy accorder nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAUSES, & desirant gratifier ledit SIEVR MAYNARD, dont le merite nous est connu & les seruices tres agreables, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire Imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeyssance, tous les VERS qu'il a faits, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en vn ou plusieurs volumes, en tels marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de dix ans entiers & accomplis, à compter du iour que chaque volume fera acheué d'Imprimer pour la premiere fois : Et faisons tres-expresses deffences à toutes

perfonnes de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en Imprimer ny vendre aucune chofe en ce Royaume, fouz pretexte d'augmentation, correction, changement de tiltre, ou autrement en quelque maniere que ce puiſſe eſtre, fans le conſentement de l'Expoſant ou de ceux qui auront fon droit, à peine de trois mil liures d'amende, payables fans deport par chacun des contreuenans, & applicables vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers au Libraire duquel ledit Expoſant ſe fera feruy : de conſſication des exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts. Et pour ce qu'il a cy-deuant eſté Imprimé quelques œuures dudit SIEVR MAYNARD fans fon conſentement, ou avec tant de fautes qu'il les meſconnoiſt preſque tant elles font déprauées, & qu'en la pluſpart il a fait des augmentations & des changements notables, Nous luy permettons de les faire dans les recueils qu'il mettra en lumiere en vertu des preſentes, avec les corrections & additions qu'il y a faites. Et faiſons deſſenſes à toutes perſonnes ſur les meſmes peines cy-deſſus exprimees, d'imprimer à l'auenir leſdites pieces ſeules ou avec d'autres, non plus que celles qui ne l'ont point encores eſté, fans la permiſſion dudit expoſant, ou de ceux qui l'auront eu de luy, nonoſtant tous Priuileges obtenus, ou autres chofes quelsconques, à condition qu'il fera mis deux exemplaires de chaque vollume qui fera imprimé en vertu des preſentes en noſtre Bibliotheque publique, & vn en celle de noſtre tres-cher & feal le

fieur SEGVIER Cheualier Chancelier de France, auant que de les expofer en vente, à peine de nullité des presentes. Du contenu defquelles nous voulons que vous faciez iouir paisiblement lediçt fieur MAYNARD, & ceux aufquels il transportera fon droiçt fans qu'il leur foit donné aucun empeschement. Voulons auffi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdiçts volumes vn extraiçt d'icelles, elles foient tenuës pour deuëment collationnées, & que foy y foit adioustée comme aux coppies collationnées par vn de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'original. Mandons au premier nostre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'execution desdiçtes presentes tous exploits neccessaires, fans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir : nonobstant clameur de Haro, Chartre, Normande, & autres Lettres à ce contraires. DONNE' à Paris le 15 Ianuier l'an de grace 1646 & de nostre regne le troiesime. Signé, Par le Roy en son Conseil, SAVLGER. Et scellé du grand sceau de cire iaune.

Et depuis ledit fieur MAYNARD a cedé son droit de Priuilege à Augustin Courbé, Marchand Libraire, suivant le traité fait entre eux. Et depuis lediçt Courbé a affocié audit Priuilege Anthoine de Sommauille, aussi Marchand Libraire.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Acheué d'Imprimer le 15 Iuin 1646.



VERS INÉDITS
DE FRANÇOIS DE MAYNARD





POÉSIES

EXTRAITES DU MANUSCRIT N° 69
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE TOULOUSE.

I.

I'AY bien subiect d'estre affligé;
Jamais cœur ne fut engagé
Dans vne si dure souffrance :
Sa rigueur a tant de pouuoir
Qu'elle m'a rauy l'esperance
De viure assez pour vous reuoir.

*Vne mer tombe de mes yeux,
Si tost que la clarté des Cieux
Se couure de quelque nuage ;
l'en porte vn regret nonpareil,
Car ie ne trouue vostre image
Autre part que dans le Soleil.*

II.

TON execrable Pedagogue,
 Ministre de sang & de fer,
 LA FORCE a veu l'horrible dogue
 Qui garde les portes d'Enfer.

*Il est au païs des Tenebres,
 Enuefty de tourmens diuers,
 Au gré de cent hommes celebres
 Qu'il a ravis à l'Vniuers.*

*Si le Dieu paste qui gouverne
 Les profonds abismes d'Auerne
 Le fait iamais son confident,*

*Il luy conseillera la Guerre
 Contre le Maistre du Trident
 Ou contre celuy du Tonnerre.*

III.

BEVVONS de main en main,
 Iusqu'à tant que demain
 Le iour quitte sa couche :
 Viue ce vin nouveau,
 Il est baume au cerueau
 Et canelle à la bouche !

*Sire, qu'à la santé
De Vostre Maïesté,
l'attaque l'escarmouche:
Viue ce vin nouveau,
Il est baume au cerueau
Et canelle à la bouche!*

*Rions nous des combas
Qu'on fait aux Pays bas,
Ils n'ont rien qui nous touche:
Viue ce vin nouveau,
Il est baume au cerueau,
Et canelle à la bouche!*

*Qui trouue le Muscat
D'vn goust plus delicat
Est vn mauuais Grimouche:
Viue ce vin nouveau,
Il est baume au cerueau,
Et canelle à la bouche!*

*l'estime que ce vin
Put, tant il est diuin,
Animer vne souche:
Viue ce vin nouveau,
Il est baume au cerueau,
Et canelle à la bouche!*

*Si i'en beuuoÿ toufiours,
 Je feroÿ cent discours
 Sur le pied d'une mouche :
 Viue ce vin nouveau,
 Il est baume au cerueau,
 Et canelle à la bouche !*

IV.

ICY repose en paix la Paix qui n'est pas morte,
 Et qui, malgré l'effort des haines qu'on luy porte,
 Dans l'Empire du Lys se veut perpetuer ;
 Ceux de qui la doctrine empeste nostre terre
 Ont creu qu'avec la faim ils la pourroyent tuer,
 Puis qu'avec l'abstinence ils lui faisoÿent la guerre.

V.

A LA RENOMMEE.

NIMPHE menteuse & veritable
 Qui iuges & parles de tout,
 Dis la cause qui te resout
 A venir manger à ma table.

*Certes, ma cuifine eft trop maigre
Pour y chercher le Mardy-gras,
La Fortune, au lieu d'Hipocras
Ne me fert plus que du vinaigre.*

*Renommée, à quoy penfes tu ?
Tout mon bien vaut moins qu'un feftu,
le n'en fçauois nourrir deux mouches ;*

*Ton ventre aplatira chez moy,
Ma pauureté n'a pas de quoy
Donner du pain à tes cent bouches.*

VI.

L*es foings dont mon ame eft pleine
Ne peuuent eftre gueris
Que fur les bors où la Seine
Baife les Quais de Paris.*

VII.

I*l eft malin iufques au bout,
Et pourtant il veut que partout
Ses maurs puffent pour des merueilles ;
Son plaifir eft d'eftre flatté,
Et qui luy dit la verité
Fait vn affront à fes oreilles.*

VIII.

SVR LA ROCHELLE.

A VIOURD' HVY qu'elle est dans le piege
 Par les travaux du plus grand siege
 Que Mars ayt iamais entrepris,

*Il ne se peut qu'on luy pardonne
 Ce qu'elle a vomy de mespris
 Contre l'honneur de ta Couronne.*

*Destruy ceste ville infidelle,
 Et tous ceux qui, pour l'amour d'elle,
 Ne respandent que trahison;*

*Si tu n'en estains la semence,
 La fleur de Lys aura raison
 De se plaindre de ta clemence.*

IX.

SVR LA ROCHELLE.

V NE foible & fauce esperance
 Luy promet que sa deliurance
 Ne sçauroit tarder gueres plus,

*Et que les vents font vne ligue
Avec la lame & les reflux
Pour te noyer dessus la digue.*

*Vrayment son attente est bien fole:
Il est impossible qu'Eole
Se dispose à te maltraiter,*

*Comment te feroit il la guerre,
Luy qui n'a soing que de porter
Ta gloire par toute la Terre?*

X.

LES SYBILLES.

A la Reyne, Mere du Roy.

FRANCE, allume tes feux de ioye,
Et ne crains plus d'estre la proye
Des fureurs des seditieux:
La prudence la plus chérie
Et de la Fortune & des Cieux
Est la prudence de Marie.

*Dans les bornes de ton Empire
Aucun de ces vents ne respire
Qui n'aguères y murmuroyent ;
Tous y tiennent leurs bouches closes ;
Les zefirs mesme s'y tayroyent
S'ils ne faisoyent germer les roses.*

*Quoy qu'on augure & qu'on menace,
Affeure toy que ta Bonace
Ne peut iamais auoir de bout,
Ceste sagesse incomparable
Dont le tesmoignage est partout
Ne fait rien qui ne soit durable.*

*Grande Reyne, de qui les veilles
Nous produisent tant de merueilles
Que l'on a peine à les conter,
Quel heur si parfait & si rare
Tes vœux peuuent-ils souhaiter
Que le sort ne te le prepare?*

*Veux tu voir l'Astre, à qui le Monde
Doit tous les biens dont il abonde,
Sous ton pouuoir naistre & mourir :
N'as tu pas ce couple heroïque,
Ces Fils qui te vont conquerrir,
L'un l'Asie & l'autre l'Afrique?*

*O que de douceurs nonpareilles
Te verferont dans les oreilles
Les nouvelles de leurs exploits,
Et que de Prouinces barbares
Verront hors du front de leurs rois
De coronnes & de tyares !*

*Reyne, où toute grace refide,
Et qui, plus dignement qu' Alcide,
A tant de Monstres abatus,
C'est tout l'heur que ie te presage :
Il seroit grand fi tes vertus
N'auoyent merité dauantage !*

XI.

POVR LE BALLET DE LA PRINCESSE
d'Espagne.

PRINCESSE, dont les soings qui penetrent partout
Font demeurer debout
L'Estat du plus grand Roy que le Ciel aist veu naistre,
Nul autre plus que moy n'admire tes appas,
Bien que i'en sois chassée, & que ie ne puisse estre
Qu'aux lieux ou tu n'es pas !

Quand le pere du iour laisse Thetis au lit,
 Ce grand astre embellit
 L'espace de son front de lumieres sans nombre :
 Mais iamais le vit on paroistre dans les Cieux
 Auecque des rayons qui dissipent mon ombre
 Comme font tes beaux yeux ?

Non, non, iamais les Dieux ne mirent en vn cors
 De si rares thresors
 Que ceux par qui ta gloire en tant d'ames s'imprime ;
 Et qui n'adore pas les feux dont tu reluis
 Peut-il desauouer qu'il ne comette vn crime
 Plus noir que ie ne suis ?

Autrefois le Soleil me sembloit odieux,
 Les esclairs radieux
 Venoient trop rudement escarter mon ombrage :
 Maintenant ie le cherche, & ce Dieu me plaißt bien,
 Parce que ie remarque aux traits de son visage
 Quelques graces du tien.

Ie t'ayme, grande Reyne, & si l'heur de tes iours
 Despendoit de mon cours,
 Et que ie peusse autant que toutes mes estoiles,
 Tes beaux pieds fouleroyent tout le reste des Roys,
 Et n'est point de contrée où ie tende mes voiles
 Qui ne fust sous tes loys.

*Les prosperes succès de ton Gouvernement
Qui font l'estonnement
De tout ce que l'Europe encloft en ses limites,
A quel ingrat orgueil ne font-ils accorder
Qu'en ton cœur seulement on trouue des merites
Dignes de commander?*

*Quelques esprits fascheux, trauaillés de la Paix,
Ont d'un nuage espais
Essayé d'obscurcir l'horizon de la France;
Mais tu les as bientôt forcés de tesmoigner
Qu'en ta prudence esclaire ils n'ont point l'esperance
De me faire regner.*

*Jamais sur les climats où reluit ton pouuoir
Je ne me feray voir,
Pour les enseuelir dans l'horreur de la guerre;
l'y viendray pour charmer les soucis inhumains
Que donne à ton repos le sceptre que la terre
Voit fleurir en tes mains.*

*Face ta diligence, & facent tes destins
Que, malgré les mutins,
Si glorieusement ta vertu le soustienne,
Que la nuit de l'oubly n'ayt point d'obscurité
Qui ne cede à ton nom, comme tu vois la mienne
Ceder à ta beauté!*

XII.

POVR VN BALLET.

Orphee.

ROCHERS, & vous, forests, que i'ay veus tant de fois
Suyure insensiblement les charmes de ma voix,
Plaignés mon aduventure :
 Et vous, Dieux de ces bois, habillés vous en dueil,
 Puis qu'un sexe imparfait, honte de la Nature,
 Prepare mon cercueil.

Quel Monstre de mal-heur, quel prodige de maux,
Le sanguinaire orgueil des plus fiers animaux
Auiourd'huy me referre ?
 Et pour les cœurs humains mon lut n'a plus d'appas,
 Et ne peut reuoquer l'ordonnance seuere
 De mon cruel trespas.

Solitaires deserts qui me futes si doux,
O que le desplaisir de m'esloigner de vous
Est plein de violence !
 Vous ne me verrés plus, assis dessus les bors
 De vos ruisseaux d'argent, rompre vostre silence
 Par mes diuins accors.

*Le Soleil qui nous luyſt maintenant dans les Cieux
 Ameine l'Occident qui doit courir mes yeux
 D'eternelles tenebres ;
 Je ne puis l'eſuiter, c'eſt le vouloir du ſort,
 Et ces triſtes chanſons ſont les plaintes funebres
 Que ie fais à ma mort.*

XIII.

BELLES qui portés dans les yeux
 Les puiſſans rayons dont les Dieux
 Sentent leur ame conſumée,
 Voſtre gloire eſt ſi grande en la bouche de tous
 Qu'il ſemble que la renommée
 N'a plaiſir qu'à parler de vous.

*Voſtre nom, volant ſans pareil
 De l'un iuſqu'à l'autre Soleil,
 Frappe les cœurs par les oreilles ;
 Des climats plus lointains ces Princes ſont venus
 Voir les excés de vos merueilles,
 Pluſtoſt adorés que cognus.*

*Vſés doucement du pouuoir
 Que l'Amour vous a faiçt auoir
 Deſſus leurs ames genereuſes,
 L'honneur de leur merite & de leurs Royautés*

*Fait que leurs ames genereuses
Sont la gloire de vos beautés.*

*Ce noir dont on les voit vestus
Par dessus toutes les vertus
Monstre qu'ils ayment la constance,
Et qu'aucun accident ne les portera pas
De tomber dans la repentance
D'auoir adoré vos appas.*





POÉSIES

EXTRAITES DU MANUSCRIT N° 92
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE TOULOUSE.

I.

IL n'est point de ieunes vaillans
Qu'elle ne charme ou ne gouerne;
Ses discours ont tous les brillans
De la rhetorique moderne.

*Elle se pare chaque iour
D'une mise toute nouvelle;
Elle donne & prend de l'amour
Et sçait iouer de la prunelle.*

*Tout me choque, tout me deplaisf,
Et mon chagrin n'a plus de bornes t
Mon voïsn, tout bigot qu'il est,
Trauaille à me planter des cornes.*



II.

I'AY grand subiet de m'affliger
 Par de longues inquietudes ;
 Ma femme a l'esprit si leger
 Qu'elle est l'antipode des prudes.

Elle fait iouer cent ressorts
 Dans la vanité qui la pique,
 Pour obliger tous nos Medors
 A la prendre pour Angelique.

III.

QUEL esprit me retient parmy les courtisans
 Dans les palais dorez de ma grande Princesse :
 Crois ie que la Fortune accorde à mes vieux ans
 L'amitié refusée au feu de ma ieunesse?

Iamais vn bon succès n'a secondé mes vœux,
 Bien que sous trois Bourbons i'aye honoré la France ;
 Et sept lustres entiers ont blanchy mes cheveux,
 Depuis que ma vertu se plaint de l'esperance.

*Elle me suit encore & me vient carresser,
 Je crois que ma raison ne doit pas la chasser ;
 Il m'est indifferant que la fraude me trompe.*

*Voisin, comme ie suis, du riuage des Morts,
 A quoy me peut seruir d'amasser des thresors,
 Qu'à me faire enterrer avecque plus de pompe !*

IV.

PIERRE, que ta cholere est folle,
 Tu veux submerger dans le sang
 Ceux qui prennent ta camifole
 Pour vne iacque de fer blanc.

*Puis que tes epaules mal iointes
 Paroissent, malgré les tailleurs,
 Souffre d'estre piqué des pointes
 De nos plus excellens railleurs ;*

*Et ris de trouuer dans ma rime
 Que la mere qui l'a porté
 A logé l'esprit qui l'anime
 Dans vn appartement voulté.*





POÉSIES

EXTRAITES DU MANUSCRIT N° XLIII

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DES BARBERINI, A ROME.

I.

ODE.

Au Pape.

MVSES, faites vn feu de ioye
Sur le mont où vous habités,
Et que sa lumiere se voye
Des climas les plus escartés.

*A nostre age qui vous mesprise
Vous poués monstrier dans vos bois
Les marques du pied que l'Eglise
A mis sur la teste des Roys.*

*Les lauriers qui bordent vostre onde
N'ont plus de gloire à souhaiter :
La premiere teste du monde
Est bien aise de les porter.*

*VRBAIN, de qui la longue vie
Est le bonheur de l'Vniuers,
Vous ayme, & l'Europe est rauie
De la pompe de ses beaux vers.*

*Je conseille à la Renommée,
Pour l'honneur de la verité,
De paroistre moins enflammée
De l'amour de l'antiquité.*

*Le moindre vers qu'VRBAIN aiuste
Dompte les forces du Tombeau :
Le fameux Empire d'Auguste
Ne peut rien monstrier de si beau.*

*Rome, la Reyne de la terre,
Parloit moins purement latin,
Alors qu'elle portoit la guerre
Du ponant iusques au matin.*

*Il confond ce chantre de Trace
Qui s'estonna dans les desers
Quand les monts y changeoyent de place
Pour suyure ses diuins concers.*

*Grand VERBAIN, le Tybre t'admire,
Et s'il te quite lentement,
C'est que la douceur de ta Lire
Le tient dans le rauiffement.*

*Les sacrés himnes qu'elle sonne
Ont souuent arresté les mains
Dont la iuste cholere tonne
Sur la malice des humains.*

*Au gouft des plus doctes oreilles,
Iamais homme n'a dit si bien
Les incomparables merueilles
De celui qui fit tout de rien.*

*Mais c'est contre toute apparence
Qu'un mortel ait fait cest escrit :
Il est né de la conference
Des Anges & du Sainct Esprit.*

II.

POVR LE BALLET DE MONSEIGNEVR

le Prince.

CELVY qui vit comme moy
Braue l'enuie & le blasme ;

*Le service de mon Roy
Est le grand but de mon ame.*


*En quelque part où ie sois,
Ie veux monstrier à la terre
Que la vertu des François
Vit encore dans la guerre.*

*Ma diligence & ma foy
Vont confondre ces cœurs doubles
Qui, pour durer dans l'employ,
Veulent fomenter nos troubles.*

*Ie veux mal aux picoreurs,
Ils sont la honte des armes ;
Et iamais aux laboureurs
Ie ne fais verser de larmes.*

*Mes gens ne se piquent pas
D'insolence & de rapine :
Ils sont réglés aux compas
D'une exacte discipline.*

*L'argent ne peut rien sur eux,
Le gain leur tient lieu de crime,
Et, comme ils sont genereux,
Le seul deuoir les anime.*



*Dans le peril le plus haut,
Ils sont remplis d'assurance,
Et s'y portent comme il faut
Pour l'intereſt de la France.*

*Avec eux, ie fais trembler
Ceste infolence felonne
Qui ne bute qu'à troubler
Le repos de la Couronne.*

*Il fault que i'en vienne à bout.
Vn bon ange me fait naiſtre
Pour executer par tout
Les volontés de mon Maiſtre.*

*Il n'eſt foſſé, ny rempart,
Qui ſauue ces infidelles;
Ie ſuis merueilleux en l'art
De raſer les citadelles.*

*Ie bats en vn tournemain
Les villes toutes entieres,
Et, du ſoir au lendemain,
Les transforme en cimetieres.*

*Leur reuolte à ceſte fois
Tombera ſoubz ma puissance,
Et ſera reduite aux loys
D'vne vraye obeyſſance*

*Le m'empesche d'estre pris
De leurs ruses ordinaires,
Et reiete avec mespris
Leurs devoirs imaginaires.*

*Ma raison prend ses clartés
Du premier de nos ministres,
Et regarde leurs traités
Comme des choses finistres.*

*Ils ne scauroient m'empescher :
Leurs menaces ont beau bruire,
Je suis fin pour les duper,
Et puissant pour les destruire.*

III.

A MADAME DE MEMORANCI.

*QUE ma vanité seroit grande,
Si vous metiés en quelque employ
Les soldats à qui ie comende
Pour le seruice de mon Roy.*

*Mais, o beauté pleine de charmes,
Je creins que vous ofrir mes armes
N'est pas vn coup iudicieux :*

*Qu'est-il befoing de gens de guerre
A qui d'un seul trait de ses ieux
Peut conquerir toute la terre ?*

IV.

A MONSEIGNEVR DE MEMORANCI.

ALLONS pour la derniere fois
Rompre les funestes pratiques
De ceux qui, pour fascher nos Roys,
Vouloient former des republicues.

En vain ils tafchent d'engager
La puissance de l'eftranger
A nous faire encore la guerre :

S'ils ne font ce que ie pretens,
Ils auront vn mauuais printemps,
Malgré les roses d'Angleterre.





VERS INÉDITS

EXTRAITS DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME

DE LA COLLECTION CONRAD.

(BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.)

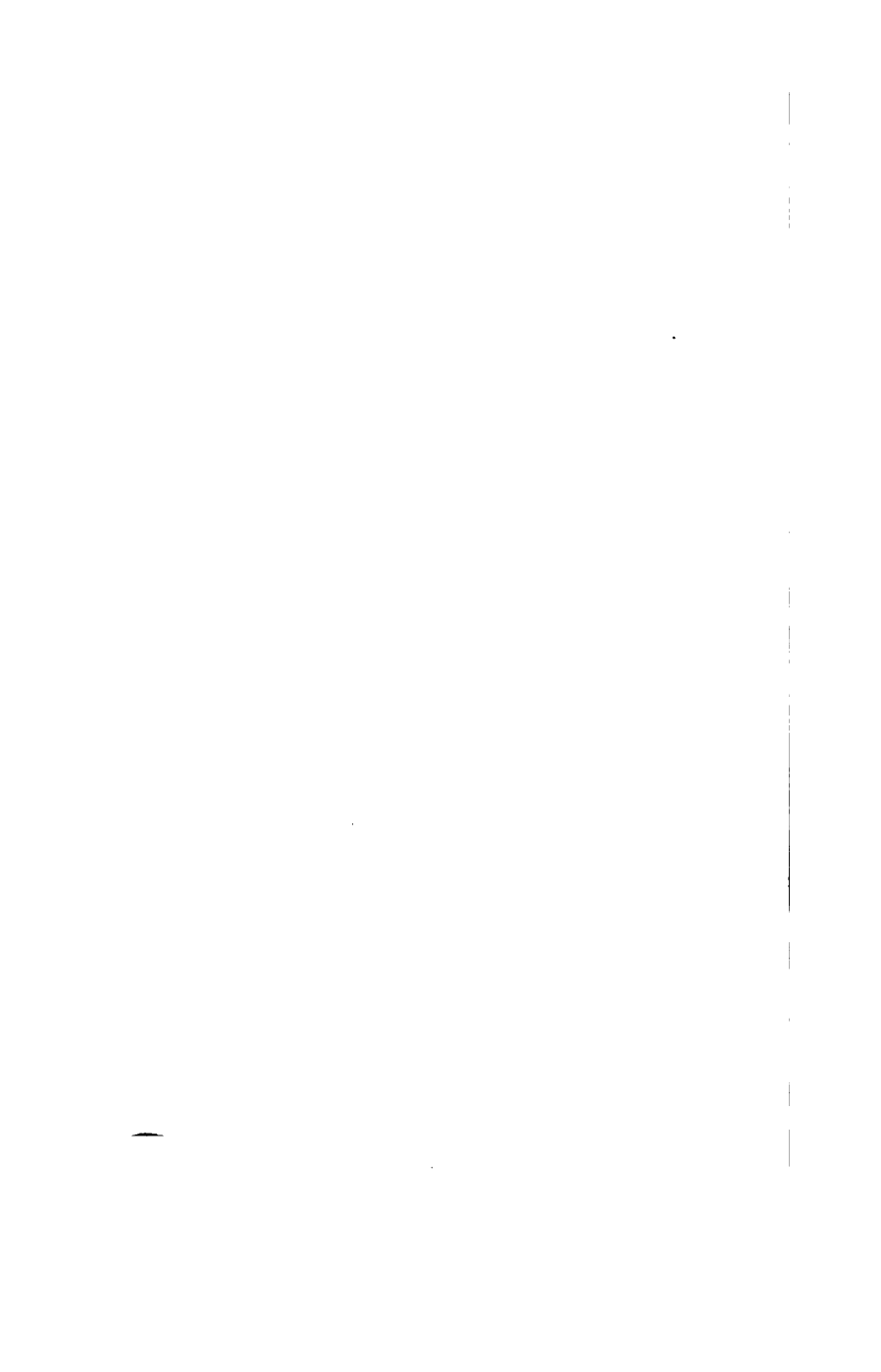
IE n'ay point de nom arresté
Dont ie baptise la beauté
A qui mon cœur rendit les armes,
Vaincu par l'effort de ses charmes.
Quand il me faut rimer en ris
Alors ie la nomme Cloris;
Quand au bout d'un vers on lit vie,
Au bout de l'autre on lit Siluie.
Quand ie vante son teint de lys,
Pour lors ie l'appelle Philis;
Et quand sa rigueur me rend triste,
Son nom est sans faillir Caliste.
Ne me croyez donc pas léger,
Pour me voir si souuent changer,

*Je vous apprens que c'est la mesme.
L'appeler du nom de baptesme,
Cela la pourroit irriter :
Mais après tout, sans me flater,
De quelque nom que ie l'appelle,
Elle est esgalement cruelle.*



NOTES







NOTES
ET VARIANTES.

I. — Maynard, au dernier moment, fit remplacer la dédicace à Segulier par une dédicace à Mazarin, que nous reproduisons ci-dessous, et qui lui valut une gratification de mille livres de la part du Cardinal. (Naudé. — Dialogue de Mascarrat et Saint-Auge. 2^e édition, page 237.)

A
MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL
MAZARIN

MONSEIGNEVR,

Ce n'est pas sans rougir que j'offre à VOSTRE EMINENCE ce Recueil des vers que j'ay faits sous le Regne de trois Princes, & sous le Gouvernement de deux Regentes. Nostre langue a reçu tant de nouveaux ornemens, & a esté mise dans des justesses si regulieres depuis que l'âge m'a rendu incapable

d'apprendre, que ma façon d'écrire est de celles qui méritent plutôt excuse que louange. Je sçay, MONSEIGNEUR, que vous ne pouvez regarder mon Ouvrage que comme vne Antiquité qui ne sçauroit éviter le mépris des curieux. S'il a quelque endroit qui puisse plaire, c'est où il montre que si je n'ay pas eu assez de force pour louer VOSTRE EMINENCE, j'ay eu assez de courage pour l'entreprendre. Cette hardiesse pourtant me fera passer pour criminel dans l'esprit de tous ceux qui sçauent admirer vos lumières acquises & naturelles; & la Postérité ne m'abfondra jamais d'auoir osé produire sous vn Nom si grand & si reueré que le vostre, ce qui deuoit demeurer enseuely dans mon Cabinet. Si les jeux de ma Muse estoient dignes de vostre approbation, MONSEIGNEUR, on pourroit dire que j'aurois voulu recréer l'esprit de VOSTRE EMINENCE lassée de travailler pour la grandeur, & pour la gloire de la premiere Couronne du monde. Mais j'aurois tort de pretendre a cet aduantage, je suis trop foible pour satisfaire vn goust si releué que le vôtre; & si vous vouliez juger par mes vers des graces de nostre Poésie, VOSTRE EMINENCE la treueroit si fort au deffous de tout ce qu'elle a leu d'antique & de moderne, que les Muses de France ne vous feroient plus d'offrandes qui ne fussent importunes à vos yeux, & à vostre Esprit. Elles vous en préparent, MONSEIGNEUR, pour lesquelles sans doute vous aurez de l'amour, & vous verrez dans les efforts de nos Escriuains, que si on en exempté votre incomparable Prudence, il n'y a point de si haute Vertu que ces grands Genies ne puissent dignement celebrer. Dans ma bassesse j'espere, MONSEIGNEUR, que si vous condamnez mes expressions, vous approuuerez vne partie de mes pensées: ie les ay empruntées de ces admirables Auteurs dont la vieille Rome est orgueilleuse, comme la nouvelle l'est de vous auoir donné à la Chrestienté pour y abâter la Tyrannie, & y establir vne Paix dont la durée soit de plusieurs siècles. C'est l'ouvrage que tous les esprits raisonnables & esclairez attendent de VOSTRE EMINENCE.

Vous l'avez si bien commencé que vous ne voudrez pas le laisser imparfait, & on ne doit point douter que vous ne sachiez

réussir toutes les choses qu'Apollon a fait dire de vostre aduenir à celuy qui n'a point de plus forte, & de plus legitime passion que celle de montrer à toute la Terre qu'il est,

Monseigneur, de Vostre Eminence,

Le tres-humble, tres-obeissant,
& tres-obligé seruiteur.

MAYNARD.

II. — Dans les exemplaires qui contiennent la dédicace à Mazarin, se trouve la pièce de vers suivante de Scarron, qui est placée immédiatement après la préface de Gomberville. — (Page 17).

A MONSIEVR MAYNARD

*Esprit sur tout autre éclatant,
Tes doctes Vers qui valent tant,
A faire ne te coustent gueres ;
Au lieu que nos Rimeurs vulgaires
Se mettent pour en faire vn peu
La ceruelle & la teste en feu.
Souuerain maistre de la rime,
MAYNARD, que j'aime, & que j'estime
Si fort qu'on ne peut aimer plus ;
En deuit du flux & reflux
De l'humeur maudite & maligne
Qui prend son cours dans mon eschigne
Et sur mes membres se répand,
Ce qui vilain homme me rend.
Si faut-il que les Vers burlesques
Que j'auois abandonnés presques,
Tant l'Oppium m'a hebeté,
Dont j'vse l'Hyuer & l'Esté ;
Affin que dessus ma carcasse
Le sommeil parfois sejour fasse :
Si faut-il, dis-je, que mes vers*

*A tous ces chefs d'œuvres diuers
 Dont tu vas regaler la France,
 Fassent aussi la reuerence
 Fassent quelque beau compliment,
 Par lequel maudit soit qui ment.
 Je te prie, ô Maynard, de croire
 Que dans nostre pauvre memoire
 Je te donne vn rang que mortel
 N'a point encore tenu tel ;
 Bien que tu ne sois ny Satrape,
 Ny pretendant d'estre vn jour Pape ;
 Bien que ne sois ny Roy, ny Roch,
 Ny de ceux qui pour leur estoc
 Ne font estat des autres hommes
 Non plus que de trougnons de pommes.
 Mais estre Maynard, c'est chez moy
 Assez pour passer pour vn Roy.
 Ce beau present te fera rire :
 Mais pourtant j'oserois bien dire
 Qu'en donnant tout ce que je puis
 Enuers toy chiche je ne suis,
 Moy qui suis vn demy Poete,
 Qui ne trauaille qu'en sornette ;
 Au lieu que ces diuins Auteurs,
 Tous ces grands vaticinateurs
 N'employent que pourpre & que soye,
 N'ont que de l'or, point de monnoye ;
 N'escriuent que sur de l'airain,
 Ont tous Apollon pour parrain,
 Et quelque Muse pour marrain.
 Au reste, c'est chose certaine,
 Que mesme au fond du monument
 Ils font viure eternellement.
 Helas ! ie n'ay pour toute Muse
 Qu'une malheureuse Camuse,
 Et laquelle pour dix escus,*

*Vn vieil cotillon, & rien plus,
Sert à lauer les escuellés
D'Apollon & des neuf Pucelles ;
Et qui n'a pour tout instrument
Que trompe à laquais seulement,
Deux os de bœuf & deux sonnettes,
Pour dire quelques chansonnettes.
Reçoy doncques avec bonté,
Ce que la gueuse m'a dicté
En faueur de ta docte plume,
En faueur du rare volume
Qui va rendre Augustin Courbé
Satisfait comme vn riche Abbé.*

*Fait à Paris, de nostre chaise,
L'esprit & le corps en mal-aise,
Tant l'y suis malement cloûé ;
Mais le Seigneur en soit loué,
Et bientôt la grace me fasse
De voir encor ta chere face,
Deuant que mon corps decharné
Donne aux vers vn mauuais distné.*

SCARON

Page II. — SÉGUIER (Pierre) (1588-1672). Garde des Sceaux (1633) et Chancelier (1635), devint, après la mort de Richelieu, le protecteur de l'Académie.

Page VII. — GOMBERVILLE (Marin le Roy S^r de) (1600-1647). Poète, un des premiers membres de l'Académie Française. Fit paraître à quatorze ans un recueil de 110 quatrains intitulé *L'Éloge de la vieillesse*. Il publia, outre ses poésies, un grand nombre de romans.

Page XIX. — BOISROBERT (Fr. le Métel, S^r de). Abbé de Chatillon. Poète ami de Richelieu, dont il corrigea, dit-on, les vers. Membre de l'Académie Française (1592-1662).

Page XXIII. — BOURDELOT, né à Sens, fut en 1627

Maitre des Requêtes de la reine Marie de Médicis. — Il publia de savantes éditions de divers auteurs latins et grecs.

Page XXX. — FRANÇOIS GUYET (1575-1655), précepteur du futur cardinal de Lavalette; avait fait des poésies latines dont on fait grand cas dans le Menagiana.

Page XXX. — PEYRAREDE (Jean de), gentilhomme Gascon, mort vers 1660. Poète latin, il a publié des commentaires estimés sur Fleurus et Térence.

Page XXXI. — TRISTAN (Pierre) poète, membre de l'Académie Française, né en 1601. Fut gentilhomme du duc d'Orléans. Il obtint de grands succès au théâtre avec ses tragédies (*Marianne, Panthée, La mort de Sénèque*, etc.).

Page 3. — LOUIS XIV.

Page 3, vers 3.

Voyez le vray tableau de l'heureux aduentr

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 3, vers 10.

Le froid triste & mortel de ma caducité

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 3, vers 13.

Te feront adorer partout où le soleil

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 4. — ANNE D'AUTRICHE.

Page 5. — Duc d'Enghien (Louis II), celui qui fut plus tard le Grand Condé (1621-1686).

Page 5, vers 1. — La bataille de Rocroy (1641).

Page 6, vers 1.

Prince dont le courage est.....

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 8. — Les comédies italiennes furent représentées au Petit Bourbon par ordre du Cardinal Mazarin.

Page 8, vers 4.

Fait d'un gouffre vn parterre, & d'un mont une plaine
(Bibliothèque nationale F. Fr. Manuscrit 24447).

Page 10, vers 5.

Puisse ta sage teste ensevelir la guerre
Qyi par toute l'Europe arme les Potentats,
Et faire confesser aux tuteurs de la Terre
Que ta haute Prudence est l'ame des Estats.
(Manuscrit de Toulouse.)

Page 11, vers 7.

Et la crainte excessiue où nous les auons mis
Les force nuit & jour à maudire la guerre.
(Manuscrit de Toulouse.)

Page 13. — CLEON. C'est le cardinal Mazarin que Maynard désigne ainsi.

Page 14. — Au marquis de ***, de Noailles, sans doute.

Page 14, vers 7.

Prends de meilleurs desirs....
(Manuscrit de Toulouse.)

Page 17. — La comtesse de Crussol appartenait à une famille de la noblesse du Languedoc, d'abord protestante, puis catholique. Jacques de Crussol fut maréchal de France au seizième siècle.

Page 19. — LA VALETTE (Louis de Nogaret d'Épernon) (1593-1639), était le dernier fils du duc d'Épernon. — Tour à tour archevêque de Toulouse, puis cardinal, et général en Italie et en Allemagne.

Page 21, vers 1.

Je veux estre berger tout le temps de ma vie,
Et ne dependre plus que du ciel & de moy,

*Le temps & la raison m'ont fait perdre l'ennie
D'adorer ce qui brille à la suite du Roy.*

(Manuscrit de Toulouse et
Recueil de Sercy 1658.)

Page 21, vers 5.

Flote, ie suis.....

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 21, vers 8.

Dans le meme desert où.....

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 22. — Comte de Carmain (Adrien de Montluc). Gouverneur du pays de Foix. — Il avait été compromis dans la *Journée des Dupes* et enfermé à la Bastille où il resta 12 ans.

Page 23. — TALEMAN, probablement Pierre Tallemant, le père de l'auteur des *Historiettes*.

Page 27. — SIRMONT (Jacques) (1559-1651), érudit français, professeur de théologie, confesseur de Louis XIII (1637), célèbre surtout par son érudition, a laissé divers commentaires sur les auteurs ecclésiastiques.

Page 30. — Duc de Guise (Charles de Lorraine), fils de Henri le Balafre (1571-1640).

Page 31. — C'est le fameux sonnet à Richelieu. Maynard l'envoya de Rome à M. Girard, official d'Angoulême (let. 52).

« Monsieur, » lui écrivait-il, « vous agreerez, s'il vous plaist, les vers que je vous enuoye. le les ai faits de nuit autour du Colysée, avec beaucoup de patience & vn veritable desir de vous plaire & à notre grand Hermite. Nos Princes ecclesiastiques ont troué ceste epigramme extremement raisonnable, & le Pape luy a donné son approbation. » (Edit. 1653, p. 135.)

Voltaire a reproduit cette épigramme en y apportant diverses modifications.

Page 32.

..... *miraculeuses fees*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 33. — PRIEUSAC (Daniel de) (1590-1662), conseiller d'État (1635), membre de l'Académie française (1639), a laissé un certain nombre de discours, français ou latins.

Page 39, vers 8. — DU MOUSTIER, portraitiste français.

Page 39, vers 8.

Dont Ferdinand m'a vendu les images

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 40. — FIEUBET. Il s'agit ici, sans doute, du père de Gaspard de Fieubet (1626-1694), magistrat et poète français : conseiller au Parlement de Toulouse, puis chancelier, et conseiller d'État.

Page 45. — GOMBAULD (J. Ogier de), l'un des premiers académiciens (1576-1666). Poète fort goûté à l'hôtel de Rambouillet.

A publié successivement : *Endymion* (1624), *Amarante* (1631), des *Lettres* (1646), des *Sonnets* (1649), des *Epigrammes* (1657), une tragédie, *Les Danaïdes* (1658). Après sa mort parurent ses *Lettres sur la religion* (1669).

Page 46, vers 1. — A Vulcain.

Page 46, vers 6. — *La Pucelle*, de Chapelain.

Page 51, vers 4. — L'an climatérique est la 63^e année.

Page 53. — PUGET. Voyez La Serre.

Page 54.

Ce sonnet est adressé à Bassompierre (voir. t. I. Notice).

Page 58, vers 7. LA SERRE (J. Puget de), né à Toulouse (1600-1665), bibliothécaire du duc d'Orléans, historiographe de France. Publia plus de 100 volumes : Boileau l'a raillé dans le *Chapelain décoiffé*.

Page 59. — Duc de Longueville (Henri II) (1595-1663) tour

à tour gouverneur de Picardie et de Normandie; puis général en Italie et en Allemagne.

Sa seconde femme fut la célèbre madame de Longueville.

Page 61, vers 1.

*Vnique objet de mes discours,
Loin des bords de Seine & de Loire,*

(Lettre 93.)

Page 61, vers 9.

*Tes projets succèdent si bien
Qu'il faut que le monde chrétien
Espère la paix qu'il desire;*

*L'orgueil d'Espagne est diffamé,
Et bientôt l'aigle de l'Empire
Ne fera qu'un oiseau plumé*

(Lettre 93. Envoyée de Rome à M. Girard.)

Page 62. — Épigramme imitée de Martial (liv. XII épigr. 13) : insérée dans le recueil Conrard. (Manuscrit 7.)

Page 63, vers 15.

Cher Flote, te passis d'effroy

(Lettre 147.)

Page 63, vers 19.

*Ce miracle des conquérans
N'a-t-il pas, malgré nos Tyrans,
Affez étendu nos limites?*

(Lettre 147.)

Page 64, vers 1.

*Quand liray-ie dans l'almanac
Que la Paix a fait des marmites
De tout le fer de l'Arfenac!*

(Lettre 147.)

Page 64, vers 6. — PIERRE LE MESSIER, surnommé Bellerose, un des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne.

Page 67, vers 14. — TUBOEUF fut Maître des Comptes du roy (1636).

Page 68, vers 16. — MAROTE, espèce de figure ridicule que portaient ceux qui contrefaisaient les insensés — (les fous des rois.) — Au figuré, espèce de folie, monomanie.

Page 69, vers 3.

Peut disputer d'antiquité

(Manuscrit de Toulouse.)

Maynard regardait cette pièce comme une de ses meilleures. (Let. 126 à de Flotte.)

Page 69, vers 19.

Pourquoy ne suis-ie vn des hermites

De ces deserts où tu medites

Ce qui ne peut estre imité!

(Poésies de Maynard, édit. 1638.)

Page 70, vers 1.

Balzac, ton visage m'anime,

Et tout ce qui plaist de ma rime

Ton oreille me l'a dicté.

(Édit. 1638.)

Page 71, vers 1.

Flandre, il faut que ie l'aduoie;

Les delices de tes repas

Font qu'iniustement ie te loue

(Lettre 35.)

Page 71, vers 16. — NEUF GERMAIN (Louis de), poète ridicule du règne de Louis XIII, étalt le jonet des beaux esprits du temps. « Poète hétéroclite » du duc d'Orléans. A laissé deux volumes de poésies (1630 et 1637).

Page 73, vers 6. — RENAUDOT, qui rédigeait la *Gazette de France*.

Page 73, vers 11 et suivants.

Ton insolente raillerie

.

Elle encherit sur la furie

D'Aretin ou de Juvenal.

Quel comique vieil ou moderne

A jamais vomy tant de fiel?

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 74, vers 1.

Denys, quand on ne veut que rire,

Rien ne sied mal à la Satyre

Comme les ongles & les dens.

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 74, vers 4. — SILLON (Jean de) (1596-1667). Littérateur français, conseiller d'État, membre de l'Académie Française, dont il fut même directeur, a laissé divers ouvrages de politique.

Page 75, vers 2.

Qu'il pleuve pistoles chez moy,

Et que ma fortune soit grande

Pres du Cardinal & du Roy.

(Édit. 1638.)

Page 77, vers 15.

Pierre, tu vauiffe le d'argent

Deuie:dra. . .

Page 77, vers 19.

Dans tout l'Estat des fleurs de lys

Les vers que Malherbe a polis

Ont iony d'une haute estime.

(Let. biog. Labouisse-Rochefort.)

Page 78, vers 1.

*On les prise encore aujour'd'huy,
Mais la richesse de sa rime
A mis la pauvreté chez luy.*

(Let. biog. Labouisse-Rochefort.)

Page 79, vers 18.

Épigramme imitée dans les Priapées.

Page 80, vers 1.

Amy, vivez dans le repos

(Lettre 47.)

Page 80, vers 5.

Ma plume est rude & Gafcoure.

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 81, vers 11.

Épigramme imitée de Martial. (Liv. XII, épigr. 45.)

Page 85, vers 1.

*N'en déplaise au divin caquet
Qu'on puise dans votre fontaine,
Je donnerois pour vn niquet
Tous les rimeurs à la douzaine*

(Du Bray, 1627.)

Page 85, vers 5.

*Ces gens mal-faits & mal-apris
Reftent parmy les beaux esprits
Froids & muets comme des marb es.*

(Du Bray, 1627.)

Page 86, vers 4. — Le recueil de Sercy (Paris 1653) renferme une épigramme d'un chien, intercalée entre des poésies de Maynard sans nom d'auteur (*Las d'esperer & de me plaindre...*, etc.). Elle doit être de Maynard : nous la donnons, en tous cas, ici :

*Rude au voleur, doux à l'amant,
L'aboyois & faisois careffe :*

*Ainsi ie sceus diuerfemens
Seruir mon maistre & ma maistresse.*

Page 88, vers 4. — Caylus (*Les Chats*. Paris, 1757) nous apprend que c'est Maynard qui le premier apporta de Rome en France une chatte angora; il cite ce sonnet.

Page 88, vers 18. — Le pape Urbain VIII.

Page 88, vers 21.

*Les plus grands esclats de sa foudre
(Lettre 75.)*

Page 89, vers 8.

*Qu'ils penseront au.r raison,
Urbain, de te mettre en prison.
(Lettre 75.)*

Page 90, vers :8. — LOGERI (Honorat Langier de Porchères).

Page 91, vers 11. — Cette épigramme se trouve dans le manuscrit 43 de la Bibliothèque des Barberini (Urbain VIII appartenait à cette famille) (page 133), sous ce titre :

Epigramme du President Mainard sur ce qu'on le vouloit contraindre à l'arriere ban de la noblesse d'Auvergne, pour aller à la guerre.

Page 91, vers 16.

*Autrement qu'en iacque de maille
(Manuscrit de Rome.)*

Page 91, vers 18.

*Que l'Esleu n'ayt mis à la taille
(Manuscrit de Rome.)*

Page 91, vers 21.

*Me vend plus timide qu'un lieure
(Manuscrit de Rome.)*

Page 96, vers 18.

*Le m'estonne, mon cher amy,
Que tu me reproches la rime,
Et d'avoir trop longtemps dormy
Sur la montagne à double cime.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 99, vers 8.

*Adieu, Marquise, te me sauue ;
Mes desirs ne sont pas si fous
Qu'ils veuillent d'une teste chauue.*

(Édit. 1638.)

Page 100, vers 7.

Balzac envoya cette épigramme à Chapelain (let. famil. liv. 5, let. 12), et Chapelain lui répondit (30 octobre 1639) :

« Les vers de Mainard qui estoient dans le billet sont des plus beaux & des plus naturels qu'il ayt faits encore. »

Page 102, vers 12.

Que luy donne sa nudité.

(Du Bray, 1627.)

Page 104, vers 5. — CAZAL, ville du nord de l'Italie, plusieurs fois prise et reprise par les Français et les Espagnols.

Page 104, vers 7. — Épigramme adressée de Rome à Colletet (lettre 98).

Page 104, vers 15.

*Sous le sepulcre il faut toujours dormir,
Il est vn lit où iamais on ne veille.*

(Édit. 1638.)

Page 106, vers 3.

D'entre les deux bras du sommeil.

(Du Bray, 1627.)

Page 106, vers 7.

*Cher raffignol de quy la voix
Par vne douce violence*

*De ces rochers & de ces bois
Interrompt le profond silence,
Si tu vois toy quelque iour
Ma belle Nymphe de retour,
Dis-luy ma passion fidelle*

(Du Bray, 1627.)

Page 106, vers 14.

*Et que l'eau qui baigne ces fleurs
Est la triste fille des pleurs*

(Du Bray, 1627.)

Page 109, vers 1.

*Bien qu'il ne fasse pas d'estime
De ma prose ny de ma rime,
le voudrois qu'il fut mieux traité;
Sa doctrine est si mal mende
Que ses epaules ont gasté
Plus de bois que sa cheminée.*

(Édit. 1638.)

Page 109, vers 17.

*Quitte ceste double montagne
Où tu composes des Romans*

(Édit. 1638.)

Page 110, vers 5,

Le feu d'esprit qui fait les vers

(Lettre 63.)

Page 113, vers 15.

Sans mentir fut la première

(Édit. 1638.)

Page 114, vers 13. — MURET ET LIPSE.

MURET (1526-1585) tour à tour professeur à Bordeaux ou Montaigne suivait ses cours, et à Paris; condamné pour hérésie,

puis prêtre et professeur de théologie à Rome, célèbre commentateur des ouvrages des anciens.

LIPSE (Juste) (1547-1606), savant philologue hollandais, a laissé des commentaires sur Tacite, Sénèque, etc., et de nombreux ouvrages de critique.

Page 115, vers 9.

Et croit-on qu'il a resolu

(Édit. 1638.)

Page 115, vers 15.

Qu'vn matin, pour boire chopine

(Édit. 1638.)

Page 118, vers 7.

Cette pièce se trouve dans le recueil de Du Bray (1627) sous cette forme :

*Affis au bord d'une fontaine
Où chaque fois il se miroit,
L'autre iour Daphnis souspiroit
Ce qu'Amour luy cause de peine :*

*Narcisse en fleur se vit changé,
Disoit cest amant affligé:
Que n'est tel le sort de ma vie !*

*Afin que, selon ton dessein,
La Nymphé que t'ay tant seruie
Me recueille dans son beau sein.*

Page 119, vers 11.

*COLIN, as tu le verre en main,
Te voils iusqu'au lendemain
A nous prescher ton opule:ce.*

*Veux-tu ne me rebuter pas ?
Fais de formais que le silence
Soit vn des mets de tes repas.*

(Du Bray, 1927.)

Page 120, vers 7. — Dans les Priapées, se trouve une pièce analogue :

*Tu dis que je suis éfronté
Et que la censure du Pape
Dolt brider ceste liberté
Dont ma plume escrit de Priape,
Sçache, PIERRE, que mon discours,
Pour peu qu'il cherche de détours,
Affoiblit l'ame de la phrasé ;
Ton goust & le mien sont diuers ;
Mettre Venus hors de mes vers
Seroit ce pas hongrer Pegase ?*

Page 121, vers 8.

Du Dieu qu'on appelle Hyménéé.

(Du Bray, 1627.)

Page 121, vers 10.

Dans les bras d'un homme brutal

(1627.)

Page 121, vers 11.

Tous les charmes qu'elle possède

(1627.)

Page 121, vers 13.

Dont iamais aucun n'est guery.

(1627.)

Page 121, vers 17. — Épigramme imitée de Martial (liv. XI, épigr. 16).

Page 122, vers 9.

Ma verue n'a que trop dormy

(Manuscrit de Rome.)

Page 123, vers 5.

Et l'honneur voulut que la gloire

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 125, vers 1. — Cette épigramme se trouve dans les recueils de 1618 et 1627 et est dédiée au comte d'Ayen (de Noailles).

Page 125, vers 3.

Comte, votre fortune est telle.

(1627.)

Page 125, vers 5.

Vos bras sont foudres de la guerre,

Et vos yeux sur toute la terre

Donnent aux belles de l'ennuy

(1627.)

Page 127, vers 14.

Mars sur la teste de Pluton

Des rudes nœuds d'un gros baton

Imprima violement les marques

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 127, vers 18.

Sa gloire qui n'est pas commune

.

Morgue les ans & la fortune.

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 128, vers 18.

Plein d'embarras & de tenebres.

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 129, vers 18.

Gouffent avecque du plaisir

Les epigrammes que mes veilles

Ont fait naistre de mon loisir.

(Du Bray, 1627.)

Page 130, vers 18.

*COLIN a si peu de ceruelle
Et se rend si capricieux,
Qu'il donne au diable tous les yeux
Qui trouuent que sa femme est belle.*

(Du Bray, 1627.)

Page 131, vers 2.

*Où, comme dans vne prison,
La pauvre deuiet seche & blesme.*

(Du Bray, 1627.)

Page 131, vers 19.

Eust fassé l'onde toujours noire

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 131, vers 21.

Aux neuf Filles de la memoire

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 132, vers 7,

*Depuis qu'yne nuit éternelle
D'vn de tes yeux cache le prix,
ANNE, ie ne sçay quels esprits
Me disent que tu n'es plus belle.*

(Du Bray, 1627.)

Page 136, vers 17.

*l'estime à nulle autre seconde
La temerité de ces yeux
Qui font le moindre feu des Cieux
Beaucoup plus grand que tout le monde*

(Cresme des Bons vers, Daré, 1626.)

Page 137, vers 1.

*Quel esprit clair & sans defaut
A croire vn miracle si haut*

*Peut facilement se refoudre ?
Après qu'un malheur sans pareil
De ce petit morceau de poudre
A fait la tombe d'un Soleil.*

(Crefme des Bons vers.)

Page 137, vers 7. — Imité dans les Priapées.

Page 138, vers 5.

*Son dessein n'est pas de ternir
Le mérite de nos Alcides*

(Let. III.)

Page 138, vers 16. — MONDORY, célèbre comédien de l'hôtel de Bourgogne.

Page 140, vers 14.

Plus de joins que mon valet

(Édit. 1638.)

Page 144, vers 15. — Voir la notice (tome I^{er} page XXII).

Page 144, vers 15.

*Sçauants Ministres de Themys
Et peres des Muses de France.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 145, vers 5.

Si vostre corps est indigent

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 145, vers 18. — FRANÇOIS I^{er}.

Page 146, vers 1 et suivants. — Maynard fait allusion à cette pièce dans diverses lettres. (Édition 1653, pages 635, 640). Voir, d'ailleurs, à ce sujet la notice (tome I^{er}, pages XXIII et XXIV).

Page 146, vers 11. — MAITRE ADAM (Adam Billaut) né à Nevers, mort en 1662. Menuisier poète.

On a de lui : *Les Chevilles* (1644), *Le Villebrequin* (1662) et *Le Rabot* (inédit).

Page 148, vers 3. — BORDIER.

Page 152, vers 1

*Plus te considère les creffes
De ces monts froids & desertés,
Où les neges sont toujours prestes
A braver l'effort des Effés,
Moins il me tombe en la pensee.*

Page 153, vers 5. — ADAM BILLAUT.

Page 153, vers 8. — VIRGILE.

Page 153, vers 13. — Épigramme imitée de Martial (liv. V, ép. 73). Marot, Lebrun, La Monnoye, Masson, se sont inspirés du même sujet.

Page 154, vers 5. — D'après Martial (liv. III ép. 27).

Page 158, vers 17. — FLEAU était monosyllabique à cette époque. Saint-Amant l'a souvent employé, et Malherbe a écrit :

Allez, fleaux de la France & les pestes du monde.

(Prédic. de la Meuse.)

Page 161, vers 2. — Ce vers se trouve déjà à la page 124 (v. 12) dans une épigramme tirée du recueil de Du Bray (1627).

Page 164, vers 24. — Ces vers se trouvent dans la lettre 108 (édit. 1653).

Page 165, vers 5. — Cette ode est intitulée : *Le Théologien*. Dans certains exemplaires de l'édition de 1646. (Bibliothèque de l' Arsenal.)

Page 165, vers 5. — BOUQUER, obliger quelqu'un à faire acte de soumission (Dict. de Trévoux).

Page 165, vers 17. — Cette strophe et la suivante sont citées dans la lettre 129 (1653); les deux suivantes dans la lettre 145.

Page 166, vers 8.

Aux Heretiques de France.

(Lett. 145.)

Page 166, vers 26.

*Que son volume nous donne,
A peine Saint-Augustin
Est connu de la Sorbonne.*

(Let. 44.)

Page 168, vers 3.

*Des beautez qui tirent leur race
De la cronique d'Amadis*

(Manus. de Toulouse et Du Bray, 1627.)

Page 168, vers 4. — Amadis des Gaules.

Page 168, vers 5.

*Pour se gliffer sous vne nappe
Où brille l'orgueil des clinquans,
.
Se trauaille quatre ou cinq ans.*

(Manus. de Toulouse et Du Bray, 1627.)

Page 168, vers 24.

*Sans parler Balzac ny Malherbe,
Ny perdre dispence & loisir,
D'abord ie les couche sur l'herbe
A la mercy de mon desir.*

(Manus. de Toulouse et Du Bray, 1627.)

Page 169, vers 5.

*Adieu, Dames, dont l'habit riche,
Sous vn luxe vain & trompeur,
N'est autre chose que la niche
D'vne carrosse à faire peur.*

(Manus. de Toulouse et Du Bray, 1627.)

Page 171, vers 8.

En 1640, le Portugal se sépara de l'Espagne, et élut roi le Duc de Bragance, Jean.

Page 171, vers 9. — Les deux premières strophes sont remplacées dans Du Bray (1627) par celle-ci.

*Il ne faut pas que le soleil espere,
En quelque part que son œil soit tourné,
Que sa clairté luyse iamais à pere
Moins consolable & plus infortuné.*

Page 171, vers 18.

Est à cette heure à la mercy des vers.

(Du Bray, 1627.)

Page 172, vers 5.

*Elle allongeoit le fil de mes années,
Et son discours chassoit mes desplaisirs :
Les feux du ciel qui font nos destinées...*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 172, vers 22.

*Et la vertu l'auroit rendu si fort
Qy'...*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 172, vers 24.

Et n'a rien eu de mortel que la mort

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 173, vers 17. — Cette dernière strophe dans le manuscrit de Toulouse et le recueil de 1627 est remplacée par les deux suivantes :

*Ainsi Cleon, dont l'ame grande & forte
A tant de fois surmonté les malheurs,
Soit iour, soit nuit, pleure sa fille morte,
Et n'a plaisir qu'à flatter ses douleurs.*

*Dans les horreurs d'une foret secreete
Le pauvre pere entretient son ennuy ;
O ! qu'il voudroit que celle qu'il regrette
Y fut errante & se monstret à luy !*

Page 174, strophe 1.

*le n'aurois pas deuiné
Que ceste plaine escartée
Fut le seiour fortuné
Où sa mere t'a portée.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 174, strophe 2.

*Falloit-il que le Destin
Fit dans yn país barbare
Leuer le premier matin
D'vne Lumiere si rare!*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 174, strophe 3.

*Quel merite l'a rendu
Digne d'vne telle gloire!
Cet Orient n'estoit du
Qu'aux bors de Seine ou de Loire.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 174, strophe 4.

*Ton Esprit est merueilleux,
l'en admire la puissance;
Et le ciel est orgueilleux
D'vne si grande naissance.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 175, strophe 4.

*Au gré de tes volontez
Les saisons changent de place,
Et l'esprit de tes beautez
Donne des fleurs à la glace.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 175, strophe 5.

*Ces desers iadis si roirs
Sont maintenant des prairies*

*Où l'on voit des promenoirs
Plus beaux que les Tuilleries.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 176, strophe 1.

*Je ne puis facilement
M'eslogner du Ciel de France;
L'air du Louvre est l'element
Qui nourrit mon esperance.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 177, vers 9 et 10.

*Mon été s'en va passé,
Il n'a que peu de iournées.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 179, vers 22.

Je ne prise pas vn fétu.

Dans le Recueil de Du Bray (1627), où cette strophe est la seconde, les strophes 12 et 13 ne figurent pas.

Page 181, vers 3.

*Voilà ce que, le verre en main,
Chantoit à l'hotel de Venise
Un drole qui du lendemain
Ne fit iamais prise ny mise.*

(Du Bray, 1627.)

Page 181, vers 9. — CHARLES DE MAYNARD, qui fut le légataire universel de son père. (Voir tome I^{er} p. 356.)

Page 183, vers 20. — OVIDE.

Page 184, vers 1. — BALZAC, dans une lettre adressée à la Cloris de M. Maynard (20 août 1643), fait un grand éloge de cette pièce, et semble engager Cloris à épouser Maynard, alors veuf. (Voir tome I, page XXXVII.)

Page 184, vers 1.

*Belle & sage Cloris, digne d'être servie
De tous ceux dont la gloire a rempli l'univers,*

(Recueil de Sercy, 1658.)

Page 184, vers 10.

*Qu'est-ce que ton esprit a fait de sa raison,
Tu ne peux écouter l'amant le plus fidelle
Que le tyran des cœurs a mis dans sa prison.*

(Recueil de Sercy, 1658.)

Page 188, vers 23.

Et tes premiers defers te pourront-ils deffendre

(Sercy, 1658.)

Page 189, vers 1.

Le recueil de Sercy contient, en outre, cette avant-dernière strophe.

*Je reuere le Ciel qui n'aime qu'à te plaire,
Mais aux moindres douleurs qu'il te fte ressentir,
Quel Dieu ne seroit point l'obiet de ma colere,
Et quel Afre innocent pourroit s'en garantir?*

Page 190, vers 11. — Tout le monde connaît le célèbre vers de Lucain :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Page 195, vers 16. — Les tapisseries des Flandres.

Page 197, vers 16. — PIOT. Vin, boisson.

Leur voyant de pïot la ceruelle eschauffée,

(Regnier, sat. x. — édit. Lemerre

(Courbet), p. 84.)

Page 198, vers 5. — L'AURORE.

Page 199, vers 5. — NEPTUNE.

Page 199, vers 9. — VULCAIN.

Page 200, vers 13. — Cette ode figure en tête de l'édition des Poésies de Maynard publiée à Toulouse en 1638 (et Paris 1639). Balzac l'adressant à Chapelain, lui écrit, le 15 mars 1638 : « Le vous enuoye par cettuy-cy vne Ode de M. Mainard à Flote en file burlesque meslé de serieux que l'estime vne des meilleures qu'il ayt faites. »

Page 200, vers 14 et suivants.

*De ce Dieu, qui se plaît mieux
A loger dans vne caue
Que dans le plus beau des cieux.*

(1638.)

Page 201, vers 5.

*Penses-tu que les mespris
Des lecteurs de nostre Prince
Espargnent les cheveux gris...*

Page 201, vers 23.

*Et ceux qui tiennent Nerueffe
Pour Prince des orateurs.*

(V. Lettres, édit. 1653, p. 797 et 827.)

Page 201, vers 25.

Je n'ay que trop medité

(Lettre 141.)

Page 202, vers 1.

Mon nom en est mal-traité

(Lettre 141.)

Page 202, vers 6.

Les Malherbe, les Bertaux,

(Lettre 141.)

(Sic. Édit. 1638. Corrigé éd. 1639.)

Page 202, vers 8. — COURTAUD, terme injurieux pour dire un garçon de boutique (Richelet.)

Page 202, vers 16.

*Apollon me le conseille ;
Les vers qui parlent de moy
Ne sont bons que pour l'oreille*

(Lettre 151.)

Page 202, vers 21.

Et que d'Vuert m'ait placé

(Lettre 151.)

(Sic. Éd. 1638. Corrigé éd. 1639.)

Page 202, vers 23.

*Sçay-ie pas que les censeurs
Qui vont chez les doctes sœurs
Cribler ce qu'on y débite...*

(1638.)

Page 203, vers 3.

*Flote, si ie n'estois point
Dans l'age où le sang se glace...*

(1638.)

Page 203, vers 11.

*Ayent mieux que cent Poetes
Vn soldat de regiment.*

(1638.)

Page 203, vers 13.

Ou i'ay le sens de trauers,

(1638.)

Page 204, vers 5.

*Qu'vne fidele chronique
Puisse eriger en Rolans.*

(1638.)

Page 205, vers 8.

Qu'à table iusqu'au menton

*Tu ris & vuides ton verre
A la santé de Gaston.*

(Gaston, frère du roi, 1638.)

Page 205, vers 13. Jean de Weerdt (1594-1652), fut fait prisonnier en 1638 et emmené à Paris où il resta quatre ans.

Page 205, vers 15. — GALAS (Mathias) (1589-1647), général de Ferdinand II, qui prit part à presque toutes les campagnes de cette époque.

Page 205, vers 16.

Des millors de ton quartier.

(Lettre 143 et éd. 1638.)

Page 205, vers 19. — La toile de Hollande était alors fort estimée.

Page 205, vers 21 et suivant.

*Le Roy doit combler de biens
Les hommes de cette sorte :
Ils sont les fermes soutiens
De la couronne qu'il porte ;
Et l'humeur des thresoriers
Qui mal-traitent nos Guerriers
Ne merite point d'excuse :
C'est à ces cœurs de Lyon
Qu'il ne faut pas qu'on refuse
La porte chez Bullion.*

(Lettre 142.)

BULLION (Cl. de) surintendant des finances et ministre d'État de Louis XIII. Employé à diverses négociations diplomatiques par Richelieu, il fut nommé garde des sceaux. Il mourut en 1640.

Page 206, vers 4 et suivants.

*Mal-heur à ces Thresoriers
Qui rançonnent les Guerriers*

*Et leur content deux pour quatre :
Par cest infame butin
Leur chambre couure son plaistre
De velours & de satin.*

(1638.)

Page 206, vers 14.

*Les reths & les hameçons,
Payez de ces griuelées,
Leur font manger les poissons
Des mers les plus reculées.
Leurs femmes vont tous les iours
Se monstret aux yeux du cours
En iuppes d'or & de soye;
Et foulent sous leur patin
Les tapis qu'on nous enuoye
Des prouinces du matin.*

(1638.)

Page 206, vers 24.

*Fieubet, dont la probité
N'a que trop peu de copies,
Déseste l'avidité
De ces maudites Harpies.
Il honore son employ;
Tous les biens qu'il a chez soy
Viennent d'une iuste source;
Et son esprit est rauy,
Quand Louis ouure sa bourse
Aux soldats qui l'ont seruy.*

(1638.)

Page 207, vers 24.

CERBELON, un des plus célèbres généraux du XVI^e siècle (1508-1580), qui passa sa vie à guerroyer au service de Charles-Quint.

Page 208, vers 15.

*Mon esprit qui s'est enflé
Ne craint plus d'être fiffé
Sur le riuage de Seine.*

Page 209, vers 3.

L'édition de 1638 contient, en outre, les deux strophes suivantes :

*Luy chercher des auditeurs
Seroit prendre vn mauvais ordre :
Nos plus modestes auteurs
Font-ils pas gloire de mordre ?
Ils diroient que j'ay basté
Ceux dont l'orgueil n'est porté
Qu'au meurtre & qu'à la rapine ;
Et que ie me plais à voir
Qu'i' gele dans la cuisine
Des Personnes de sçavoir.*

*Mais il importe fort peu
Que leur esprit me chamaille ;
Et que pour faire du feu
Mes vers leur seruent de paille.
Le mal qu'ils vont m'aprester
Ne peut pas desadiuster
La police vniuerselle.
Berne-moy publiquement,
Si le bois & la chandelle
Se vendent plus cherement.*

Page 209, vers 4.

*J'auois dit que le chien celeste
Autourd'huy feroit de son reste :
N'est-ce pas estre bon Deutn ?
Cest Astre, ie croy, s'interesse*

*Au gain des hostes, tant il presse
Notre soif d'acheuer leur vin!*

(Du Bray, 1627.)

Page 209, vers 16.

*Ga, combattons la violence
Avec ce vin, dont l'excellence
Est pleine d'appas rauiffans.*

(Du Bray, 1627.)

Page 210, vers 1.

*Je le veux pur & de la sorte
Que la mere Vigne le porte:
L'eau m'incommode & me desplait.*

(Du Bray, 1627.)

Cette strophe, la 3^e dans du Bray, finit comme la 2^e ici.

Page 211, vers 12. — BACCHUS, fils de Jupiter et de Sémélé. (Myth.)

Page 211, vers 22. — PRESTE-IEAN. On appelait ainsi le Négus, empereur des Abyssins (Richelet.)
SOPHY, le shah de Perse (Trévoux).

Page 212, vers 11.

*Je puis au fond de la bouteille
Des fraises à charmer l'oreille
Des plus grands hommes de nos iours;
Lors que la vendange me pique,
Il n'est perle de rhétorique
Qui n'esclatte dans mes discours.*

(Du Bray, 1627.)

Page 212, vers 17.

*Alors que la mort rauiffante
Aura, de sa griffe puissante...*

(Du Bray, 1627.)

Page 213, vers 1 — Costar a fait un commentaire de cette ode, dans une lettre à l'évêque du Mans. (Lettre 201, t. II.)

Page 213, vers 7.

Comment n'es-tu pas reb. sé!
La Fortune t'a mal-traité,
Et mis tes compagnons sous le ioug de sa roue.
 (Manuscrit de Toulouse.)

Page 213, vers 15.

Cesse d'être galant : il est temps d'être sage.
 (Lettre de Costar.)

Page 214, vers 18.

La mort n'est pas un mal que la Prudence esuite.
 (Lettre 176.)

Page 214, vers 24. — Une des trois Parques.

Page 214, vers 25.

C'est un deuil, non pas un châtiment.
 (Lettre de Costar.)

Page 215, vers 7.

Ne sera que poussière & ne sera qu'une ombre,
 (Lettre de Costar.)

Page 215, vers 15.

Le temps ne laisse rien debout ;
Cet affamé qui mange tout
Sur la dureté même exerce son empire.
 (Maynard, édit. Blanchemain.)

Page 215, vers 21.

L'herbe est plus haute que les tours
 (Maynard, édit. Blanchemain.)

Page 216, vers 13.

« Dans la guerre de Philippe V, roi de France, et d'Édouard III,

roi d'Angleterre, les armées étaient en présence; un lièvre se leva pres des Français et causa quelque tumulte, qui fit croire à l'arrière-garde que la bataille était commencée. Quelques cavaliers accoururent demander au roi d'être faits chevaliers avant de combattre. Ils furent surnommés, par plaisanterie, chevaliers du lièvre. »

(Note de P. Blanchemain. — Édit. Maynard, page 204.)

Page 217, vers 1.

*Quand l'effort de ma reuerie
Enfante quelque raillerie,
Ce n'est pas de vous qu'il discours;
Les ambiteufes merueilles
Qui partent de mes longues veilles
N'en veulent qu'aux Grands de la Court.*

(Du Bray, 1627.)

Page 217, vers 7.

*Car ils stennent que ma satire
N'a point de vulgaires appas,
La gentilleffe de leur ame
S'offense moins quand ie les blasme
Que quand ie ne les blasme pas.*

(Du Bray, 1627.)

Page 217, vers 13.

*Les vers que mon esprit sublime
St dextrement lime & relime
Ont ie ne scay quoy de si net,
Qu'ils sont tout l'entrestien du Louvre,
Et la Reine...*

(Du Bray, 1627.)

Page 217, vers 25.

*A dire vos hauts faits de guerre,
De sous les hommes de la terre
Ie seray soufours le dernier;*

*C'est l'ouvrage de la voix forte
D'un gueux qui, deuant vne porte,
Chante deux iours pour vn denier.*

(Du Bray, 1627.)

Page 218, vers 13.

*Maigre, vieille & mal en arroy :
Les excés de vostre cholere
Dont les gibets sont le salaire,
Font la nique aux edits du Roy.*

(Du Bray, 1627.)

Page 218, vers 16.

Se moquent. Faire la figue à quelqu'un signifie le mépriser, le braver. (Richelet.)

Page 219, vers 10.

*Si iamais nos guerres ciuiles
Comme autrefois brusloient nos villes,
Et tonchoient les plaines de mors,*

(Du Bray, 1627.)

Page 219, vers 15.

La strophe suivante figurait ici, dans le recueil de 1627.

*Puïsse le bon Ange de France
Oster vne telle esperance
A vos courages inhumains,
Et vous contraindre enfn à dire
Que le bon-heur de son Empire
N'est pas enfermé dans vos mains !*

Page 219, vers 16.

*De moy, qui tous les iours consulte
Comment ie viuray sans tumulte,
Franc de tous fascheux pensemens,
Quel Saint est-il que ie ne prie
De me sauuer de la furie
Des sireurs d'esclaircissemens ?*

(1627).

Page 219, vers 22.

*Ce sont gens de sac & de corde
Avec qui fort mal ie m'accorde,
Et qui me tendent leurs filets;
Et puis mon humeur pacifique
Aime...*

(1627.)

Page 222, vers 11.

Ces vers ont été composés, sans doute, pour le même ballet que ceux que nous publierons plus loin dans les poésies inédites. Ils figurent, à côté des autres, dans le manuscrit n° 69 de Toulouse; Maynard a écrit en tête. « Il plaira à M. de la Ganterie de faire imprimer cette pièce telle qu'elle est icy: elle est mal dans *Les Délices*. » (1627.)

(Voir aussi tome II, page 241 et s.)

Page 223, vers 5.

*Ton esclat me surmonte
Auecque tant de honte
Lorsque te fais mon cours,
Qu'heureuse ma fortune,
Si les bras de Neptune
Me retenoyent toujours!*

(Du Bray, 1627.)

Page 223, vers 11.

Ma lampe vagabonde

(Manuscrit de Toulouse.)

Ma course vagabonde

(1627.)

Page 223, vers 22.

La strophe suivante se trouve dans Du Bray, après celle-ci.

*Tu fais voir à cest âge
De la Seine & du Tage
Les hatnes au tombeau;
Et monstres à la Terre*

*La discorde & la guerre
Sans glaive & sans flambeau.*

(1627.)

Cette strophe figure aussi dans le manuscrit de Toulouse.
Page 224, vers 8.

Où l'humaine pensée

(1617.)

Page 224, vers 22.

Nous avons inséré dans le tome II (page 156) des Stances qui ont beaucoup d'analogie avec celles-ci.

Page 226, vers 9.

M. Blanchemain a publié cette ode d'après la version du recueil de Daré (Rouen, 1626). Nous en reproduisons ci-dessous les variantes.

Page 226, vers 9.

*Donc que le ciel inexorable
Veut que te viue miserable
Loin des yeux que te tiens si chers,
En ce lieu triste & solitaire
Où...*

(Daré, 1626.)

Page 226, vers 21.

*L'ame d'ayse & d'amour ravie,
N'agueres ie passois ma vie
Parmy ces plaisirs immortels
Dont on voit que la cour abonde,
Adorant la beauté du monde
Qui merite mieux des autels.*

(Daré, 1626.)

Page 227, vers 11.

*Ses yeux, lumieres nonpareilles
Ont tant de feux & de merueilles
Que chacun ayme à s'y brusler ;*

*C'est pour eux que le grand Alcide
Eust quitté la masse homicide
Et n'eust pas rougi de fler.*

(1626.)

Page 229, vers 3.

*Mais, quoy? ie me trompe & me flate
D'imaginer que ceste ingrate
Me rende ce dernier honneur.
Vn autre a son ame eschauffée,
Dont l'orgueil se fait vn trophée
Des depouilles de mon bon-heur.*

(1626.)

Page 229, vers 9.

Qu'yne amour est bientôt deffaitte!

(1626.)

Page 229, vers 15.

Cette ode se trouve dans le recueil de Du Bray (1627) (page 358) ainsi que la suivante (page 295) qui n'est, en somme, qu'une variante.

*O! que ie suis estonné
D'estre encore condamné
A me traifner sur la terre;
Certes le plus lache effort
Des soins qui me font la guerre
Suffit pour donner la mort!*

*L'Astre qui regit mes iours
Veut-il pas finir le cours
De ma funeste aduerture?
Ie croy qu'il n'est point de bien
Egal à la sepulture:
C'est où l'on ne sent plus rien.*

*Cloris, but de mon desir,
L'horreur se deuroit saisir
Quand ma plainte te reueille*

*Mais, las ! au lieu d'en fremir,
Il semble que son oreille
N'ayme qu'à m'ouyr gemir.*

*Depuis que ie fus soufms
Par tes yeux, mes ennemis,
A ceste dure souffrance,
Que n'a pas fait ta rigueur
Pour deffendre à l'esperance
De consoler ma langueur ?*

*Ta fiere inhumanité
A si durement traité
Les yeux dont ie t'ay seruté,
Qu'avec raison ie soutiens
Que tous les maux de la vie
Ne sont que l'ombre des miens,*

*Adieu, Cloris, ie ne puis
Viure en l'estat où ie suis :
Il faut qu'enfin ie soucombe ;
Et que mon cœur enragé
Aille rompre dans la tombe
Les fers dont tu l'as chargé.*

Page 235, vers 1.

Dans la table du volume, Ch. de Noailles est appelé évêque de Saint-Loup. Cette ode se trouve en tête du livre de De Noailles : *L'empire du luste, selon l'institution de la vraye vertu.* — (Paris, 1632, 2 vol. in-4°), avec quelques variantes que l'on trouvera ci-dessous.

Page 235, ligne 2.

*Que ce liure acquerra de bruit
A la plume qui nous le donne !
Il monstre aux Princes qu'il instruis
A bien porter vne couronne :
Que le travail de deux estés*

*L'a bien afforty des clartez
Du sçavoir & de l'artifice!*

Page 236, vers 4-

*Tous ces critiques sans raison,
Dont l'enuie aiguise la rage,
Sont diffamés si leur poison
Oze approcher de cet ouvrage.
On doit en admirer le prix,
Sinon qu'on veuille estre repris
Ou de malice ou d'ignorance;
Et qui ne donnera sa voix
Au plus beau liure que la France
Ait fait pour l'estude des Roys?*

Page 236, vers 24-

*Bien que leur nom, franc du tombeau,
N'ayt point d'ombre qui l'enveloppe,
Et que son lustre tousjours beau
Arreste les yeux de l'Europe;
Bien que son bruit, semé partout,
Tant que nos lys seront debout
Doive nous remplir les oreilles;
Ta grandeur esclatera mieux...*

Page 238, vers 1.

*Tes mœurs, à qui la volupté
Monstre inutilement ses roses,
Et qui mettent la Pieté
Bien haut par dessus toutes choses,
La verité de tes propos
Et cest admirable repos
Qui regne dans ta conscience,
A l'advantage de nos iours,
Ont merité que la Science
Te fit l'objet de ses Amours.*

Page 239, vers 24.

*L'orgueil deplait à ta bonté,
Et si quelque chose t'irrite,
C'est la pompe qu'yn efronté
Emploie à monstret son merite.
La pudeur est le seul compas
Qui regle tes yeux & tes pas ;
On ne voit rien de si modeste.
Tu vis sans faste, & ton dehors
N'a point d'eclat, qui manifeste
Ce que ton ame a de thresors.*

Page 241, vers 7.

*Ses beautez sont toujours solides,
Et la longue suite des ans
Ne luy fera iamais de rides
Qui degoustent ses partizans.*

Page 242, vers 4.

*Ce Prince, à qui les Immortels
Accordent tout ce qu'il demande,
Sera rauy quand ses autels
Receuront cette belle offrande.*

Page 242, vers 20. LA ROCHELLE.

Page 244, ligne 4. — Cette ode se trouve dans le recueil d'odes (1633) auquel nous avons emprunté une ode à Bsatru publiée au tome II (page 271).

Page 244, vers 1.

*Ça, Muse, prens ta bonne lyre
Et tous les charmes de ta voix :
Votcy Richelieu qui desire
De t'ouyr encore vne fois !*

(1633.)

Page 244, vers 11.

*Apollon a de l'injustice
S'il ne m'enseigne les accors.*

(1633.)

Page 244, vers 15.

*Il n'est raison qui ne l'inuite
A faire que ie ressuscite.*

(1633.)

Page 245, vers 1.

*Armand, qui fais la destinée
De la moitié de l'Vniuers,
Et sur qui l'Europe etonnée
Tient les yeux fixement ouverts,
Mon soin ne cherche qu'à te plaire,
Et si ta faueur tutelaire
Commence de me soustenir,
Au gré des Filles de memoire
Mes vers feront à l'aduenir
Le plus beau portrait de ta gloire.*

(1633.)

Page 245, vers 11.

*Mais où prendray-ie l'esperance
D'acheuer ce rare dessein?
Le respect m'oste l'assurance
Et glace le feu de mon sein.
Bien que nostre siecle m'estime,
Et qu'une gloire legitime
Fasse que ie sois regardé,
Il...*

(1633.)

Page 245, vers 22.

Il faut que tu sois quelque Dieu

(1633.)

Page 245, vers 27.

*Ne se peut assez admirer ;
Elle est si haute, elle est si forte
Qu'Atlas deuroit se conturer
De prendre la charge qu'il porte.*

(1633.)

Page 246, vers 4.

*Les Sages qui tenoient la place
Que tu remplis auprès du Roy*

(1633.)

Page 246, vers 18.

*Les fustieux & les perfides
Ozoient tout & ne craignoient rien :
Et leurs insolentes malices
Trounoient de l'honneur & du bien,
Au lieu de trouuer des supplices.*

(1633.)

Page 246, vers 25.

*Loin, bien loin, vne tolerance
Si peu conforme à la raison !
Elle a fait sentir à la France
Des mal-heurs sans comparaison.*

(1633.)

Page 247, vers 8.

*Aquilon de sa fiere haleine
A beau bouleverfer les flots,
Et l'astre des freres d'Helene
Se cacher de nos matelots ;
Tant que tu guideras la barque
De nostre invincible monarque,
Soit-elle près ou loin du port,
Le ne pense pas que l'orage*

*Puisse deuenir assez fort
Pour la menacer du naufrage.*

(1633.)

Page 248, vers 21.

*Ces liures remplis de manie
Où l'on se blasme iniustement
Ont donné de l'ignominie
A leurs escriuains seulement.
En vain ceste horrible licence
A voulu sur son innocence
Verfer tout ce qu'elle a de fiel :
Il n'est Astre d'heureux presage
Qui ne fut indigne du Ciel
S'il l'auoit tourné le visage.*

(1633.)

Page 249, vers 18.

*O ! que nous verferions de larmes
Si dans la paix & dans les armes
Tu ne tenois le premier rang !
Ainsi qu'au siecle de nos peres
La discorde eut de nostre sang
Abreué toutes ses viperes.*

(1633.)

Page 250, vers 18.

*Ceux qui veulent que nos années
Ne soient pas d'un riche metal,
Sont allez former leurs menées
Chez nostre ennemy capital.
Ils s'estiment puissans à nuire ;
On ditroit à les ouyr bruire
Qu'ils sont desja sur nos rempars,
Et que, s'il plaist à leurs armées,
Les portes du temple de Mars
Ne leur seront iamais fermées.*

(1633.)

Page 251, vers 1.

*Mais les desordres de la guerre
Sont bien loïn de la Fleur de Lys;
Tu les tiens au fond de la Terre
Profondement enseueyls.
Malgré les complots qu'on medite,
Les Roys voisins qu'on sollicite
Et les bruits qu'on seme partout;
Contre la creance commune
Tu feras demeurer debout
Nostre repos & ta fortune.*

(1633.)

Page 251, vers 11.

*Tu chasseras ce qui menace
De reueiller nos desplatfirs;
Et nous feras vne bonace
Qui bornera tous nos desirs.
Deuant que l'hyuer se retire,
Et que l'Amante de Zephire
Peigne nos campagnes de verd,
Par tes recherches assiduës
Nostre Ciel aura reconuert
Les estoiles qu'il a perduës.*

(1633.)

Page 251, vers 20. — Le recueil de 1633 contient encore cette strophe :

*Il faut que le vent se tempere
Après auoir tant murmuré,
Que l'air se calme, & qu'on espere
Le retour du siecle doré.
Nos pieds ne fouleront que roses,
Tu vas remettre toutes choses
Dans l'ordre d'un iuste compas :
Il s'y trouue de grands obstacles,*

*Mais auſſi, tu ne pretens pas
De faire de petits miracles.*

Page 251, vers 21. — Le Cardinal de Lyon étoit le frère de Richelieu.

Page 252, vers 13.

Cette pièce fut composée sans doute à l'occasion de la prise de La Rochelle (1628). Elle figure au recueil de 1633.

Page 252, vers 13.

*France, ouvre ton cœur à la ioye!
Après de ſi longs deſplaiſirs,
Le bon-heur que le Ciel t'enuoye
Monte plus haut que tes deſirs.
Louis, d'un ſeul coup de tonnerre,
A mis autour d'huy ſous la terre
L'eſperance de nos mutins;
Et, quoy que l'Eſtranger medite
Pour changer nos heureux deſtins
Ne croy pas qu'elle reſſuſcite.*

(1633.)

Page 253, vers 12.

*Toutes nos craintes ſont paſſées;
Nous n'aurons plus dans nos penſées
L'objet des fers & des priſons;
Et Mars, las de ſang & de crimes,
Ne ſoumettra plus nos maiſons
A des maîtres illégitimes.*

(1633.)

Page 253, vers 18.

Nos laboureurs & leur famille
(Manuscrit de Toulouse.)

Page 253, vers 22.

*Nos galeres, reynes de l'onde,
Pour s'enrichir verront le Monde*
(Manuscrit de Toulouse.)

Page 253, vers 22.

*Le peuple n'aura plus d'allarmes ;
Ses biens luy seront assurés,
Et, pour mettre fin à ses larmes,
Les tributs seront modérés.
L'Ange qui nous est favorable
Nous fait en calme si durable
Qu'on n'en verra jamais le bout,
Et. . .*

(1633.)

Page 254, vers 1.

*Voicy la Paix qui, pour nous plère,
Descend d'entre les Immortels ;
Elle n'est plus dans la cholere
Qui luy fit quitter nos autels.
La douceur que son front respire
M'assure qu'elle nous vient dire
Que nos maux sont ensevelis,
Qu'elle ramène l'Innocence,
Et que le Royaume des Lys
Ne doit plus craindre son absence.*

(1633.)

Page 254, vers 15.

*Que je la contemple à mon aise,
Que je l'admire & que je baise
Les belles marques de ses pas !
Jamais elle ne s'est montrée
Avec tant de lustre & d'appas
Au peuple de cette contrée.*

(1633.)

Page 254, vers 21.

*Ce voisin qui nous veut surprendre
Est bien triste & bien allarmé,
Quand il ne trouve que la cendre*

*Du feu qu'il auoit allumé.
S'il ne termine ses menées
Il sçaura que les Pyrénées
Ne luy sont qu'un foible rempart ;
Qu'il songe à garder ses prouinces :
L'Escorial court le hazard
D'estre vn des Palais de nos Princes !*

(1633.)

Page 255, vers 3.

Maynard dans le manuscrit de Toulouse, avait d'abord mis

De Catalogne & d'Italie

Puis il a effacé et écrit le vers tel qu'il est ici.

Page 255, vers 8.

*Sa fraude ne tend plus de pieges ;
Il ne fait ny combats, ny sieges
Dont son cœur demeure content :
Et sa raison est imparfaite
S'il ne craint sa chute, & n'attend
Tous les mal-heurs qu'il nous souhaite.*

(1633.)

Page 255, vers 14.

*Vn tel desordre l'enueloppe
Que les puissans Flambeaux du Ciel,
Touchés des plaintes de l'Europe,
N'ayment qu'à luy verser du fiel.*

(1633.)

Page 255, vers 23.

Le premier Monarque du monde

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 255, vers 24. — Nous trouvons deux variantes à cette strophe.

1^{re} var.

*Elle a donné sa bienveillance
A l'adorable demy-Dieu
Qui fait prospérer sa vaillance
Par les conseils de Richelieu.
Ses foudres le comblent de toy,
Elle l'embrasse, & luy déploye
Toutes ses libéralités,
Vue.*

(Manuscrit de Toulouse.)

2^a var.

*Toujours on la trouue occupée
A plaire à ce fameux Louys,
Dont les plus foibles coups d'épée
Sont des miracles inouis ;
Elle est bien ayse que l'on voye
Qu'elle l'embrasse & luy déploye
Toutes ses libéralités
Vue.*

(1633.)

Page 256, vers 8.

*Ceux qui veulent que cest Empire
Cesse d'iestre de prospérer,
Et qui, faschez de nous voir rire,
Desirent de nous voir pleurer,
Disent, pour contenter leur rage,
Que ceste Dèité volage
Ne fait que de courtes amours.*

(1633.)

Page 256, vers 12.

Disent que l'aueugle Deesse

(Manuscrit de Toulouse, 1^{re} var.)

Page 256, vers 23.

*Comme vn torrent à qui la pluye
Donne de la rapidité :
Mais se peut-il sans iniustice
Que l'heur où mon Prince est monté
Soit menacé du precipice!*

(1633.)

Page 257, vers 1.

*Les auteurs de nos destinées
Seroient blasms ouvertement
De toutes les ames bien nées,
S'ils troubloient son contentement.
Et quoy? n'est-il pas manifeste
Qu'il faut que leur bonté céleste
Toujours luy serue de soutien
Il les reuere, il les imite,
Et la Fortune a moins de bien
Qu'elle n'en doit à son mérite.*

(Manuscrit de Toulouse.)

Page 257, vers 11.

*Il a toujours banny les vices,
Et publiquement condamné
Les Roys qui cherchent les delices
Dans vn repos effeminé,
Sa vertu se montre si pure
Que l'enfance de la nature
N'a iamais rien vu de plus net,
Et son gouſt trouue moins de charmes
Aux musiques du Cabines
Qu'au bruit des tambours & des armes.*

(1633. — Manuscrit de Toulouse.)

Page 257, vers 27.

*Tu nous as ramenez au port,
Sans que le plus nuisible outrage*

*Des vents qui nous grondaient si fort
Nous ayt rompu mât ny cordage*

(1633.)

Page 258, vers 3. — En 1633, on avait intercalé ici la strophe suivante :

*Que la France est bien assistée
Des clartez de ton jugement !
Sans ta conduite on l'eust portée
Dans vn funeste changement.
Quand nos haines enracinées
Troubloient tellement nos iournees
Qu'elles n'auoient rien de serain,
Je ne sçay que fust deuenü
La puissance du Souuerain,
Si ta main ne l'eust soustenuë.*

Page 258, vers 14.

Au point heureux que ta prudence

(1633.)

Page 258, vers 21. — Allusion au siège de La Rochelle, et à la descente de Buckingham à l'île de Rhé (1627).

Page 259, vers 2.

*Ces jaloux de qui les malices
Taschent de raualer ton prix,
Choquent dans tous leurs artifices
Le sentiment des bons esprits.
Malgré leurs rages les plus fortes,
Le.*

(1633.)

Page 259, vers 8.

*Il faut souffrir la calomnie
Dont ton merite est combattu ;
Tu ne peux calmer sa manie
Si tu ne quittes la vertu.*

*Tant que le Roy que tu conseilles
Voudra que tes soins & tes veilles
Augmentent. . . .*

(1633.)

Page 259, vers 18.

*Mais toute l'espaisse fumée
Qui se leue pour effacer
Le lustre de ta renommée
Se dissipe sans l'offenser.*

(1633.)

Page 260, vers 1.

*De moy, bien que te doive craindre
Qu'on m'accuse de vanité,
Je passe mes iours à te peindre
Sur l'airain de l'Éternité.
L'image que te te prépare
Sera d'une beauté si rare
Et pleine de traits si nouveaux,
Que iamais la vieille Italie
N'a veu produire à ses pinceaux
Une peinture plus iolie.*

(1633.)

Page 260, vers 11.

*Vn labeur si digne d'estime
Brauera les ans & la mort,
Et le Dieu mesme qui m'anime
Sera rayé de mon effort.
Les iustes filles de Memoire
Veulent que l'estoigne ta gloire
De l'obscurité du tombeau :
Tout ce que ma plume crayonne
Les charme, & leur Temple n'est beau
Que des pourtraits que te leur donne.*

Cette strophe était la dernière dans le recueil de 1633.

Page 262, vers 1. — André H. de l'Hospital est sans doute le fils de Michel H. de l'Hospital, petit-fils du célèbre chancelier.

Page 265, vers 15.

« Je luy ay donné (à Balzac) huit couplets pour appliquer au front de son Apologie, où le croy m'estre surmonté moy-mesme. »

(Lettres, édit. 1653, page 531.)

Page 283, ligne 27.

Tous les exemplaires de l'édition de 1646, quelle que soit la dédicace, portent la même date d'impression : 15 juin 1646.

Page 287. — Le manuscrit n° 69 contient 301 pages. En tête sont inscrits ces vers :

*Et ie gagerais mon domaine
Qu'auant la fin de la semaine
L'age d'or sera de retour !*

Il renferme des poésies, quelques-unes inachevées, entremêlées de pensées, et de fragments de lettres.

Il n'y a ni table, ni date.

Page 288, vers 13. — NEPTUNE.

Page 288, vers 14. — JUPITER.

Page 289, vers 20. — *Put pour pourrait.*

Page 293, vers 2. — Richelieu fit construire une digue, pour séparer La Rochelle de la mer, par où venait la flotte anglaise : — l'armée entière y travailla (1627-28).

Page 294, vers 8. — Bonacc. Calme.

Page 295, vers 13. — C'est la Nuit qui parle. (Voir tome II, page 246.)

Page 297, vers 11. — Il faudrait soit :

« Qu'en ta prudence esclairée; » soit, et c'est là le sens le plus probable, qui malheureusement n'est pas conciliable avec le vers : « que, quand ta prudence esclaire... »

Page 298, vers 9. — *Me referra. Me prépare.*

Page 298, vers 11. — *Révoquer. Changer, annuler.*

Page 101. — Le manuscrit n° 92 compte 51 pages. Il est composé de la même façon que le n° 69.

Page 302, vers 7.

Médor et Angelique, dans le *Roland Furieux* de l'Artoste.

Page 303, vers 10. — *Jacque de fer blanc. Armure.*

Page 304. — Cette ode se trouve à la page 19 du manuscrit.

Page 304. — URBAIN VIII (Maffeo Barberini) élu pape en 1623. Ses poésies Latines étaient célèbres, et parurent à Paris en 1642 (Maffei Barberini Poemata). Il en avait donné un exemplaire à Maynard.

Page 304, vers 1. — La première strophe se trouve dans la lettre 50 (édit. 1653).

Page 305, vers 4.

Fait vanité de les porter

(Lettre 50.)

Page 305, vers 10.

Qui pour but a la verité

(Lettre 62.)

Page 305, vers 15.

Et le grand Empire d'Auguste

(Lettre 62.)

Page 305, vers 21. — ORPHÉE.

Page 306, vers 1. — Les deux premières strophes de cette page se trouvent dans la lettre 72.

Page 306, vers 17. — Cette pièce se trouve II° fol. page 113 du manuscrit.

Page 308, vers 17. — Nous dirions aujourd'hui *en un tour de main.*

Page 309, ligne 13. — MONTMORENCY (Marie, Felicie, Orsini, duchesse de), femme du duc Henri II.

Page 310, ligne 4. — MONTMORENCY (Henri II duc de) (1595-1632). Prit part aux guerres de religion et combattit contre les Protestants en 1620 et 1628.

Il embrassa le parti de Gaston dans sa révolte contre Louis XIII; battu par Schomberg à Castelnaudary, il fut condamné à mort, et exécuté à Toulouse (1632).





NOTE

SUR L'ÉDITION DES ŒUVRES POÉTIQUES DE FRANÇOIS DE MAYNARD.

TOME PREMIER

- Notice Biographique.
- Œuvres poétiques de Fr. de Maynard d'après le texte de Jacquin (Paris, 1613).

TOME II

- Philandre, d'après le texte de l'édition de Math. Hénault (Paris, 1623).
- Les Poésies de Maynard publiées dans divers recueils.

TOME III

- Œuvres poétiques de Fr. de Maynard, d'après l'édition de A. Courbé (Paris, 1646).
 - Poésies inédites tirées de divers manuscrits.
-

Nous rappelons que *les Prolapsés* de Maynard existent en manuscrit aux Bibliothèques de l'Arsenal et de Toulouse, et qu'elles ont été imprimées en 1864. (Voir Notice, tome I^{er} pages L et LV.)

Ses *Lettres* ont été publiées en 1653, à Paris : il en existe un certain nombre qui n'ont jamais été éditées.

FIN DES NOTES DU TOME TROISIÈME.







TABLE

DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

	Pages
LES OEUVRES DE MAYNARD, d'après l'édition de Courbé (Paris, 1646)	1
VERS INÉDITS extraits du manuscrit n° 69 de la bibliothèque de Toulouse.	287
VERS INÉDITS extraits du manuscrit n° 92 de la bibliothèque de Toulouse.	301
VERS INÉDITS extraits du manuscrit n° 43 de la bibliothèque des Barberini, à Rome.	304



VERS INÉDITS extraits du manuscrit n° 24 de la collection Conrart.	311
Notes et variantes	315
Note sur l'édition	371

FIN DE LA TABLE

DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

AUG 3 - 1916



Achévé d'imprimer

le vingt-huit décembre mil huit cent quatre-vingt-sept

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

—

-



